ŒUVRES

DE

P. CORNEILLE

Publiées en cinq volumes

TOME DEUXIÈME



NOUVELLE

BIBLIOTHÈQUE CLASSIQUE

PARIS, M DCCC LXXVII

THÉATRE

DE

P. CORNEILLE

THÉATRE

DE

P. CORNEILLE

Publié en cinq volumes

ET PRÉCÉDÉ D'UNE

PRÉFACE PAR V. FOURNEL

TOME DEUXIÈME





PARIS

LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES

Rue Saint-Honoré, 338

M DCCC LXXVII

HORACE

TRAGEDIE.

ACTEURS.

TULLE, Roy de Rome.
Le vieil HORACE, chevalier romain.
HORACE, son fils.
CURIACE, gentilhomme d'Albe, amant de Camille.
VALERE, chevalier romain, amoureux de Camille.
SABINE, femme d'Horace et sœur de Curiace.
CAMILLE, amante de Curiace et sœur d'Horace.
JULIE, dame romaine, confidente de Sabine et de Camille.
FLAVIAN, soldat de l'armée d'Albe.
PROCULE, soldat de l'armée de Rome.

La scéne est à Rome, dans une salle de la maison d'Horace.



HORACE

ACTE PREMIER

SCENE PREMIERE.

SABINE, JULIE.

SABINE.

Approuvez ma foiblesse, et souffrez ma douleur,
Elle n'est que trop juste en un si grand malheur :
Si près de voir sur soy fondre de tels orages,
L'ébranlement sied bien aux plus fermes courages,
Et l'esprit le plus masle et le moins abatu
Ne sçauroit sans desordre exercer sa vertu.
Quoy que le mien s'étonne à ces rudes alarmes,
Le trouble de mon cœur ne peut rien sur mes larmes,
Et, parmy les soûpirs qu'il pousse vers les cieux,
Ma constance du moins régne encor sur mes yeux.

Quand on arreste là les déplaisirs d'une ame,
Si l'on fait moins qu'un homme, on fait plus qu'une femme :
Commander à ses pleurs en cette extrémité,
C'est montrer, pour le sexe, assez de fermeté.

JULIE.

C'en est peut-estre assez pour une ame commune,
Qui du moindre péril se fait une infortune ;
Mais de cette foiblesse un grand cœur est honteux,
Il ose espérer tout dans un succès douteux.
Les deux camps sont rangez au pied de nos murailles,
Mais Rome ignore encor comme on perd des batailles ;
Loin de trembler pour elle, il luy faut applaudir :
Puisqu'elle va combattre, elle va s'agrandir.
Bannissez, bannissez une frayeur si vaine,
Et concevez des vœux dignes d'une Romaine.

SABINE.

Je suis Romaine, hélas! puis qu'Horace est Romain :
J'en ay receu le titre en recevant sa main ;
Mais ce nœud me tiendroit en esclave enchaisnée,
S'il m'empeschoit de voir en quels lieux je suis née.
Albe, où j'ay commencé de respirer le jour,
Albe, mon cher païs et mon prémier amour,
Lors qu'entre nous et toy je voy la guerre ouverte,
Je crains nostre victoire autant que nostre perte.
Rome, si tu te plains que c'est là te trahir,
Fay-toy des ennemis que je puisse haïr.
Quand je voy de tes murs leur armée et la nostre,
Mes trois fréres dans l'une, et mon mary dans l'autre,
Puis-je former des vœux, et sans impiété
Importuner le Ciel pour ta félicité?
Je sçay que ton État, encor en sa naissance,
Ne sçauroit sans la guerre affermir sa puissance,

Je sçay qu'il doit s'accroistre, et que tes grands destins
Ne le borneront pas chez les peuples Latins,
Que les dieux t'ont promis l'empire de la terre,
Et que tu n'en peux voir l'effet que par la guerre.
Bien loin de m'opposer à cette noble ardeur
Qui suit l'arrest des dieux et court à ta grandeur,
Je voudrois déja voir tes troupes couronnées
D'un pas victorieux franchir les Pyrénées :
Va jusqu'en l'Orient pousser tes bataillons,
Va sur les bords du Rhin planter tes pavillons,
Fay trembler sous tes pas les colonnes d'Hercule,
Mais respecte une ville à qui tu dois Romule.
Ingrate, souvien-toy que du sang de ses rois
Tu tiens ton nom, tes murs, et tes prémiéres loix :
Albe est ton origine; arreste, et considére
Que tu portes le fer dans le sein de ta mére;
Tourne ailleurs les efforts de tes bras triomphans :
Sa joye éclatera dans l'heur de ses enfans,
Et, se laissant ravir à l'amour maternelle,
Ses vœux seront pour toy, si tu n'es plus contre elle.

JULIE.

Ce discours me surprend, veu que depuis le temps
Qu'on a contre son peuple armé nos combatans,
Je vous ay veu pour elle autant d'indifférence
Que si d'un sang romain vous aviez pris naissance.
J'admirois la vertu qui réduisoit en vous
Vos plus chers intérests à ceux de vostre époux,
Et je vous consolois au milieu de vos plaintes,
Comme si nostre Rome eust fait toutes vos craintes.

SABINE.

Tant qu'on ne s'est choqué qu'en de legers combats,
Trop foibles pour jetter un des partis à bas,

Tant qu'un espoir de paix a pû flater ma peine,
Ouy, j'ay fait vanité d'estre toute Romaine.
Si j'ay veu Rome heureuse avec quelque regret,
Soudain j'ay condamné ce mouvement secret,
Et si j'ay ressenti dans ses destins contraires
Quelque maligne joye en faveur de mes fréres,
Soudain, pour l'étouffer rappelant ma raison,
J'ay pleuré, quand la gloire entroit dans leur maison.
Mais aujourd'huy qu'il faut que l'une ou l'autre tombe,
Qu'Albe devienne esclave ou que Rome succombe,
Et qu'après la bataille il ne demeure plus
Ny d'obstacle aux vainqueurs ny d'espoir aux vaincus,
J'aurois pour mon païs une crüelle haine,
Si je pouvois encore estre toute Romaine,
Et si je demandois vostre triomphe aux dieux
Au prix de tant de sang qui m'est si précieux.
Je m'attache un peu moins aux interests d'un homme ;
Je ne suis point pour Albe et ne suis plus pour Rome :
Je crains pour l'une et l'autre en ce dernier effort,
Et seray du party qu'affligera le sort.
Egale à tous les deux jusques à la victoire,
Je prendray part aux maux sans en prendre à la gloire,
Et je garde, au milieu de tant d'aspres rigueurs,
Mes larmes aux vaincus, et ma haine aux vainqueurs.

JULIE.

Qu'on voit naistre souvent de pareilles traverses
En des esprits divers des passions diverses,
Et qu'à nos yeux Camille agit bien autrement!
Son frére est vostre époux, le vostre est son amant,
Mais elle voit d'un œil bien différent du vostre
Son sang dans une armée et son amour dans l'autre.
Lors que vous conserviez un esprit tout romain,

Le sien, irrésolu, le sien, tout incertain,
De la moindre meslée appréhendoit l'orage,
De tous les deux partis détestoit l'avantage,
Au malheur des vaincus donnoit toûjours ses pleurs,
Et nourrissoit ainsi d'éternelles douleurs.
Mais hier, quand elle sceut qu'on avoit pris journée,
Et qu'enfin la bataille alloit estre donnée,
Une soudaine joye éclatant sur son front...

SABINE.

Ah! que je crains, Julie, un changement si prompt!
Hier dans sa belle humeur elle entretint Valére :
Pour ce rival sans doute elle quitte mon frére,
Son esprit ébranlé par les objets presens
Ne trouve point d'absent aimable après deux ans.
Mais excusez l'ardeur d'une amour fraternelle;
Le soin que j'ay de luy me fait craindre tout d'elle;
Je forme des soupçons d'un trop leger sujet;
Près d'un jour si funeste on change peu d'objet;
Les ames rarement sont de nouveau blessées,
Et dans un si grand trouble on a d'autres pensées;
Mais on n'a pas aussi de si doux entretiens,
Ny de contentemens qui soient pareils aux siens.

JULIE.

Les causes comme à vous m'en semblent fort obscures
Je ne me satisfais d'aucunes conjectures.
C'est assez de constance en un si grand danger
Que de le voir, l'attendre, et ne point s'affliger;
Mais certes c'en est trop d'aller jusqu'à la joye.

SABINE.

Voyez qu'un bon génie à propos nous l'envoye:
Essayez sur ce point à la faire parler;
Elle vous aime assez pour ne vous rien celer,

Je vous laisse. Ma sœur, entretenez Julie,
J'ay honte de montrer tant de mélancolie,
Et mon cœur, accablé de mille déplaisirs,
Cherche la solitude à cacher ses soûpirs.

SCENE II.

CAMILLE, JULIE.

CAMILLE.

Qu'elle a tort de vouloir que je vous entretienne!
Croit-elle ma douleur moins vive que la sienne,
Et que, plus insensible à de si grands malheurs,
A mes tristes discours je mesle moins de pleurs?
De pareilles frayeurs mon ame est alarmée,
Comme elle je perdray en l'une et l'autre armée.
Je verray mon amant, mon plus unique bien,
Mourir pour son païs, ou détruire le mien,
Et cet objet d'amour devenir pour ma peine
Digne de mes soûpirs, ou digne de ma haine.
Hélas!

JULIE.

Elle est pourtant plus à plaindre que vous.
On peut changer d'amant, mais non changer d'époux.
Oubliez Curiace, et recevez Valére :
Vous ne tremblerez plus pour le party contraire,
Vous serez toute nostre, et vostre esprit, remis,
N'aura plus rien à perdre au camp des ennemis.

CAMILLE.

Donnez-moy des conseils qui soient plus légitimes,
Et plaignez mes malheurs sans m'ordonner des crimes.

Quoy qu'à peine à mes maux je puisse résister,
J'aime mieux les souffrir que de les mériter.

JULIE.

Quoy? vous appellez crime un change raisonnable?

CAMILLE.

Quoy? le manque de foy vous semble pardonnable?

JULIE.

Envers un ennemy qui peut nous obliger?

CAMILLE.

D'un serment solemnel qui peut nous dégager?

JULIE.

Vous déguisez en vain une chose trop claire,
Je vous vis encor hier entretenir Valére,
Et l'accueil gracieux qu'il recevoit de vous
Luy permet de nourrir un espoir assez doux.

CAMILLE.

Si je l'entretins hier et luy fis bon visage,
N'en imaginez rien qu'à son desavantage :
De mon contentement un autre étoit l'objet;
Mais, pour sortir d'erreur, sçachez-en le sujet.
Je garde à Curiace une amitié trop pure
Pour souffrir plus long-temps qu'on m'estime parjure.
Il vous souvient qu'à peine on voyoit de sa sœur
Par un heureux hymen mon frére possesseur,
Quand, pour comble de joye, il obtint de mon pére
Que de ses chastes feux je serois le salaire.
Ce jour nous fut propice et funeste à la fois :
Unissant nos maisons, il désunit nos rois ;
Un mesme instant conclud nostre hymen, et la guerre,
Fit naistre nostre espoir et le jetta par terre,
Nous osta tout si-tost qu'il nous eust tout promis,
Et, nous faisant amans, il nous fit ennemis.

Combien nos déplaisirs parurent lors extrèmes,
Combien contre le Ciel il vomit de blasphèmes,
Et combien de ruisseaux coulérent de mes yeux,
Je ne vous le dy point : vous vistes nos adieux.
Vous avez veu depuis les troubles de mon ame,
Vous sçavez pour la paix quels vœux a faits ma flam
Et quels pleurs j'ay versez à chaque événement,
Tantost pour mon païs, tantost pour mon amant.
Enfin mon desespoir parmy ces longs obstacles
M'a fait avoir recours à la voix des oracles:
Ecoutez si celuy qui me fut hier rendu
Eut droit de rasseurer mon esprit éperdu.
Ce Grec si renommé qui depuis tant d'années
Au pied de l'Aventin prédit nos destinées,
Luy qu'Apollon jamais n'a fait parler à faux,
Me promit par ces vers la fin de mes travaux:
Albe et Rome demain prendront une autre face;
Tes vœux sont exaucez, elles auront la paix,
Et tu seras unie avec ton Curiace
Sans qu'aucun mauvais sort t'en sépare jamais.
Je pris sur cet oracle une entiére asseurance
Et, comme le succès passoit mon espérance,
J'abandonnay mon ame à des ravissemens
Qui passoient les transports des plus heureux amans.
Jugez de leur excès. Je rencontray Valére,
Et, contre sa coûtume, il ne pût me déplaire;
Il me parla d'amour sans me donner d'ennuy,
Je ne m'aperçus pas que je parlois à luy,
Je ne luy pûs montrer de mépris, ny de glace :
Tout ce que je voyois me sembloit Curiace,
Tout ce qu'on me disoit me parloit de ses feux,
Tout ce que je disois l'asseuroit de mes vœux.

Le combat général aujourd'huy se hazarde,
J'en sceus hier la nouvelle, et je n'y pris pas garde,
Mon esprit rejettoit ces funestes objets,
Charmé des doux pensers d'hymen et de la paix.
La nuit a dissipé des erreurs si charmantes;
Mille songes affreux, mille images sanglantes,
Ou plûtost mille amas de carnage et d'horreur
M'ont arraché ma joye et rendu ma terreur.
J'ay veu du sang, des morts, et n'ay rien veu de suite,
Un spectre en paroissant prenoit soudain la fuite :
Ils s'effaçoient l'un l'autre, et chaque illusion
Redoubloit mon effroy par sa confusion.

JULIE.

C'est en contraire sens qu'un songe s'interpréte.

CAMILLE.

Je le doy croire ainsi, puisque je le souhaite,
Mais je me trouve enfin, malgré tous mes souhaits,
Au jour d'une bataille et non-pas d'une paix.

JULIE.

Par-là finit la guerre, et la paix luy succéde.

CAMILLE.

Dure à jamais le mal s'il y faut ce reméde!
Soit que Rome y succombe ou qu'Albe ait le dessous,
Cher amant, n'atten plus d'estre un jour mon époux;
Jamais, jamais ce nom ne sera pour un homme
Qui soit ou le vainqueur ou l'esclave de Rome.
Mais quel objet nouveau se presente en ces lieux?
Est-ce toy, Curiace? en croiray-je mes yeux?

SCENE III.

CURIACE, CAMILLE, JULIE.

CURIACE.

N'en doutez point, Camille, et revoyez un homme
Qui n'est ny le vainqueur ny l'esclave de Rome.
Cessez d'apprehender de voir rougir mes mains
Du poids honteux des fers ou du sang des Romains.
J'ay crû que vous aimiez assez Rome et la gloire
Pour mépriser ma chaisne et haïr ma victoire,
Et, comme également en cette extrémité
Je craignois la victoire et la captivité...

CAMILLE.

Curiace, il suffit, je devine le reste.
Tu fuis une bataille à tes vœux si funeste,
Et ton cœur, tout à moy, pour ne me perdre pas,
Desrobe à ton païs le secours de ton bras.
Qu'un autre considére icy ta renommée,
Et te blasme, s'il veut, de m'avoir trop aimée,
Ce n'est point à Camille à t'en mesestimer:
Plus ton amour paroit, plus elle doit t'aimer,
Et si tu dois beaucoup aux lieux qui t'ont veu naistre,
Plus tu quittes pour moy, plus tu le fais paroistre.
Mais as-tu veu mon pére, et peut-il endurer
Qu'ainsi dans sa maison tu t'oses retirer?
Ne préfére-t'il point l'Etat à sa famille?
Ne regarde-t'il point Rome plus que sa fille?
Enfin nostre bonheur est-il bien affermy?
T'a-t'il veu comme gendre, ou bien comme ennemy?

CURIACE.

Il m'a veu comme gendre avec une tendresse
Qui témoignoit assez une entiére allegresse,
Mais il ne m'a point veu par une trahison
Indigne de l'honneur d'entrer dans sa maison.
Je n'abandonne point l'intérest de ma ville :
J'aime encor mon honneur en adorant Camille;
Tant qu'a duré la guerre, on m'a vu constamment
Aussi bon citoyen que véritable amant :
D'Albe avec mon amour j'accordois la querelle,
Je soûpirois pour vous en combatant pour elle;
Et, s'il falloit encor que l'on en vinst aux coups,
Je combatrois pour elle en soûpirant pour vous.
Ouy, malgré les desirs de mon ame charmée,
Si la guerre duroit, je serois dans l'armée :
C'est la paix qui chez vous me donne un libre accès,
La paix à qui nos feux doivent ce beau succès.

CAMILLE.

La paix! Et le moyen de croire un tel miracle?

JULIE.

Camille, pour le moins croyez-en vostre oracle,
Et sçachons pleinement par quels heureux effets
L'heure d'une bataille a produit cette paix.

CURIACE.

L'auroit-on jamais crû ? Déja les deux armées,
D'une égale chaleur au combat animées,
Se menaçoient des yeux et, marchant fiérement,
N'attendoient pour donner que le commandement,
Quand nostre dictateur devant les rangs s'avance,
Demande à vostre prince un moment de silence,

Et l'ayant obtenu : « Que faisons-nous, Romains,
Dit-il, et quel démon nous fait venir aux mains?
Souffrons que la raison éclaire enfin nos ames :
Nous sommes vos voisins, nos filles sont vos femmes,
Et l'hymen nous a joints par tant et tant de nœuds
Qu'il est peu de nos fils qui ne soient vos neveux.
Nous ne sommes qu'un sang et qu'un peuple en deux villes :
Pourquoy nous déchirer par des guerres civiles,
Où la mort des vaincus affoiblit les vainqueurs,
Et le plus beau triomphe est arrosé de pleurs?
Nos ennemis communs attendent avec joye
Qu'un des partis défait leur donne l'autre en proye,
Lassé, demy-rompu, vainqueur, mais pour tout fruit
Denüé d'un secours par luy mesme détruit.
Ils ont assez long-temps joüy de nos divorces,
Contr'eux doresnavant joignons toutes nos forces,
Et noyons dans l'oubly ces petits différens
Qui de si bons guerriers font de mauvais parens.
Que si l'ambition de commander aux autres
Fait marcher aujourd'huy vos troupes et les nostres,
Pourveu qu'à moins de sang nous voulions l'appaiser,
Elle nous unira loin de nous diviser.
Nommons des combatans pour la cause commune,
Que chaque peuple aux siens attache sa fortune,
Et, suivant ce que d'eux ordonnera le sort,
Que le foible party prenne loy du plus fort.
Mais sans indignité pour des guerriers si braves,
Qu'ils deviennent sujets sans devenir esclaves,
Sans honte, sans tribut, et sans autre rigueur
Que de suivre en tous lieux les drapeaux du vainqueur
Ainsi nos deux Etats ne feront qu'un empire. »
Il semble qu'à ces mots nostre discorde expire.

Chacun, jettant les yeux dans un rang ennemy,
Reconnoit un beau-frére, un cousin, un amy.
Ils s'étonnent comment leurs mains, de sang avides,
Voloient sans y penser à tant de parricides,
Et font paroistre un front couvert tout à la fois
D'horreur pour la bataille et d'ardeur pour ce choix.
Enfin l'offre s'accepte, et la paix desirée
Sous ces conditions est aussi-tost jurée :
Trois combatront pour tous, mais, pour les mieux choisir,
Nos chefs ont voulu prendre un peu plus de loisir :
Le vostre est au Senat, le nostre dans sa tente.

CAMILLE.

O Dieux! que ce discours rend mon ame contente!

CURIACE.

Dans deux heures au plus, par un commun accord,
Le sort de nos guerriers réglera nostre sort.
Cependant tout est libre, attendant qu'on les nomme;
Rome est dans nostre camp, et nostre camp dans Rome :
D'un et d'autre costé l'accès étant permis,
Chacun va renoüer avec ses vieux amis.
Pour moy, ma passion m'a fait suivre vos fréres,
Et mes desirs ont eu des succès si prospéres
Que l'autheur de vos jours m'a promis à demain
Le bonheur sans pareil de vous donner la main.
Vous ne deviendrez pas rebelle à sa puissance?

CAMILLE.

Le devoir d'une fille est en l'obéïssance.

CURIACE.

Venez donc recevoir ce doux commandement,
Qui doit mettre le comble à mon contentement.

CAMILLE.

Je vay suivre vos pas, mais pour revoir mes fréres,
Et sçavoir d'eux encor la fin de nos miséres.

JULIE.

Allez, et cependant au pied de nos autels
J'iray rendre pour vous graces aux immortels.





ACTE II

SCENE PREMIERE.

HORACE, CURIACE.

CURIACE.

Ainsi Rome n'a point séparé son estime,
Elle eust crû faire ailleurs un choix illégitime :
Cette superbe ville en vos fréres et vous
Trouve les trois guerriers qu'elle préfere à tous,
Et son illustre ardeur d'oser plus que les autres
D'une seule maison brave toutes les nostres.
Nous croirons, à la voir toute entiére en vos mains,
Que, hors les fils d'Horace, il n'est point de Romains.
Ce choix pouvoit combler trois familles de gloire,
Consacrer hautement leurs noms à la mémoire;
Ouy, l'honneur que reçoit la vostre par ce choix
En pouvoit à bon titre immortaliser trois,
Et, puisque c'est chez vous que mon heur et ma flame
M'ont fait placer ma sœur et choisir une femme,
Ce que je vay vous estre et ce que je vous suis

Me font y prendre part autant que je le puis;
Mais un autre intérest tient ma joye en contrainte,
Et parmy ses douceurs mesle beaucoup de crainte.
La guerre en tel éclat a mis vostre valeur
Que je tremble pour Albe, et prévoy son malheur.
Puisque vous combatez, sa perte est asseurée :
En vous faisant nommer le Destin l'a jurée;
Je voy trop dans ce choix ses funestes projets,
Et me conte déja pour un de vos sujets.

HORACE.

Loin de trembler pour Albe, il vous faut plaindre Rome,
Voyant ceux qu'elle oublie, et les trois qu'elle nomme.
C'est un aveuglement pour elle bien fatal,
D'avoir tant à choisir, et de choisir si mal.
Mille de ses enfans beaucoup plus dignes d'elle
Pouvoient bien mieux que nous soûtenir sa querelle;
Mais, quoy que ce combat me promette un cercueil,
La gloire de ce choix m'enfle d'un juste orgueil;
Mon esprit en conçoit une masle asseurance,
J'ose espérer beaucoup de mon peu de vaillance
Et, du Sort envieux quels que soient les projets,
Je ne me conte point pour un de vos sujets.
Rome a trop crû de moy, mais mon ame ravie
Remplira son attente ou quittera la vie.
Qui veut mourir ou vaincre est vaincu rarement;
Ce noble desespoir périt malaisément;
Rome, quoy qu'il en soit, ne sera point sujette,
Que mes derniers soupirs n'asseurent ma défaite.

CURIACE.

Hélas! c'est bien icy que je dois estre plaint!
Ce que veut mon païs, mon amitié le craint.
Dures extrémitez, de voir Albe asservie,

Ou sa victoire au prix d'une si chére vie,
Et que l'unique bien où tendent ses desirs
S'achéte seulement par vos derniers soûpirs!
Quels vœux puis-je former, et quel bonheur attendre?
De tous les deux costez j'ay des pleurs à répandre,
De tous les deux costez mes desirs sont trahis.

HORACE.

Quoy! vous me pleureriez mourant pour mon païs!
Pour un cœur généreux ce trépas a des charmes,
La gloire qui le suit ne souffre point de larmes,
Et je le recevrois en benissant mon sort,
Si Rome et tout l'Etat perdoient moins en ma mort.

CURIACE.

A vos amis pourtant permettez de le craindre:
Dans un si beau trépas ils sont les seuls à plaindre;
La gloire en est pour vous, et la perte pour eux,
Il vous fait immortel, et les rend malheureux:
On perd tout quand on perd un amy si fidelle.
Mais Flavian m'apporte icy quelque nouvelle.

SCENE II.

HORACE, CURIACE, FLAVIAN.

CURIACE.

Albe de trois guerriers a-t'elle fait le choix?

FLAVIAN.

Je viens pour vous l'apprendre.

CURIACE.

Et bien, qui sont les trois?

FLAVIAN.

Vos deux fréres et vous.

CURIACE.

Qui?

FLAVIAN.

Vous et vos deux fréres.
Mais pourquoy ce front triste et ces regards sevéres?
Ce choix vous déplaist-il?

CURIACE.

Non, mais il me surprend;
Je m'estimois trop peu pour un honneur si grand.

FLAVIAN.

Diray-je au dictateur, dont l'ordre icy m'envoye,
Que vous le recevez avec si peu de joye?
Ce morne et froid accueil me surprend à mon tour.

CURIACE.

Dy-luy que l'amitié, l'alliance et l'amour
Ne pourront empescher que les trois Curiaces
Ne servent leur païs contre les trois Horaces.

FLAVIAN.

Contre eux? ah! c'est beaucoup me dire en peu de mots.

CURIACE.

Porte-luy ma réponse, et nous laisse en repos.

SCENE III.

HORACE, CURIACE.

CURIACE.

Que desormais le ciel, les enfers et la terre
Unissent leurs fureurs à nous faire la guerre,

Que les hommes, les dieux, les démons et le sort
Préparent contre nous un général effort;
Je mets à faire pis, en l'état où nous sommes,
Le sort, et les démons, et les dieux, et les hommes:
Ce qu'ils ont de crüel, et d'horrible, et d'affreux,
L'est bien moins que l'honneur qu'on nous fait à tous deux.

HORACE.

Le sort, qui de l'honneur nous ouvre la barriere,
Offre à nostre constance une illustre matiére.
Il épuise sa force à former un malheur
Pour mieux se mesurer avec nostre valeur,
Et, comme il voit en nous des ames peu communes,
Hors de l'ordre commun il nous fait des fortunes.
Combatre un ennemy pour le salut de tous,
Et contre un inconnu s'exposer seul aux coups,
D'une simple vertu c'est l'effet ordinaire;
Mille déja l'ont fait, mille pourroient le faire.
Mourir pour le païs est un si digne sort
Qu'on brigueroit en foule une si belle mort.
Mais vouloir au public immoler ce qu'on aime,
S'attacher au combat contre un autre soy-mesme,
Attaquer un party qui prend pour défenseur
Le frére d'une femme et l'amant d'une sœur,
Et, rompant tous ces nœuds, s'armer pour la patrie
Contre un sang qu'on voudroit racheter de sa vie,
Une telle vertu n'apartenoit qu'à nous:
L'éclat de son grand nom luy fait peu de jaloux,
Et peu d'hommes au cœur l'ont assez imprimée
Pour oser aspirer à tant de renommée.

CURIACE.

Il est vray que nos noms ne sçauroient plus périr;
L'occasion est belle, il nous la faut chérir,

Nous serons les miroirs d'une vertu bien rare;
Mais vostre fermeté tient un peu du barbare.
Peu, mesme des grands cœurs, tireroient vanité
D'aller par ce chemin à l'immortalité :
A quelque prix qu'on mette une telle fumée,
L'obscurité vaut mieux que tant de renommée.
Pour moy, je l'ose dire, et vous l'avez pû voir,
Je n'ay point consulté pour suivre mon devoir:
Nostre longue amitié, l'amour, ny l'alliance
N'ont pû mettre un moment mon esprit en balance,
Et, puisque par ce choix Albe montre en effet
Qu'elle m'estime autant que Rome vous a fait,
Je croy faire pour elle autant que vous pour Rome:
J'ay le cœur aussi bon, mais enfin je suis homme.
Je voy que vostre honneur demande tout mon sang,
Que tout le mien consiste à vous percer le flanc,
Prest d'épouser la sœur qu'il faut tüer le frére,
Et que pour mon païs j'ay le sort si contraire;
Encor qu'à mon devoir je coure sans terreur,
Mon cœur s'en effarouche, et j'en frémis d'horreur;
J'ay pitié de moy-mesme, et jette un œil d'envie
Sur ceux dont nostre guerre a consumé la vie.
Sans souhait toutefois de pouvoir reculer,
Ce triste et fier honneur m'émeut sans m'ébranler.
J'aime ce qu'il me donne, et je plains ce qu'il m'oste;
Et, si Rome demande une vertu plus haute,
Je rens graces aux dieux de n'estre pas Romain
Pour conserver encor quelque chose d'humain.

HORACE.

Si vous n'étes Romain, soyez digne de l'estre.
Et si vous m'égalez, faites-le mieux paroistre.
La solide vertu, dont je fais vanité,

N'admet point de foiblesse avec sa fermeté,
Et c'est mal de l'honneur entrer dans la carriére
Que dès le prémier pas regarder en arriére.
Nostre malheur est grand, il est au plus haut point,
Je l'envisage entier, mais je n'en frémis point.
Contre qui que ce soit que mon païs m'employe,
J'accepte aveuglément cette gloire avec joye·
Celle de recevoir de tels commandemens
Doit étouffer en nous tous autres sentimens :
Qui près de le servir considére autre chose
A faire ce qu'il doit laschement se dispose;
Ce droit saint et sacré rompt tout autre lien.
Rome a choisi mon bras, je n'examine rien;
Avec une allegresse aussi pleine et sincére
Que j'épousay la sœur, je combatray le frére,
Et, pour trancher enfin ces discours superflus,
Albe vous a nommé, je ne vous connoy plus.

CURIACE.

Je vous connois encor, et c'est ce qui me tuë;
Mais cette aspre vertu ne m'étoit pas connuë :
Comme nostre malheur elle est au plus haut point,
Souffrez que je l'admire et ne l'imite point.

HORACE.

Non, non, n'embrassez pas de vertu par contrainte,
Et, puisque vous trouvez plus de charme à la plainte,
En toute liberté goustez un bien si doux;
Voicy venir ma sœur pour se plaindre avec vous.
Je vay revoir la vostre, et résoudre son ame
A ce bien souvenir qu'elle est toûjours ma femme,
A vous aimer encor, si je meurs par vos mains,
Et prendre en son malheur des sentimens romains.

SCENE IV.

HORACE, CURIACE, CAMILLE.

HORACE.

Avez-vous sceu l'état qu'on fait de Curiace,
Ma sœur

CAMILLE.

Hélas! mon sort a bien changé de face.

HORACE.

Armez-vous de constance, et montrez-vous ma sœur,
Et si par mon trépas il retourne vainqueur,
Ne le recevez point en meurtrier d'un frére,
Mais en homme d'honneur qui fait ce qu'il doit faire,
Qui sert bien son païs, et sçait montrer à tous
Par sa haute vertu qu'il est digne de vous:
Comme si je vivois, achevez l'hyménée.
Mais, si ce fer aussi tranche sa destinée,
Faites à ma victoire un pareil traitement,
Ne me reprochez point la mort de vostre amant.
Vos larmes vont couler, et vostre cœur se presse.
Consumez avec luy toute cette foiblesse,
Querellez ciel et terre, et maudissez le sort,
Mais après le combat ne pensez plus au mort.

A Curiace.

Je ne vous laisseray qu'un moment avec elle,
Puis nous irons ensemble où l'honneur nous appelle.

SCENE V.

CURIACE, CAMILLE.

CAMILLE.

Iras-tu, Curiace, et ce funeste honneur
Te plaist-il aux dépens de tout nostre bonheur?

CURIACE.

Hélas! je voy trop bien qu'il faut, quoy que je ſasse,
Mourir, ou de douleur, ou de la main d'Horace.
Je vay comme au supplice à cet illustre employ,
Je maudy mille fois l'état qu'on fait de moy,
Je hay cette valeur qui fait qu'Albe m'estime :
Ma flame au desespoir passe jusques au crime,
Elle se prend au Ciel, et l'ose quereller;
Je vous plains, je me plains, mais il y faut aller.

CAMILLE.

Non, je te connoy mieux, tu veux que je te prie,
Et qu'ainsi mon pouvoir t'excuse à ta patrie.
Tu n'es que trop fameux par tes autres exploits!
Albe a receu par eux tout ce que tu luy dois,
Autre n'a mieux que toy soûtenu cette guerre,
Autre de plus de morts n'a couvert nostre terre;
Ton nom ne peut plus croistre, il ne luy manque rien,
Souffre qu'un autre icy puisse ennoblir le sien.

CURIACE.

Que je souffre à mes yeux qu'on ceigne une autre teste
Des lauriers immortels que la gloire m'apreste,
Ou que tout mon païs reproche à ma vertu
Qu'il auroit triomphé si j'avois combatu,

Et que sous mon amour ma valeur endormie
Couronne tant d'exploits d'une telle infamie!
Non, Albe, après l'honneur que j'ay receu de toy,
Tu ne succomberas ny vaincras que par moy.
Tu m'as commis ton sort, je t'en rendray bon conte,
Et vivray sans reproche ou périray sans honte.

CAMILLE.

Quoy! tu ne veux pas voir qu'ainsi tu me trahis?

CURIACE.

Avant que d'estre à vous je suis à mon païs.

CAMILLE.

Mais te priver pour luy toy-mesme d'un beau frére,
Ta sœur de son mary!

CURIACE.

Telle est notre misére.
Le choix d'Albe et de Rome oste toute douceur
Aux noms jadis si doux de beau-frére et de sœur.

CAMILLE.

Tu pourras donc, cruel, me presenter sa teste,
Et demander ma main pour prix de ta conqueste?

CURIACE.

Il n'y faut plus penser : en l'état où je suis,
Vous aimer sans espoir, c'est tout ce que je puis.
Vous en pleurez, Camille?

CAMILLE.

Il faut bien que je pleure:
Mon insensible amant ordonne que je meure,
Et, quand l'hymen pour nous allume son flambeau,
Il l'éteint de sa main pour m'ouvrir le tombeau.
Ce cœur impitoyable à ma perte s'obstine,
Et dit qu'il m'aime encor, alors qu'il m'assassine.

CURIACE.

Que les pleurs d'une amante ont de puissans discours,
Et qu'un bel œil est fort avec un tel secours!
Que mon cœur s'attendrit à cette triste veuë!
Ma constance contre elle à regret s'évertuë.
N'attaquez plus ma gloire avec tant de douleurs,
Et laissez-moy sauver ma vertu de vos pleurs.
Je sens qu'elle chancelle, et défend mal la place;
Plus je suis vostre amant, moins je suis Curiace;
Foible d'avoir déja combatu l'amitié,
Vaincroit-elle à la fois l'amour et la pitié?
Allez, ne m'aimez plus, ne versez plus de larmes,
Ou j'oppose l'offense à de si fortes armes :
Je me défendray mieux contre vostre couroux,
Et, pour le mériter, je n'ay plus d'yeux pour vous.
Vengez-vous d'un ingrat, punissez un volage.
Vous ne vous montrez point sensible à cet outrage?
Je n'ay plus d'yeux pour vous, vous en avez pour moy!
En faut-il plus encor? Je renonce à ma foy.
Rigoureuse vertu dont je suis la victime,
Ne peux-tu résister sans le secours d'un crime?

CAMILLE.

Ne fay point d'autre crime, et j'atteste les dieux
Qu'au lieu de t'en haïr, je t'en aimeray mieux;
Ouy, je te chériray tout ingrat et perfide,
Et cesse d'aspirer au nom de fratricide.
Pourquoy suis-je Romaine, ou que n'es-tu Romain?
Je te préparerois des lauriers de ma main,
Je t'encouragerois au lieu de te distraire,
Et je te traiterois comme j'ay fait mon frére.
Hélas! j'étois aveugle en mes vœux aujourd'huy:
J'en ay fait contre toy, quand j'en ay fait pour luy.

Il revient, quel malheur, si l'amour de sa femme
Ne peut non plus sur luy que le mien sur ton ame!

SCENE VI.

HORACE, CURIACE, SABINE, CAMILLE

CURIACE.

Dieux! Sabine le suit! Pour ébranler mon cœur
Est-ce peu de Camille, y joignez-vous ma sœur?
Et, laissant à ses pleurs vaincre ce grand courage,
L'amenez-vous icy chercher mesme avantage?

SABINE.

Non, non, mon frére, non, je ne viens en ce lieu
Que pour vous embrasser et pour vous dire adieu.
Vostre sang est trop bon, n'en craignez rien de lasche,
Rien dont la fermeté de ces grands cœurs se fasche;
Si ce malheur illustre ébranloit l'un de vous,
Je le desavoûrois pour frére ou pour époux.
Pourray-je toutefois vous faire une priére
Digne d'un tel époux, et digne d'un tel frére?
Je veux d'un coup si noble oster l'impiété,
A l'honneur qui l'attend rendre sa pureté,
La mettre en son éclat sans meslange des crimes,
Enfin je vous veux faire ennemis légitimes.
Du saint nœud qui vous joint je suis le seul lien:
Quand je ne seray plus, vous ne vous serez rien;
Brisez vostre alliance, et rompez-en la chaisne,
Et, puisque vostre honneur veut des effets de haine,
Achetez par ma mort le droit de vous haïr.
Albe le veut et Rome, il faut leur obéir;

Qu'un de vous deux me tuë, et que l'autre me venge ;
Alors vostre combat n'aura plus rien d'étrange,
Et du moins l'un des deux sera juste aggresseur,
Ou pour venger sa femme, ou pour venger sa sœur.
Mais quoy ? vous souilleriez une gloire si belle,
Si vous vous animiez par quelque autre querelle :
Le zéle du païs vous défend de tels soins,
Vous feriez peu pour luy si vous vous étiez moins;
Il luy faut, et sans haine, immoler un beau-frére.
Ne différez donc plus ce que vous devez faire,
Commencez par sa sœur à répandre son sang,
Commencez par sa femme à lui percer le flanc,
Commencez par Sabine à faire de vos vies
Un digne sacrifice à vos chéres patries :
Vous étes ennemis en ce combat fameux,
Vous d'Albe, vous de Rome, et moy de toutes deux.
Quoy? me réservez-vous à voir une victoire
Où, pour haut appareil d'une pompeuse gloire,
Je verray les lauriers d'un frére ou d'un mary
Fumer encor d'un sang que j'auray tant chéry?
Pourray-je entre vous deux régler alors mon ame
Satisfaire aux devoirs, et de sœur, et de femme?
Embrasser le vainqueur en pleurant le vaincu?
Non, non, avant ce coup Sabine aura vécu,
Ma mort le préviendra, de qui que je l'obtienne·
Le refus de vos mains y condamne la mienne.
Sus donc; qui vous retient? Allez, cœurs inhumains,
J'auray trop de moyens pour y forcer vos mains,
Vous ne les aurez point au combat occupées
Que ce corps au milieu n'arreste vos épées,
Et, malgré vos refus, il faudra que leurs coups
Se fassent jour icy pour aller jusqu'à vous.

HORACE.

O ma femme!

CURIACE.

O ma sœur!

CAMILLE.

Courage, ils s'amollissent.

SABINE.

Vous poussez des soûpirs, vos visages pâlissent!
Quelle peur vous saisit? sont-ce là ces grands cœurs,
Ces héros qu'Albe et Rome ont pris pour défenseurs?

HORACE.

Que t'ay-je fait, Sabine, et quelle est mon offense
Qui t'oblige à chercher une telle vengeance?
Que t'a fait mon honneur, et par quel droit viens-tu
Avec toute ta force attaquer ma vertu?
Du moins contente-toy de l'avoir étonnée,
Et me laisse achever cette grande journée
Tu me viens de réduire en un étrange point,
Aime assez ton mary pour n'en triompher point
Va-t'en, et ne ren plus la victoire douteuse,
La dispute déja m'en est assez honteuse;
Souffre qu'avec honneur je termine mes jours.

SABINE.

Va, cesse de me craindre, on vient à ton secours.

SCENE VII.

LE VIEIL HORACE, HORACE, CURIACE, SABINE, CAMILLE.

LE VIEIL HORACE.

Qu'est-ce-cy, mes enfans? écoutez-vous vos flames,
Et perdez-vous encor le temps avec des femmes?
Prests à verser du sang regardez-vous des pleurs?
Fuyez, et laissez-les déplorer leurs malheurs.
Leurs plaintes ont pour vous trop d'art et de tendresse :
Elles vous feroient part enfin de leur foiblesse,
Et ce n'est qu'en fuyant qu'on pare de tels coups.

SABINE.

N'apprehendez rien d'eux, ils sont dignes de vous;
Malgré tous nos efforts, vous en devez attendre
Ce que vous souhaitez et d'un fils et d'un gendre,
Et, si nostre foiblesse ébransloit leur honneur,
Nous vous laissons icy pour leur rendre du cœur.
Allons, ma sœur, allons, ne perdons plus de larmes;
Contre tant de vertus ce sont de foibles armes,
Ce n'est qu'au desespoir qu'il nous faut recourir.
Tigres, allez combatre, et nous, allons mourir.

SCENE VIII.

LE VIEIL HORACE, HORACE, CURIACE.

HORACE.

Mon pére, retenez des femmes qui s'emportent,
Et de grace empeschez sur tout qu'elles ne sortent:
Leur amour importun viendroit avec éclat
Par des cris et des pleurs troubler nostre combat,
Et ce qu'elles nous sont feroit qu'avec justice
On nous imputeroit ce mauvais artifice.
L'honneur d'un si beau choix seroit trop acheté,
Si l'on nous soupçonnoit de quelque lâcheté.

LE VIEIL HORACE.

J'en auray soin; allez, vos fréres vous attendent,
Ne pensez qu'aux devoirs que vos païs demandent.

CURIACE.

Quel adieu vous diray-je, et par quels complimens...

LE VIEIL HORACE.

Ah! n'attendrissez point icy mes sentimens :
Pour vous encourager ma voix manque de termes,
Mon cœur ne forme point de pensers assez fermes;
Moy-mesme, en cet adieu, j'ay les larmes aux yeux.
Faites vostre devoir, et laissez faire aux dieux.





ACTE III

SCENE PREMIERE.

SABINE.

PRENONS party, mon ame, en de telles disgraces,
Soyons femme d'Horace, ou sœur des Curiaces,
Cessons de partager nos inutiles soins,
Souhaitons quelque chose, et craignons un peu moins.
Mais las! quel party prendre en un sort si contraire?
Quel ennemy choisir d'un époux ou d'un frére?
La nature ou l'amour parle pour chacun d'eux,
Et la loy du devoir m'attache à tous les deux.
Sur leurs hauts sentimens réglons plûtost les nostres,
Soyons femme de l'un ensemble et sœur des autres,
Regardons leur honneur comme un souverain bien,
Imitons leur constance, et ne craignons plus rien.
La mort qui les menace est une mort si belle
Qu'il en faut sans frayeur attendre la nouvelle.
N'appellons point alors les destins inhumains,
Songeons pour quelle cause, et non par quelles mains,
Revoyons les vainqueurs sans penser qu'à la gloire

Que toute leur maison reçoit de leur victoire,
Et, sans considérer aux dépens de quel sang
Leur vertu les éléve en cet illustre rang,
Faisons nos intérests de ceux de leur famille :
En l'une je suis femme, en l'autre je suis fille,
Et tiens à toutes deux par de si forts liens
Qu'on ne peut triompher que par les bras des miens.
Fortune, quelques maux que ta rigueur m'envoye,
J'ay trouvé les moyens d'en tirer de la joye,
Et puis voir aujourd'huy le combat sans terreur,
Les morts sans desespoir, les vainqueurs sans horreur.
Flateuse illusion, erreur douce et grossiére,
Vain effort de mon ame, impuissante lumiére,
De qui le faux brillant prend droit de m'ébloüir,
Que tu sçais peu durer et tost t'évanoüir !
Pareille à ces éclairs qui, dans le fort des ombres,
Poussent un jour qui fuit et rend les nuits plus sombres,
Tu n'as frapé mes yeux d'un moment de clarté
Que pour les abysmer dans plus d'obscurité.
Tu charmois trop ma peine, et le Ciel, qui s'en fasche
Me vend déja bien cher ce moment de relasche.
Je sens mon triste cœur percé de tous les coups
Qui m'ostent maintenant un frére ou mon époux :
Quand je songe à leur mort, quoy que je me propose,
Je songe par quels bras, et non pour quelle cause,
Et ne voy les vainqueurs en leur illustre rang
Que pour considérer aux dépens de quel sang.
La maison des vaincus touche seule mon ame,
En l'une je suis fille, en l'autre je suis femme,
Et tiens à toutes deux par de si forts liens
Qu'on ne peut triompher que par la mort des miens.
C'est là donc cette paix que j'ay tant souhaitée !

Trop favorables dieux, vous m'avez écoutée!
Quels foudres lancez-vous quand vous vous irritez,
Si mesme vos faveurs ont tant de crüautez,
Et de quelle façon punissez-vous l'offense
Si vous traitez ainsi les vœux de l'innocence?

SCENE II.

SABINE, JULIE.

SABINE.

En est-ce fait, Julie, et que m'apportez-vous?
Est-ce la mort d'un frére ou celle d'un époux?
Le funeste succès de leurs armes impies
De tous les combatans a-t'il fait des hosties,
Et, m'enviant l'horreur que j'aurois des vainqueurs,
Pour tous tant qu'ils étoient demande-t'il mes pleurs?

JULIE.

Quoy! ce qui s'est passé, vous l'ignorez encore?

SABINE.

Vous faut-il étonner de ce que je l'ignore,
Et ne sçavez-vous point que de cette maison
Pour Camille et pour moy l'on fait une prison?
Julie, on nous renferme, on a peur de nos larmes:
Sans cela nous serions au milieu de leurs armes,
Et par les desespoirs d'une chaste amitié
Nous aurions des deux camps tiré quelque pitié.

JULIE.

Il n'étoit pas besoin d'un si tendre spectacle,
Leur veuë à leur combat apporte assez d'obstacle.

Si-tost qu'ils ont paru, prests à se mesurer,
On a dans les deux camps entendu murmurer
A voir de tels amis, des personnes si proches,
Venir pour leur patrie aux mortelles approches :
L'un s'émeut de pitié, l'autre est saisi d'horreur,
L'autre d'un si grand zèle admire la fureur,
Tel porte jusqu'aux cieux leur vertu sans egale,
Et tel l'ose nommer sacrilége et brutale.
Ces divers sentimens n'ont pourtant qu'une voix,
Tous accusent leurs chefs, tous détestent leur choix,
Et, ne pouvant souffrir un combat si barbare,
On s'écrie, on s'avance, enfin on les sépare.

SABINE.

Que je vous doy d'encens, grands dieux, qui m'éxaucez !

JULIE.

Vous n'étes pas, Sabine, encore où vous pensez.
Vous pouvez espérer, vous avez moins à craindre,
Mais il vous reste encor assez dequoy vous plaindre.
En vain d'un sort si triste on les veut garantir,
Ces crüels généreux n'y peuvent consentir.
La gloire de ce choix leur est si précieuse,
Et charme tellement leur ame ambitieuse
Qu'alors qu'on les déplore, ils s'estiment heureux,
Et prennent pour affront la pitié qu'on a d'eux.
Le trouble des deux camps souille leur renommée,
Ils combatront plûtost et l'une et l'autre armée,
Et mourront par les mains qui leur font d'autres loix,
Que pas un d'eux renonce aux honneurs d'un tel choix.

SABINE.

Quoy ! dans leur dureté ces cœurs d'acier s'obstinent !

JULIE.

Ouy, mais d'autre costé les deux camps se mutinent.

Et leurs cris, des deux parts poussez en mesme temps,
Demandent la bataille ou d'autres combatans.
La presence des chefs à peine est respectée,
Leur pouvoir est douteux, leur voix mal écoutée,
Le roy mesme s'étonne, et, pour dernier effort :
« Puisque chacun, dit-il, s'échauffe en ce discord,
Consultons des grands dieux la majesté sacrée,
Et voyons si ce change à leurs bontez agrée.
Quel impie osera se prendre à leur vouloir,
Lors qu'en un sacrifice ils nous l'auront fait voir? »
Il se taist, et ces mots semblent estre des charmes,
Mesme aux six combattans ils arrachent les armes,
Et ce desir d'honneur qui leur ferme les yeux,
Tout aveugle qu'il est, respecte encor les dieux.
Leur plus bouillante ardeur céde à l'avis de Tulle,
Et, soit par déférence ou par un prompt scrupule,
Dans l'une et l'autre armée on s'en fait une loy
Comme si toutes deux le connoissoient pour roy.
Le reste s'apprendra par la mort des victimes.

SABINE.

Les dieux n'avoûront point un combat plein de crimes :
J'en espére beaucoup, puisqu'il est différé,
Et je commence à voir ce que j'ay desiré.

SCENE III.

SABINE, CAMILLE, JULIE.

SABINE.

Ma sœur, que je vous die une bonne nouvelle.

CAMILLE.

Je pense la sçavoir, s'il faut la nommer telle,
On l'a dite à mon pére, et j'étois avec luy ;
Mais je n'en conçoy rien qui flate mon ennuy.
Ce delay de nos maux rendra leurs coups plus rudes,
Ce n'est qu'un plus long terme à nos inquiétudes,
Et tout l'allégement qu'il en faut espérer,
C'est de pleurer plus tard ceux qu'il faudra pleurer.

SABINE.

Les dieux n'ont pas en vain inspiré ce tumulte.

CAMILLE.

Disons plûtost, ma sœur, qu'en vain on les consulte :
Ces mesmes dieux à Tulle ont inspiré ce choix,
Et la voix du public n'est pas toûjours leur voix.
Ils descendent bien moins dans de si bas étages
Que dans l'ame des rois, leurs vivantes images,
De qui l'indépendante et sainte autorité
Est un rayon secret de leur divinité.

JULIE.

C'est vouloir sans raison vous former des obstacles
Que de chercher leur voix ailleurs qu'en leurs oracles,
Et vous ne vous pouvez figurer tout perdu,
Sans démentir celuy qui vous fut hier rendu.

CAMILLE.

Un oracle jamais ne se laisse comprendre :
On l'entend d'autant moins que plus on croit l'entendre,
Et, loin de s'asseurer sur un pareil arrest,
Qui n'y voit rien d'obscur doit croire que tout l'est.

SABINE.

Sur ce qui fait pour nous prenons plus d'asseurance,
Et souffrons les douceurs d'une juste espérance.
Quand la faveur du Ciel ouvre à demy ses bras,

Qui ne s'en promet rien ne la mérite pas ;
Il empesche souvent qu'elle ne se déploye,
Et, lorsqu'elle descend, son refus la renvoye.

CAMILLE.

Le Ciel agit sans nous en ces événemens,
Et ne les régle point dessus nos sentimens.

JULIE.

Il ne vous a fait peur que pour vous faire grace.
Adieu, je vay sçavoir comme enfin tout se passe.
Modérez vos frayeurs, j'espére à mon retour
Ne vous entretenir que de propos d'amour,
Et que nous n'emploîrons la fin de la journée
Qu'aux doux préparatifs d'un heureux hyménée.

SABINE.

J'ose encor l'espérer.

CAMILLE.

Moy, je n'espére rien.

JULIE.

L'effet vous fera voir que nous en jugeons bien.

SCENE IV.

SABINE, CAMILLE.

SABINE.

Parmy nos déplaisirs souffrez que je vous blasme,
Je ne puis approuver tant de trouble en vostre ame :
Que feriez-vous, ma sœur, au point où je me voy,
Si vous aviez à craindre autant que je le doy,

Et si vous attendiez de leurs armes fatales
Des maux pareils aux miens et des pertes égales?

CAMILLE.

Parlez plus sainement de vos maux et des miens.
Chacun voit ceux d'autruy d'un autre œil que les siens,
Mais, à bien regarder ceux où le Ciel me plonge,
Les vostres auprés d'eux vous sembleront un songe.
La seule mort d'Horace est à craindre pour vous.
Des fréres ne sont rien à l'égal d'un époux :
L'hymen qui nous attache en une autre famille
Nous détache de celle où l'on a vécu fille ;
On voit d'un œil divers des nœuds si différens,
Et, pour suivre un mary, l'on quitte ses parens.
Mais si près d'un hymen l'amant que donne un pére
Nous est moins qu'un époux, et non-pas moins qu'un frére·
Nos sentimens entr'eux demeurent suspendus,
Nostre choix impossible, et nos vœux confondus.
Ainsi, ma sœur, du moins vous avez dans vos plaintes
Où porter vos souhaits et terminer vos craintes,
Mais, si le Ciel s'obstine à nous persécuter,
Pour moy, j'ay tout à craindre, et rien à souhaiter.

SABINE.

Quand il faut que l'un meure, et par les mains de l'autre,
C'est un raisonnement bien mauvais que le vostre.
Quoyque ce soient, ma sœur, des nœuds bien différens,
C'est sans les oublier qu'on quitte ses parens :
L'hymen n'efface point ces profonds caractéres,
Pour aimer un mary, l'on ne hait pas ses fréres,
La nature en tout temps garde ses prémiers droits,
Aux dépens de leur vie on ne fait point de choix;
Aussi-bien qu'un époux ils sont d'autres nous-mesmes,
Et tous maux sont pareils, alors qu'ils sont extrèmes.

Mais l'amant qui vous charme et pour qui vous brûlez
Ne vous est après tout que ce que vous voulez:
Une mauvaise humeur, un peu de jalousie
En fait assez souvent passer la fantaisie.
Ce que peut le caprice, osez-le par raison,
Et laissez vostre sang hors de comparaison.
C'est crime qu'opposer des liens volontaires
A ceux que la naissance a rendus nécessaires.
Si donc le Ciel s'obstine à nous persécuter,
Seule, j'ay tout à craindre, et rien à souhaiter;
Mais, pour vous, le devoir vous donne dans vos plaintes
Où porter vos souhaits et terminer vos craintes.

CAMILLE.

Je le voy bien, ma sœur, vous n'aimastes jamais,
Vous ne connoissiez point ny l'amour ny ses traits.
On peut luy résister quand il commence à naistre,
Mais non-pas le bannir quand il s'est rendu maistre
Et que l'aveu d'un pére, engageant nostre foy,
A fait de ce tyran un légitime roy.
Il entre avec douceur, mais il régne par force,
Et, quand l'ame une fois a gousté son amorce,
Vouloir ne plus aimer, c'est ce qu'elle ne peut
Puisqu'elle ne peut plus vouloir que ce qu'il veut :
Ses chaisnes sont pour nous aussi fortes que belles.

SCENE V.

LE VIEIL HORACE, SABINE, CAMILLE.

LE VIEIL HORACE.

Je viens vous apporter de fascheuses nouvelles,

Mes filles; mais en vain je voudrois vous celer
Ce qu'on ne vous sçauroit long-temps dissimuler.
Vos fréres sont aux mains, les dieux ainsi l'ordonnent.

SABINE.

Je veux bien l'avoüer, ces nouvelles m'étonnent,
Et je m'imaginois dans la divinité
Beaucoup moins d'injustice et bien plus de bonté.
Ne nous consolez point contre tant d'infortune,
La pitié parle en vain, la raison importune;
Nous avons en nos mains la fin de nos douleurs,
Et qui veut bien mourir peut braver les malheurs.
Nous pourrions aisément faire en vostre presence
De nostre desespoir une fausse constance,
Mais, quand on peut sans honte estre sans fermeté,
L'affecter au dehors, c'est une lascheté :
L'usage d'un tel art, nous le laissons aux hommes,
Et ne voulons passer que pour ce que nous sommes.
Nous ne demandons point qu'un courage si fort
S'abaisse à nostre exemple à se plaindre du sort;
Recevez sans frémir ces mortelles alarmes,
Voyez couler nos pleurs sans y mesler vos larmes,
Enfin, pour toute grace en de tels déplaisirs,
Gardez vostre constance et souffrez nos soûpirs.

LE VIEIL HORACE.

Loin de blasmer les pleurs que je vous voy répandre,
Je croy faire beaucoup de m'en pouvoir défendre,
Et céderois peut-estre à de si rudes coups
Si je prenois icy mesme intérest que vous.
Non qu'Albe par son choix m'ait fait haïr vos fréres :
Tous trois me sont encor des personnes bien chéres,
Mais enfin l'amitié n'est pas du mesme rang.

Et n'a point les effets de l'amour ny du sang.
Je ne sens point pour eux la douleur qui tourmente
Sabine comme sœur, Camille comme amante ;
Je puis les regarder comme nos ennemis,
Et donne sans regret mes souhaits à mes fils.
Ils sont, graces aux dieux, dignes de leur patrie,
Aucun étonnement n'a leur gloire flestrie,
Et j'ay veu leur honneur croistre de la moitié
Quand ils ont des deux camps refusé la pitié.
Si par quelque foiblesse ils l'avoient mandiée,
Si leur haute vertu ne l'eust répudiée,
Ma main bien-tost sur eux m'eust vengé hautement
De l'affront que m'eust fait ce mol consentement.
Mais, lors qu'en dépit d'eux on en a voulu d'autres,
Je ne le céle point, j'ay joint mes vœux aux vostres ;
Si le Ciel pitoyable eust écouté ma voix,
Albe seroit réduite à faire un autre choix ;
Nous pourrions voir tantost triompher les Horaces
Sans voir leurs bras souillez du sang des Curiaces,
Et de l'événement d'un combat plus humain
Dépendroit maintenant l'honneur du nom romain.
La prudence des dieux autrement en dispose,
Sur leur ordre éternel mon esprit se repose ;
Il s'arme en ce besoin de générosité,
Et du bonheur public fait sa félicité.
Taschez d'en faire autant pour soulager vos peines,
Et songez toutes deux que vous étes Romaines,
Vous l'étes devenuë, et vous l'étes encor.
Un si glorieux tître est un digne tresor.
Un jour, un jour viendra que par toute la terre
Rome se fera craindre à l'égal du tonnerre
Et que, tout l'univers tremblant dessous ses loix,

Ce grand nom deviendra l'ambition des rois.
Les dieux à nostre Ænée ont promis cette gloire.

SCENE VI.

LE VIEIL HORACE, SABINE, CAMILLE, JULIE.

LE VIEIL HORACE.

Nous venez-vous, Julie, apprendre la victoire?

JULIE.

Mais plûtost du combat les funestes effets.
Rome est sujette d'Albe, et vos fils sont défaits :
Des trois les deux sont morts, son époux seul vous reste.

LE VIEIL HORACE.

O d'un triste combat effet vraiment funeste!
Rome est sujette d'Albe, et, pour l'en garantir,
Il n'a pas employé jusqu'au dernier soûpir!
Non, non, cela n'est point, on vous trompe, Julie,
Rome n'est point sujette, ou mon fils est sans vie :
Je connoy mieux mon sang, il sçait mieux son devoir.

JULIE.

Mille, de nos remparts, comme moy l'ont pû voir.
Il s'est fait admirer tant qu'ont duré ses fréres,
Mais, comme il s'est veu seul contre trois adversaires,
Près d'estre enfermé d'eux, sa fuite l'a sauvé.

LE VIEIL HORACE.

Et nos soldats trahis ne l'ont point achevé!
Dans leurs rangs à ce lasche ils ont donné retraite.

JULIE.

Je n'ay rien voulu voir après cette défaite.

CAMILLE.

O mes fréres!

LE VIEIL HORACE.

Tout-beau, ne les pleurez pas tous,
Deux joüissent d'un sort dont leur pére est jaloux.
Que des plus nobles fleurs leur tombe soit couverte:
La gloire de leur mort m'a payé de leur perte;
Ce bonheur a suivy leur courage invaincu
Qu'ils ont veu Rome libre autant qu'ils ont vécu,
Et ne l'auront point veuë obéïr qu'à son prince,
Ny d'un Etat voisin devenir la province.
Pleurez l'autre, pleurez l'irréparable affront
Que sa fuite honteuse imprime à nostre front,
Pleurez le deshonneur de toute nostre race,
Et l'opprobre éternel qu'il laisse au nom d'Horace.

JULIE.

Que vouliez-vous qu'il fist contre trois?

LE VIEIL HORACE.

Qu'il mourust,
Ou qu'un beau desespoir alors le secourust.
N'eust-il que d'un moment reculé sa défaite,
Rome eust été du moins un peu plus tard sujette;
Il eust avec honneur laissé mes cheveux gris,
Et c'étoit de sa vie un assez digne prix.
Il est de tout son sang contable à sa patrie,
Chaque goute épargnée a sa gloire flestrie,
Chaque instant de sa vie, après ce lasche tour,
Met d'autant plus ma honte avec la sienne au jour.
J'en rompray bien le cours et ma juste colére,
Contre un indigne fils usant des droits d'un pére,
Sçaura bien faire voir dans sa punition
L'éclatant desaveu d'une telle action.

SABINE.

Ecoutez un peu moins ces ardeurs généreuses,
Et ne nous rendez point tout-à-fait malheureuses.

LE VIEIL HORACE.

Sabine, vostre cœur se console aisément ;
Nos malheurs jusqu'icy vous touchent foiblement,
Vous n'avez point encor de part à nos miséres :
Le Ciel vous a sauvé vostre époux et vos fréres,
Si nous sommes sujets, c'est de vostre païs;
Vos fréres sont vainqueurs quand nous sommes trahis,
Et, voyant le haut point où leur gloire se monte,
Vous regardez fort peu ce qui nous vient de honte.
Mais vostre trop d'amour pour cet infame époux
Vous donnera bientost à plaindre comme à nous.
Vos pleurs en sa faveur sont de foibles défenses.
J'atteste des grands dieux les suprèmes puissances
Qu'avant ce jour finy, ces mains, ces propres mains
Laveront dans son sang la honte des Romains.

SABINE.

Suivons-le promptement, la colére l'emporte.
Dieux! verrons-nous toûjours des malheurs de la sorte?
Nous faudra-t'il toûjours en craindre de plus grands,
Et toûjours redouter la main de nos parens?





ACTE IV

SCENE PREMIERE

LE VIEIL HORACE, CAMILLE.

Le vieil Horace.

Ne me parlez jamais en faveur d'un infame,
Qu'il me fuye à l'égal des fréres de sa femme;
Pour conserver un sang qu'il tient si précieux
Il n'a rien fait encor, s'il n'évite mes yeux.
Sabine y peut mettre ordre, ou derechef j'atteste
Le souverain pouvoir de la troupe céleste...

Camille.

Ah! mon pére, prenez un plus doux sentiment,
Vous verrez Rome mesme en user autrement,
Et, de quelque malheur que le Ciel l'ait comblée,
Excuser la vertu sous le nombre accablée.

Le vieil Horace.

Le jugement de Rome est peu pour mon regard;
Camille, je suis pére, et j'ay mes droits à part,
Je sçay trop comme agit la vertu véritable:

C'est sans en triompher que le nombre l'accable,
Et sa masle vigueur, toûjours en mesme point,
Succombe sous la force et ne luy céde point.
Taisez-vous, et sçachons ce que nous veut Valére.

SCENE II.

LE VIEIL HORACE, VALERE, CAMILLE.

VALERE.

Envoyé par le roy pour consoler un pére,
Et pour luy témoigner...

LE VIEIL HORACE.

N'en prenez aucun soin,
C'est un soulagement dont je n'ay pas besoin,
Et j'aime mieux voir morts que couverts d'infamie
Ceux que vient de m'oster une main ennemie.
Tous deux pour leur païs sont morts en gens d'honneur,
Il me suffit.

VALERE.

Mais l'autre est un rare bonheur,
De tous les trois chez vous il doit tenir la place.

LE VIEIL HORACE.

Que n'a-t'on veu périr en luy le nom d'Horace!

VALERE.

Seul vous le mal-traitez après ce qu'il a fait.

LE VIEIL HORACE.

C'est à moy seul aussi de punir son forfait.

VALERE.

Quel forfait trouvez-vous en sa bonne conduite?

LE VIEIL HORACE.

Quel éclat de vertu trouvez-vous en sa fuite?

VALERE.

La fuite est glorieuse en cette occasion.

LE VIEIL HORACE.

Vous redoublez ma honte et ma confusion.
Certes l'exemple est rare, et digne de mémoire,
De trouver dans la fuite un chemin à la gloire.

VALERE.

Quelle confusion et quelle honte à vous
D'avoir produit un fils qui nous conserve tous,
Qui fait triompher Rome et luy gagne un empire?
A quels plus grands honneurs faut-il qu'un pére aspire?

LE VIEIL HORACE.

Quels honneurs, quel triomphe, et quel empire enfin,
Lors qu'Albe sous ses loix range nostre destin?

VALERE.

Que parlez-vous icy d'Albe et de sa victoire?
Ignorez-vous encor la moitié de l'histoire?

LE VIEIL HORACE.

Je sçay que par sa fuite il a trahy l'Etat.

VALERE.

Ouy, s'il eust en fuyant terminé le combat;
Mais on a bien-tost veu qu'il ne fuyoit qu'en homme
Qui sçavoit ménager l'avantage de Rome.

LE VIEIL HORACE.

Quoy! Rome donc triomphe!

VALERE.

Apprenez, apprenez
La valeur de ce fils qu'à tort vous condamnez.
Resté seul contre trois, mais en cette avanture,
Tous trois étant blessez et luy seul sans blessure,

Trop foible pour eux tous, trop fort pour chacun d'eux,
Il sçait bien se tirer d'un pas si dangereux;
Il fuit pour mieux combatre, et cette prompte ruse
Divise adroitement trois fréres qu'elle abuse.
Chacun le suit d'un pas ou plus ou moins pressé,
Selon qu'il se rencontre ou plus ou moins blessé :
Leur ardeur est égale à poursuivre sa fuite,
Mais leurs coups inégaux séparent leur poursuite.
Horace, les voyant l'un de l'autre écartez,
Se retourne, et déja les croit demy-domptez :
Il attend le prémier, et c'étoit vostre gendre.
L'autre, tout indigné qu'il ait osé l'attendre,
En vain en l'attaquant fait paroistre un grand cœur,
Le sang qu'il a perdu rallentit sa vigueur.
Albe à son tour commence à craindre un sort contraire :
Elle crie au second qu'il secoure son frére;
Il se haste, et s'épuise en efforts superflus :
Il trouve en les joignant que son frére n'est plus.

CAMILLE.

Hélas!

VALERE.

Tout hors d'haleine il prend pourtant sa place,
Et redouble bien-tost la victoire d'Horace :
Son courage sans force est un débile appuy;
Voulant venger son frére il tombe auprès de luy.
L'air resonne des cris qu'au Ciel chacun envoye,
Albe en jette d'angoisse, et les Romains de joye.
Comme nostre héros se voit près d'achever,
C'est peu pour luy de vaincre, il veut encor braver.
« J'en viens d'immoler deux aux manes de mes fréres,
Rome aura le dernier de mes trois adversaires,
C'est à ses intérests que je vay l'immoler, »

Dit-il, et tout d'un temps on le voit y voler.
La victoire entr'eux-deux n'étoit pas incertaine,
L'Albin, percé de coups, ne se traisnoit qu'à peine,
Et, comme une victime aux marches de l'autel,
Il sembloit presenter sa gorge au coup mortel.
Aussi le reçoit-il, peu s'en faut, sans défense,
Et son trépas de Rome établit la puissance.

LE VIEIL HORACE.

O mon fils, ò ma joye, ô l'honneur de nos jours!
O d'un Etat panchant l'inespéré secours!
Vertu digne de Rome et sang digne d'Horace,
Appuy de ton païs et gloire de ta race!
Quand pourray-je étouffer dans tes embrassemens
L'erreur dont j'ay formé de si faux sentimens?
Quand pourra mon amour baigner avec tendresse
Ton front victorieux de larmes d'allegresse?

VALERE.

Vos caresses bien-tost pourront se déployer :
Le roy dans un moment vous le va renvoyer,
Et remet à demain la pompe qu'il prépare
D'un sacrifice aux dieux pour un bonheur si rare.
Aujourd'huy seulement on s'acquite vers eux
Par des chants de victoire et par de simples vœux;
C'est où le roy le méne, et tandis il m'envoye
Faire office vers vous de douleur et de joye.
Mais cet office encor n'est pas assez pour luy,
Il y viendra luy-mesme, et peut-estre aujourd'huy:
Il croit mal reconnoistre une vertu si pure,
Si de sa propre bouche il ne vous en asseure,
S'il ne vous dit chez vous combien vous doit l'Etat.

LE VIEIL HORACE.

De tels remercîmens ont pour moy trop d'éclat,

Et je me tiens déja trop payé, par les vostres,
Du service d'un fils et du sang des deux autres.

VALERE.

Il ne sçait ce que c'est d'honorer à demy,
Et son sceptre arraché des mains de l'ennemy
Fait qu'il tient cet honneur qu'il lui plaist de vous faire
Au dessous du mérite et du fils et du pére.
Je vay luy témoigner quels nobles sentimens
La vertu vous inspire en tous vos mouvemens,
Et combien vous montrez d'ardeur pour son service.

LE VIEIL HORACE.

Je vous devray beaucoup pour un si bon office.

SCENE III.

LE VIEIL HORACE, CAMILLE.

LE VIEIL HORACE.

Ma fille, il n'est plus temps de répandre des pleurs;
Il siel mal d'en verser où l'on voit tant d'honneurs :
On pleure injustement des pertes domestiques,
Quand on en voit sortir des victoires publiques.
Rome triomphe d'Albe, et c'est assez pour nous,
Tous nos maux à ce prix doivent nous estre doux.
En la mort d'un amant vous ne perdez qu'un homme
Dont la perte est aisée à réparer dans Rome :
Après cette victoire il n'est point de Romain
Qui ne soit glorieux de vous donner la main.
Il me faut à Sabine en porter la nouvelle;
Ce coup sera sans doute assez rude pour elle,
Et ses trois fréres morts par la main d'un époux

Luy donneront des pleurs bien plus justes qu'à vous;
Mais j'espére aisément en dissiper l'orage,
Et qu'un peu de prudence, aidant son grand courage,
Fera bien-tost régner sur un si noble cœur
Le généreux amour qu'elle doit au vainqueur.
Cependant étouffez cette lasche tristesse,
Recevez-le, s'il vient, avec moins de foiblesse,
Faites-vous voir sa sœur, et qu'en un mesme flanc
Le Ciel vous a tous deux formez d'un mesme sang.

SCENE IV.

CAMILLE.

Ouy, je luy feray voir par d'infaillibles marques
Qu'un véritable amour brave la main des Parques,
Et ne prend point de loix de ces crüels tyrans
Qu'un astre injurieux nous donne pour parens.
Tu blasmes ma douleur, tu l'oses nommer lasche,
Je l'aime d'autant plus que plus elle te fasche,
Impitoyable pére, et, par un juste effort,
Je la veux rendre égale aux rigueurs de mon sort.
En vit-on jamais un dont les rudes traverses
Prissent en moins de rien tant de faces diverses,
Qui fust doux tant de fois et tant de fois crüel,
Et portast tant de coups avant le coup mortel?
Vit-on jamais une ame en un jour plus atteinte
De joye et de douleur, d'espérance et de crainte,
Asservie en esclave à plus d'événemens,
Et le piteux joüet de plus de changemens?

Un oracle m'asseure, un songe me travaille,
La paix calme l'effroy que me fait la bataille,
Mon hymen se prépare, et presque en un moment
Pour combatre mon frére on choisit mon amant.
Ce choix me desespére et tous le desavoüent,
La partie est rompue et les dieux la renoüent :
Rome semble vaincuë, et seul des trois Albains
Curiace en mon sang n'a point trempé ses mains.
O dieux, sentois-je alors des douleurs trop legéres,
Pour le malheur de Rome et la mort de deux fréres,
Et me flatois-je trop quand je croyois pouvoir
L'aimer encor sans crime, et nourrir quelque espoir ?
Sa mort m'en punit bien, et la façon crüelle
Dont mon ame éperduë en reçoit la nouvelle ;
Son rival me l'apprend, et, faisant à mes yeux
D'un si triste succès le récit odieux,
Il porte sur le front une allegresse ouverte
Que le bonheur public fait bien moins que ma perte.
Et, bastissant en l'air sur le malheur d'autruy,
Aussi-bien que mon frére il triomphe de luy.
Mais ce n'est rien encor au prix de ce qui reste.
On demande ma joye en un jour si funeste,
Il me faut applaudir aux exploits du vainqueur,
Et baiser une main qui me perce le cœur.
En un sujet de pleurs si grand, si légitime,
Se plaindre est une honte, et soûpirer un crime ;
Leur brutale vertu veut qu'on s'estime heureux,
Et, si l'on n'est barbare, on n'est point généreux.
Dégénérons, mon cœur, d'un si vertueux pére,
Soyons indigne sœur d'un si généreux frére :
C'est gloire de passer pour un cœur abatu,
Quand la brutalité fait la haute vertu.

Eclatez, mes douleurs, à quoy bon vous contraindre?
Quand on a tout perdu, que sçauroit-on plus craindre?
Pour ce crüel vainqueur n'ayez point de respect;
Loin d'éviter ses yeux, croissez à son aspect,
Offensez sa victoire, irritez sa colére,
Et prenez, s'il se peut, plaisir à luy déplaire.
Il vient, préparons-nous à montrer constamment
Ce que doit une amante à la mort d'un amant.

SCENE V.

HORACE, CAMILLE, PROCULE.

(*Procule porte en sa main les trois épées des Curiaces.*)

HORACE.

Ma sœur, voicy le bras qui venge nos deux fréres,
Le bras qui rompt le cours de nos destins contraires,
Qui nous rend maistres d'Albe, enfin voicy le bras
Qui seul fait aujourd'huy le sort de deux Etats.
Voy ces marques d'honneur, ces témoins de ma gloire,
Et ren ce que tu dois à l'heur de ma victoire.

CAMILLE.

Recevez donc mes pleurs, c'est ce que je luy dois.

HORACE.

Rome n'en veut point voir après de tels exploits,
Et nos deux fréres morts dans le malheur des armes
Sont trop payez de sang pour exiger des larmes.
Quand la perte est vengée, on n'a plus rien perdu.

CAMILLE.

Puisqu'ils sont satisfaits par le sang épandu,

Je cesseray pour eux de paroistre affligée,
Et j'oublîray leur mort, que vous avez vengée.
Mais qui me vengera de celle d'un amant,
Pour me faire oublier sa perte en un moment?

HORACE.

Que dis-tu, malheureuse?

CAMILLE.

O mon cher Curiace!

HORACE.

O d'une indigne sœur insupportable audace!
D'un ennemy public dont je reviens vainqueur
Le nom est dans ta bouche, et l'amour dans ton cœur!
Ton ardeur criminelle à la vengeance aspire!
Ta bouche la demande, et ton cœur la respire!
Suy moins ta passion, régle mieux tes desirs,
Ne me fay plus rougir d'entendre tes soûpirs:
Tes flames desormais doivent estre étouffées,
Banny-les de ton ame, et songe à mes trophées,
Qu'ils soient doresnavant ton unique entretien.

CAMILLE.

Donne-moy donc, barbare, un cœur comme le tien,
Et, si tu veux enfin que je t'ouvre mon ame,
Ren-moy mon Curiace, ou laisse agir ma flame.
Ma joye et mes douleurs dépendoient de son sort,
Je l'adorois vivant, et je le pleure mort.
Ne cherche plus ta sœur où tu l'avois laissée,
Tu ne revois en moy qu'une amante offensée,
Qui, comme une Furie attachée à tes pas,
Te veut incessamment reprocher son trépas.
Tigre altéré de sang, qui me défens les larmes,
Qui veux que dans sa mort je trouve encor des charmes,
Et que, jusques au Ciel élevant tes exploits,

Moy-mesme je le tuë une seconde fois!
Puissent tant de malheurs accompagner ta vie
Que tu tombes au point de me porter envie,
Et toy bien tost soüiller par quelque lascheté
Cette gloire si chére à ta brutalité.

HORACE.

O Ciel! qui vit jamais une pareille rage!
Crois-tu donc que je sois insensible à l'outrage,
Que je souffre en mon sang ce mortel deshonneur?
Aime, aime cette mort qui fait nostre bonheur,
Et préfére du moins au souvenir d'un homme
Ce que doit ta naissance aux intérests de Rome.

CAMILLE.

Rome, l'unique objet de mon ressentiment;
Rome, à qui vient ton bras d'immoler mon amant;
Rome, qui t'a veu naistre et que ton cœur adore;
Rome, enfin, que je hay parce qu'elle t'honore,
Puissent tous ses voisins, ensemble conjurez,
Sapper ses fondemens encor mal asseurez,
Et, si ce n'est assez de toute l'Italie,
Que l'orient contre elle à l'occident s'allie;
Que cent peuples, unis des bouts de l'univers,
Passent, pour la détruire, et les monts et les mers;
Qu'elle mesme sur soy renverse ses murailles,
Et de ses propres mains déchire ses entrailles;
Que le couroux du Ciel, allumé par mes vœux,
Fasse pleuvoir sur elle un deluge de feux!
Puissay-je de mes yeux y voir tomber ce foudre,
Voir ses maisons en cendre, et tes lauriers en poudre;
Voir le dernier Romain à son dernier soûpir,
Moy seule en estre cause, et mourir de plaisir!

Horace, *mettant la main à l'épée et poursuivant sa sœur, qui s'enfuit.*

C'est trop, ma patience à la raison fait place.
Va dedans les enfers plaindre ton Curiace.

Camille, *blessée, derriére le théatre.*

Ah! traistre!

Horace, *revenant sur le théatre.*

Ainsi reçoive un châtiment soudain
Quiconque ose pleurer un ennemy romain.

SCENE VI.

HORACE, PROCULE.

Procule.

Que venez-vous de faire?

Horace.

Un acte de justice.
Un semblable forfait veut un pareil supplice.

Procule.

Vous deviez la traiter avec moins de rigueur.

Horace.

Ne me dy point qu'elle est et mon sang et ma sœur.
Mon pére ne peut plus l'avoüer pour sa fille :
Qui maudit son païs renonce à sa famille;
Des noms si pleins d'amour ne luy sont plus permis,
De ses plus chers parens il fait ses ennemis,
Le sang mesme les arme en haine de son crime,
La plus prompte vengeance en est plus légitime,
Et ce souhait impie, encore qu'impuissant,
Est un monstre qu'il faut étouffer en naissant.

SCENE VII.

HORACE, SABINE, PROCULE.

SABINE.

A quoy s'arreste icy ton illustre colére?
Vien voir mourir ta sœur dans les bras de ton pére,
Vien repaistre tes yeux d'un spectacle si doux;
Ou, si tu n'es point las de ces généreux coups,
Immole au cher païs des vertüeux Horaces
Ce reste malheureux du sang des Curiaces;
Si prodigue du tien, n'épargne pas le leur,
Joins Sabine à Camille, et ta femme à ta sœur.
Nos crimes sont pareils, ainsi que nos miséres :
Je soûpire comme elle, et déplore mes fréres,
Plus coupable, en ce point, contre tes dures loix,
Qu'elle n'en pleuroit qu'un, et que j'en pleure trois,
Qu'après son châtiment ma faute continuë.

HORACE.

Séche tes pleurs, Sabine, ou les cache à ma veuë,
Ren-toy digne du nom de ma chaste moitié,
Et ne m'accable point d'une indigne pitié ;
Si l'absolu pouvoir d'une pudique flame
Ne nous laisse à tous deux qu'un penser et qu'une ame,
C'est à toy d'élever tes sentimens aux miens,
Non à moy de descendre à la honte des tiens.
Je t'aime, et je connoy la douleur qui te presse,
Embrasse ma vertu pour vaincre ta foiblesse,
Participe à ma gloire au lieu de la soüiller,
Tasche à t'en révetir, non à m'en dépoüiller.
Es-tu de mon honneur si mortelle ennemie

Que je te plaise mieux couvert d'une infamie?
Sois plus femme que sœur, et, te réglant sur moy,
Fay-toy de mon exemple une immüable loy.

SABINE.

Cherche pour t'imiter des ames plus parfaites.
Je ne t'impute point les pertes que j'ay faites,
J'en ay les sentimens que je dois en avoir,
Et je m'en prens au sort plûtost qu'à ton devoir.
Mais enfin je renonce à la vertu romaine.
Si, pour la posséder, je dois estre inhumaine,
Et ne puis voir en moy la femme du vainqueur,
Sans y voir des vaincus la déplorable sœur.
Prenons part en public aux victoires publiques,
Pleurons dans la maison nos malheurs domestiques,
Et ne regardons point des biens communs à tous
Quand nous voyons des maux qui ne sont que pour nous.
Pourquoy veux-tu, crüel, agir d'une autre sorte?
Laisse en entrant icy tes lauriers à la porte,
Mesle tes pleurs aux miens. Quoy? ces lasches discours
N'arment point ta vertu contre mes tristes jours;
Mon crime redoublé n'émeut point ta colére?
Que Camille est heureuse! elle a pû te déplaire,
Elle a receu de toy ce qu'elle a prétendu,
Et recouvre là bas tout ce qu'elle a perdu.
Cher époux, cher auteur du tourment qui me presse,
Ecoute la pitié, si ta colére cesse,
Exerce l'une ou l'autre après de tels malheurs
A punir ma foiblesse, ou finir mes douleurs.
Je demande la mort pour grace ou pour supplice;
Qu'elle soit un effet d'amour ou de justice,
N'importe, tous ses traits n'auront rien que de doux
Si je les voy partir de la main d'un époux.

HORACE.

Quelle injustice aux dieux d'abandonner aux femmes
Un empire si grand sur les plus belles ames,
Et de se plaire à voir de si foibles vainqueurs
Régner si puissamment sur les plus nobles cœurs!
A quel point ma vertu devient-elle réduite!
Rien ne la sçauroit plus garantir que la fuite.
Adieu, ne me suy point, ou retiens tes soûpirs.

SABINE, *seule*.

O colére, ô pitié, sourdes à mes desirs,
Vous négligez mon crime, et ma douleur vous lasse,
Et je n'obtiens de vous ny supplice ny grace.
Allons-y par nos pleurs faire encor un effort,
Et n'employons après que nous à nostre mort.





ACTE V

SCENE PREMIERE

LE VIEIL HORACE, HORACE.

LE VIEIL HORACE.

RETIRONS nos regards de cet objet funeste
Pour admirer icy le jugement céleste.
Quand la gloire nous enfle, il sçait bien comme il faut
Confondre notre orgueil, qui s'éleve trop haut:
Nos plaisirs les plus doux ne vont point sans tristesse,
Il mesle à nos vertus des marques de foiblesse,
Et rarement accorde à nostre ambition
L'entier et pur honneur d'une bonne action.
Je ne plains point Camille, elle étoit criminelle,
Je me tiens plus à plaindre, et je te plains plus qu'elle:
Moy, d'avoir mis au jour un cœur si peu romain,
Toy, d'avoir par sa mort deshonoré ta main.
Je ne la trouve point injuste ny trop prompte;
Mais tu pouvois, mon fils, t'en épargner la honte:
Son crime, quoy qu'énorme et digne du trépas,
Etoit mieux impuny que puny par ton bras.

HORACE.

Disposez de mon sang, les loix vous en font maistre:
J'ay crû devoir le sien aux lieux qui m'ont veu naistre;
Si dans vos sentimens mon zéle est criminel,
S'il m'en faut recevoir un reproche éternel,
Si ma main en devient honteuse et profanée,
Vous pouvez d'un seul mot trancher ma destinée.
Reprenez tout ce sang de qui ma lascheté
A si brutalement souillé la pureté;
Ma main n'a pû souffrir de crime en vostre race,
Ne souffrez point de tache en la maison d'Horace.
C'est en ces actions dont l'honneur est blessé
Qu'un pére tel que vous se montre intéressé :
Son amour doit se taire où toute excuse est nulle,
Luy-mesme il y prend part lors qu'il les dissimule,
Et de sa propre gloire il fait trop peu de cas
Quand il ne punit point ce qu'il n'approuve pas.

LE VIEIL HORACE.

Il n'use pas toûjours d'une rigueur extrème,
Il épargne ses fils bien souvent pour soy-mesme,
Sa vieillesse sur eux aime à se soûtenir,
Et ne les punit point de peur de se punir.
Je te voy d'un autre œil que tu ne te regardes,
Je sçay... Mais le roy vient, je vois entrer ses gardes.

SCENE II.

TULLE, VALERE, LE VIEIL HORACE,
HORACE, TROUPE DE GARDES.

LE VIEIL HORACE.

Ah! Sire, un tel honneur a trop d'excès pour moy,

Ce n'est point en ce lieu que je doy voir mon roy.
Permettez qu'à genoux...

TULLE.

Non, levez-vous, mon pére;
Je fais ce qu'en ma place un bon prince doit faire.
Un si rare service et si fort important
Veut l'honneur le plus rare et le plus éclatant:
Vous en aviez déja sa parole pour gage,
Je ne l'ay pas voulu différer davantage.
J'ay sceu par son raport (et je n'en doutois pas)
Comme de vos deux fils vous portez le trépas,
Et que, déja vostre ame étant trop résoluë,
Ma consolation vous seroit superfluë;
Mais je viens de sçavoir quel étrange malheur
D'un fils victorieux a suivy la valeur,
Et que son trop d'amour pour la cause publique
Par ses mains à son pére oste une fille unique.
Ce coup est un peu rude à l'esprit le plus fort,
Et je doute comment vous portez cette mort.

LE VIEIL HORACE.

Sire, avec déplaisir, mais avec patience.

TULLE.

C'est l'effet vertueux de vostre expérience.
Beaucoup, par un long âge, ont appris comme vous
Que le malheur succéde au bonheur le plus doux;
Peu sçavent comme vous s'appliquer ce reméde,
Et dans leur intérest toute leur vertu céde.
Si vous pouvez trouver dans ma compassion
Quelque soulagement pour vostre affliction,
Ainsi que vostre mal sçachez qu'elle est extrème,
Et que je vous en plains autant que je vous aime.

VALERE.

Sire, puisque le Ciel entre les mains des rois
Dépose sa justice et la force des loix,
Et que l'Etat demande aux princes légitimes
Des prix pour les vertus, des peines pour les crimes,
Souffrez qu'un bon sujet vous fasse souvenir
Que vous plaignez beaucoup ce qu'il vous faut punir,
Souffrez...

LE VIEIL HORACE.

Quoy? qu'on envoye un vainqueur au supplice?

TULLE.

Permettez qu'il achéve, et je feray justice.
J'aime à la rendre à tous, à toute heure, en tout lieu;
C'est par elle qu'un roy se fait un demy-dieu,
Et c'est dont je vous plains qu'après un tel service
On puisse contre luy me demander justice.

VALERE.

Souffrez donc, ô grand roy, le plus juste des rois,
Que tous les gens de bien vous parlent par ma voix.
Non que nos cœurs jaloux de ses honneurs s'irritent:
S'il en reçoit beaucoup, ses hauts faits le méritent,
Ajoustez-y plûtost que d'en diminüer;
Nous sommes tous encor prests d'y contribüer.
Mais, puisque d'un tel crime il s'est montré capable,
Qu'il triomphe en vainqueur, et périsse en coupable,
Arrêtez sa fureur, et sauvez de ses mains,
Si vous voulez régner, le reste des Romains.
Il y va de la perte ou du salut du reste.
La guerre avoit un cours si sanglant, si funeste,
Et les nœuds de l'hymen, durant nos bons destins,
Ont tant de fois uny des peuples si voisins,
Qu'il est peu de Romains que le party contraire

N'intéresse en la mort d'un gendre ou d'un beaufrére,
Et qui ne soient forcez de donner quelques pleurs
Dans le bonheur public à leurs propres malheurs.
Si c'est offenser Rome, et que l'heur de ses armes
L'authorise à punir ce crime de nos larmes,
Quel sang épargnera ce barbare vainqueur
Qui ne pardonne pas à celuy de sa sœur,
Et ne peut excuser cette douleur pressante
Que la mort d'un amant jette au cœur d'une amante,
Quand près d'estre éclairez du nuptial flambeau
Elle voit avec luy son espoir au tombeau!
Faisant triompher Rome, il se l'est asservie,
Il a sur nous un droit et de mort et de vie,
Et nos jours criminels ne pourront plus durer
Qu'autant qu'à sa clémence il plaira l'endurer.
Je pourrois ajouster aux interests de Rome
Combien un pareil coup est indigne d'un homme;
Je pourrois demander qu'on mist devant vos yeux
Ce grand et rare exploit d'un bras victorieux.
Vous verriez un beau sang, pour accuser sa rage,
D'un frére si crüel rejallir au visage;
Vous verriez des horreurs qu'on ne peut concevoir,
Son âge et sa beauté vous pourroient émouvoir :
Mais je hay ces moyens qui sentent l'artifice.
Vous avez à demain remis le sacrifice,
Pensez-vous que les dieux, vengeurs des innocens,
D'une main parricide acceptent de l'encens?
Sur vous ce sacrilége attireroit sa peine,
Ne le considérez qu'en objet de leur haine,
Et croyez avec nous qu'en tous ses trois combats
Le bon destin de Rome a plus fait que son bras,
Puisque ces mesmes dieux, autheurs de sa victoire,

Ont permis qu'aussi-tost il en souillast la gloire,
Et qu'un si grand courage, après ce noble effort,
Fust digne en mesme jour de triomphe et de mort.
Sire, c'est ce qu'il faut que vostre arrest décide;
En ce lieu Rome a veu le prémier parricide,
La suite en est à craindre, et la haine des cieux.
Sauvez-nous de sa main, et redoutez les dieux.

TULLE.

Défendez-vous, Horace.

HORACE.

A quoy bon me défendre?
Vous sçavez l'action, vous la venez d'entendre,
Ce que vous en croyez me doit estre une loy.
Sire, on se défend mal contre l'avis d'un roy,
Et le plus innocent devient soudain coupable
Quand aux yeux de son prince il paroit condamnable.
C'est crime qu'envers luy se vouloir excuser,
Nostre sang est son bien, il en peut disposer,
Et c'est à nous de croire, alors qu'il en dispose,
Qu'il ne s'en prive point sans une juste cause.
Sire, prononcez donc, je suis prest d'obéïr;
D'autres aiment la vie, et je la doy haïr.
Je ne reproche point à l'ardeur de Valére
Qu'en amant de la sœur il accuse le frére,
Mes vœux avec les siens conspirent aujourd'huy;
Il demande ma mort, je la veux comme luy.
Un seul point entre nous met cette différence,
Que mon honneur par-là cherche son asseurance,
Et qu'à ce mesme but nous voulons arriver,
Luy pour flestrir ma gloire, et moy pour la sauver.
Sire, c'est rarement qu'il s'offre une matiére
A montrer d'un grand cœur la vertu toute entiére;

Suivant l'occasion, elle agit plus ou moins,
Et paroit forte ou foible aux yeux de ses témoins.
Le peuple, qui voit tout seulement par l'écorce,
S'attache à son effet pour juger de sa force;
Il veut que ses dehors gardent un mesme cours,
Qu'ayant fait un miracle elle en fasse toûjours.
Après une action pleine, haute, éclatante,
Tout ce qui brille moins remplit mal son attente :
Il veut qu'on soit égal en tout temps, en tous lieux;
Il n'examine point si lors on pouvoit mieux,
Ny que, s'il ne voit pas sans cesse une merveille,
L'occasion est moindre, et la vertu pareille.
Son injustice accable, et détruit les grands noms,
L'honneur des prémiers faits se perd par les seconds,
Et, quand la renommée a passé l'ordinaire,
Si l'on n'en veut déchoir, il faut ne plus rien faire.
Je ne vanteray point les exploits de mon bras,
Vostre Majesté, Sire, a veu mes trois combats;
Il est bien malaisé qu'un pareil les seconde,
Qu'une autre occasion à celle-cy réponde,
Et que tout mon courage, après de si grands coups,
Parvienne à des succès qui n'aillent au dessous;
Si bien que, pour laisser une illustre mémoire,
La mort seule aujourd'huy peut conserver ma gloire :
Encor la falloit-il, si-tost que j'eus vaincu,
Puisque pour mon honneur j'ay déja trop vécu.
Un homme tel que moy voit sa gloire ternie
Quand il tombe en péril de quelque ignominie,
Et ma main auroit sceu déja m'en garantir;
Mais sans vostre congé mon sang n'ose sortir.
Comme il vous appartient, vostre aveu doit se prendre;
C'est vous le desrober qu'autrement le répandre.

Rome ne manque point de généreux guerriers,
Assez d'autres sans moy soûtiendront vos lauriers,
Que Vostre Majesté desormais m'en dispense ;
Et, si ce que j'ay fait vaut quelque récompense,
Permettez, ô grand roy, que de ce bras vainqueur
Je m'immole à ma gloire, et non-pas à ma sœur.

SCENE III.

TULLE, VALERE, LE VIEIL HORACE, HORACE, SABINE.

Sabine.

Sire, écoutez Sabine, et voyez dans son ame
Les douleurs d'une sœur et celles d'une femme,
Qui, toute désolée, à vos sacrez genoux
Pleure pour sa famille, et craint pour son époux.
Ce n'est pas que je veuille avec cet artifice
Desrober un coupable au bras de la justice ;
Quoy qu'il ait fait pour vous, traitez-le comme tel,
Et punissez en moy ce noble criminel ;
De mon sang malheureux expiez tout son crime,
Vous ne changerez point pour cela de victime ;
Ce n'en sera point prendre une injuste pitié,
Mais en sacrifier la plus chére moitié.
Les nœuds de l'hyménée et son amour extrème
Font qu'il vit plus en moy qu'il ne vit en luy-mesme,
Et, si vous m'accordez de mourir aujourd'huy,
Il mourra plus en moy qu'il ne mourroit en luy.
La mort que je demande, et qu'il faut que j'obtienne,
Augmentera sa peine et finira la mienne.

Sire, voyez l'excès de mes tristes ennuis,
Et l'effroyable état où mes jours sont réduits.
Quelle horreur d'embrasser un homme dont l'épée
De toute ma famille a la trame coupée,
Et quelle impiété de haïr un époux
Pour avoir bien servy les siens, l'Etat, et vous!
Aimer un bras souillé du sang de tous mes fréres!
N'aimer pas un mary qui finit nos miséres!
Sire, delivrez-moy par un heureux trépas
Des crimes de l'aimer et de ne l'aimer pas.
J'en nommeray l'arrest une faveur bien grande :
Ma main peut me donner ce que je vous demande,
Mais ce trépas enfin me sera bien plus doux
Si je puis de sa honte affranchir mon époux,
Si je puis par mon sang appaiser la colére
Des dieux qu'a pû fascher sa vertu trop sévére,
Satisfaire en mourant aux manes de sa sœur,
Et conserver à Rome un si bon défenseur.

LE VIEIL HORACE, *au Roy.*

Sire, c'est donc à moy de répondre à Valére;
Mes enfans avec luy conspirent contre un pére,
Tous trois veulent me perdre, et s'arment sans raison
Contre si peu de sang qui reste en ma maison.

(*A Sabine.*)

Toy qui, par des douleurs à ton devoir contraires,
Veux quitter un mary pour réjoindre tes fréres,
Va plûtost consulter leurs manes généreux;
Ils sont morts, mais pour Albe, et s'en tiennent heureux.
Puis que le Ciel vouloit qu'elle fust asservie,
Si quelque sentiment demeure après la vie,
Ce mal leur semble moindre, et moins rudes ses coups,
Voyant que tout l'honneur en retombe sur nous.

Tous trois desavoûront la douleur qui te touche,
Les larmes de tes yeux, les soûpirs de ta bouche,
L'horreur que tu fais voir d'un mary vertüeux.
Sabine, sois leur sœur, suy ton devoir comme eux.

(*Au Roy*.)

Contre ce cher époux Valére en vain s'anime :
Un prémier mouvement ne fut jamais un crime,
Et la loüange est deuë, au lieu du châtiment,
Quand la vertu produit ce prémier mouvement.
Aimer nos ennemis avec idolatrie,
De rage en leur trépas maudire la patrie,
Souhaiter à l'Etat un malheur infiny,
C'est ce qu'on nomme crime, et ce qu'il a puny.
Le seul amour de Rome a sa main animée;
Il seroit innocent, s'il l'avoit moins aimée.
Qu'ay-je dit, Sire? il l'est, et ce bras paternel
L'auroit déja puny, s'il étoit criminel;
J'aurois sceu mieux user de l'entiére puissance
Que me donnent sur luy les droits de la naissance,
J'aime trop l'honneur, Sire, et ne suis point de rang
A souffrir ny d'affront ny de crime en mon sang
C'est dont je ne veux point de témoin que Valére,
Il a veu quel accueil luy gardoit ma colére,
Lors qu'ignorant encor la moitié du combat
Je croyois que sa fuite avoit trahy l'Etat.
Qui le fait se charger des soins de ma famille?
Qui le fait malgré moy vouloir venger ma fille,
Et par quelle raison dans son juste trépas
Prend-il un intérest qu'un pére ne prend pas?
On craint qu'aprés sa sœur il n'en maltraite d'autres!
Sire, nous n'avons part qu'à la honte des nostres,
Et, de quelque façon qu'un autre puisse agir,

Qui ne nous touche point ne nous ſait point rougir.
(*A Valére.*)
Tu peux pleurer, Valére, et même aux yeux d'Horace ;
Il ne prend intérest qu'aux crimes de sa race ;
Qui n'est point de son sang ne peut faire d'affront
Aux lauriers immortels qui luy ceignent le front.
Lauriers, sacrez rameaux qu'on veut réduire en poudre,
Vous qui mettez sa teste à couvert de la foudre,
L'abandonnerez-vous à l'infame coûteau
Qui fait choir les méchans sous la main d'un bourreau ?
Romains, souffrirez-vous qu'on vous immole un homme
Sans qui Rome aujourd'huy cesseroit d'estre Rome,
Et qu'un Romain s'efforce à tacher le renom
D'un guerrier à qui tous doivent un si beau nom?
Dy, Valére, dy-nous, si tu veux qu'il périsse,
Où tu penses choisir un lieu pour son supplice?
Sera-ce entre ces murs que mille et mille voix
Font resonner encor du bruit de ses exploits?
Sera-ce hors des murs, au milieu de ces places
Qu'on voit encor fumer du sang des Curiaces,
Entre leurs trois tombeaux, et dans ce champ d'honneur
Témoin de sa vaillance et de nostre bonheur?
Tu ne sçaurois cacher sa peine à sa victoire ;
Dans les murs, hors des murs, tout parle de sa gloire,
Tout s'oppose à l'effort de ton injuste amour,
Qui veut d'un si bon sang souiller un si beau jour.
Albe ne pourra pas souffrir un tel spectacle,
Et Rome par ses pleurs y mettra trop d'obstacle.
(*Au Roy.*)
Vous le préviendrez, Sire, et par un juste arrest
Vous sçaurez embrasser bien mieux son intérest ;
Ce qu'il a fait pour elle il peut encor le faire,

Il peut la garantir encor d'un sort contraire.
Sire, ne donnez rien à mes débiles ans ;
Rome aujourd'huy m'a veu pére de quatre enfans :
Trois en ce mesme jour sont morts pour sa querelle ;
Il m'en reste encor un, conservez-le pour elle ;
N'ostez pas à ses murs un si puissant appuy,
Et souffrez pour finir que je m'adresse à luy.
(*A Horace.*)
Horace, ne croy pas que le peuple stupide
Soit le maistre absolu d'un renom bien solide.
Sa voix tumultüeuse assez souvent fait bruit,
Mais un moment l'éléve, un moment le détruit,
Et ce qu'il contribuë à nostre renommée
Toûjours en moins de rien se dissipe en fumée.
C'est aux rois, c'est aux grands, c'est aux esprits bien faits,
A voir la vertu pleine en ses moindres effets ;
C'est d'eux seuls qu'on reçoit la véritable gloire,
Eux seuls des vrais héros asseurent la mémoire.
Vy toûjours en Horace, et toûjours auprès d'eux
Ton nom demeurera grand, illustre, fameux,
Bien que l'occasion moins haute, ou moins brillante,
D'un vulgaire ignorant trompe l'injuste attente.
Ne hay donc plus la vie, et du moins vy pour moy,
Et pour servir encor ton païs et ton roy.
Sire, j'en ay trop dit, mais l'affaire vous touche,
Et Rome toute entiére a parlé par ma bouche.

VALERE.

Sire, permettez-moy...

TULLE.

Valére, c'est assez,
Vos discours par les leurs ne sont pas effacez,
J'en garde en mon esprit les forces plus pressantes,

Et toutes vos raisons me sont encor presentes.
Cette énorme action, faite presque à nos yeux,
Outrage la nature et blesse jusqu'aux dieux.
Un prémier mouvement qui produit un tel crime
Ne sçauroit luy servir d'excuse légitime.
Les moins sévéres loix en ce point sont d'accord,
Et, si nous les suivons, il est digne de mort.
Si d'ailleurs nous voulons regarder le coupable,
Ce crime, quoy que grand, énorme, inexcusable,
Vient de la mesme épée, et part du mesme bras
Qui me fait aujourd'huy maistre de deux Etats.
Deux sceptres en ma main, Albe à Rome asservie,
Parlent bien hautement en faveur de sa vie.
Sans luy j'obéirois où je donne la loy,
Et je serois sujet où je suis deux fois roy.
Assez de bons sujets dans toutes les provinces
Par des vœux impuissans s'acquitent vers leurs princes.
Tous les peuvent aimer, mais tous ne peuvent pas
Par d'illustres effets asseurer leurs Etats,
Et l'art et le pouvoir d'affermir des couronnes
Sont des dons que le Ciel fait à peu de personnes;
De pareils serviteurs sont les forces des rois,
Et de pareils aussi sont au dessus des loix.
Qu'elles se taisent donc, que Rome dissimule
Ce que dès sa naissance elle vit en Romule;
Elle peut bien souffrir en son libérateur
Ce qu'elle a bien souffert en son prémier auteur.
Vy donc, Horace, vy, guerrier trop magnanime,
Ta vertu met ta gloire au dessus de ton crime,
Sa chaleur généreuse a produit ton forfait,
D'une cause si belle il faut souffrir l'effet.
Vy pour servir l'Etat, vy, mais aime Valére,

Qu'il ne reste entre vous ny haine ny colére,
Et, soit qu'il ait suivy l'amour ou le devoir,
Sans aucun sentiment resous toy de le voir.
Sabine, écoutez moins la douleur qui vous presse,
Chassez de ce grand cœur ces marques de foiblesse;
C'est en sechant vos pleurs que vous vous montrerez
La véritable sœur de ceux que vous pleurez.
Mais nous devons aux dieux demain un sacrifice,
Et nous aurions le Ciel à nos vœux mal propice,
Si nos prestres, avant que de sacrifier,
Ne trouvoient les moyens de le purifier.
Son pére en prendra soin ; il luy sera facile
D'appaiser tout d'un temps les manes de Camille.
Je la plains, et pour rendre à son sort rigoureux
Ce que peut souhaiter son esprit amoureux,
Puisqu'en un mesme jour l'ardeur d'un mesme zéle
Achéve le destin de son amant et d'elle,
Je veux qu'un mesme jour, témoin de leurs deux morts,
En un mesme tombeau voye enfermer leurs corps.





EXAMEN D'HORACE

C'EST une croyance assez générale que cette piéce pourroit passer pour la plus belle des miennes, si les derniers actes répondoient aux prémiers. Tous veulent que la mort de Camille en gaste la fin, et j'en demeure d'accord; mais je ne sçay si tous en sçavent la raison. On l'attribuë communément à ce qu'on voit cette mort sur la scéne, ce qui seroit plûtost la faute de l'actrice que la mienne, parce que, quand elle voit son frére mettre l'épée à la main, la frayeur si naturelle au sexe luy doit faire prendre la fuite et recevoir le coup derriere le théatre, comme je le marque dans cette impression. D'ailleurs, si c'est une régle de ne le point ensanglanter, elle n'est pas du temps d'Aristote, qui nous apprend que pour émouvoir puissamment, il faut de grands déplaisirs, des blessures, et des morts en spectacle. Horace ne veut pas que nous y hazardions les événemens trop dénaturez, comme de Médée, qui tuë ses enfans; mais je ne voy pas qu'il en fasse une régle générale pour toutes sortes de morts, ny que l'emportement d'un homme passionné pour sa patrie contre une sœur qui la maudit en sa présence avec des imprécations horribles, soit de mesme nature que la cruauté de cette mére. Sénéque l'expose aux yeux du peuple en dépit d'Horace, et chez Sophocle Ajax ne se cache point aux specta-

teurs lors qu'il se tuë. L'adoucissement que j'apporte dans le second de ces discours pour rectifier la mort de Clytemnestre ne peut estre propre icy à celle de Camille. Quand elle s'enferreroit d'elle-mesme par desespoir en voyant son frère l'épée à la main, ce frére ne laisseroit pas d'estre criminel de l'avoir tirée contre elle, puisqu'il n'y a point de troisième personne sur le théatre à qui il pûst adresser le coup qu'elle recevroit, comme peut faire Oreste à Ægiste. D'ailleurs l'histoire est trop connuë pour retrancher le péril qu'il court d'une mort infame après l'avoir tuée, et la défense que luy préte son pére pour obtenir sa grace n'auroit plus de lieu s'il demeuroit innocent. Quoy qu'il en soit, voyons si cette action n'a pû causer la cheute de ce poëme que par là, et si elle n'a point d'autre irrégularité que de blesser les yeux.

Comme je n'ay point accoûtumé de dissimuler mes defauts, j'en trouve icy deux ou trois assez considérables. Le prémier est que cette action, qui devient la principale de la piéce, est momentanée, et n'a point cette juste grandeur que luy demande Aristote, et qui consiste en un commencement, un milieu, et une fin. Elle surprend tout d'un coup, et toute la préparation que j'y ay donnée par la peinture de la vertu farouche d'Horace, et par la défense qu'il fait à sa sœur de regretter qui que ce soit, de luy ou de son amant, qui meure au combat, n'est point suffisante pour faire attendre un emportement si extraordinaire, et servir de commencement à cette action.

Le second defaut est que cette mort fait une action double par le second péril où tombe Horace après estre sorty du prémier. L'unité de péril d'un héros dans la tragédie fait l'unité d'action, et, quand il en est garanty, la piéce est finie, si ce n'est que la sortie mesme de ce péril l'engage si nécessairement dans un autre que la liaison et la continuité des deux n'en fasse qu'une action, ce qui n'arrive point icy, où Horace revient triomphant, sans aucun besoin de tuër sa sœur, ny mesme de parler à elle, et l'action seroit suffisamment terminée à sa victoire. Cette cheute d'un péril en l'autre, sans nécessité, fait icy un effet d'autant plus mauvais que d'un péril public, où il y va de tout l'Etat, il tombe en un péril particulier, où il n'y va que de sa vie; et, pour

dire encor plus, d'un péril illustre, où il ne peut succomber que glorieusement, en un péril infame, dont il ne peut sortir sans tache. Ajoustez pour troisiéme imperfection que Camille, qui ne tient que le second rang dans les trois prémiers actes, et y laisse le prémier à Sabine, prend le prémier en ces deux derniers, où cette Sabine n'est plus considérable, et qu'ainsi, s'il y a égalité dans les mœurs, il n'y en a point dans la dignité des personnages, où se doit étendre ce précepte d'Horace :

servetur ad imum
Qualis ab incepto processerit, et sibi constet.

Ce defaut en Rodélinde a été une des principales causes du mauvais succés de *Pertharite*, et je n'ay point encor veu sur nos théatres cette inégalité de rang en un mesme acteur qui n'aye produit un tres méchant effet. Il seroit bon d'en établir une régle inviolable.

Du costé du temps, l'action n'est point trop pressée, et n'a rien qui ne me semble vraysemblable. Pour le lieu, bien que l'unité y soit exacte, elle n'est pas sans quelque contrainte. Il est constant qu'Horace et Curiace n'ont point de raison de se séparer du reste de la famille pour commencer le second acte, et c'est une adresse de théatre de n'en donner aucune quand on n'en peut donner de bonnes. L'attachement de l'auditeur à l'action presente souvent ne luy permet pas de descendre à l'examen sevére de cette justesse, et ce n'est pas un crime que de s'en prévaloir pour l'éblouïr, quand il est malaisé de le satisfaire.

Le personnage de Sabine est assez heureusement inventé, et trouve sa vray-semblance aisée dans le rapport à l'histoire, qui marque assez d'amitié et d'égalité entre les deux familles pour avoir pû faire cette double alliance.

Elle ne sert pas davantage à l'action que l'Infante à celle du *Cid*, et ne fait que se laisser toucher diversement comme elle à la diversité des événemens. Neantmoins on a généralement approuvé celle-cy et condamné l'autre ; j'en ay cherché la raison, et j'en ay trouvé deux. L'une est la liaison des scénes, qui semble, s'il m'est permis de parler ainsi, incorporer Sabine dans cette piéce, au lieu que dans le *Cid*

toutes celles de l'Infante sont détachées et paroissent hors œuvre :

Tantum series juncturaque pollet ;

l'autre, qu'ayant une fois posé Sabine pour femme d'Horace, il est nécessaire que tous les incidens de ce poëme luy donnent les sentimens qu'elle en témoigne avoir, par l'obligation qu'elle a de prendre intérest à ce qui regarde son mary et ses fréres ; mais l'Infante n'est point obligée d'en prendre aucun en ce qui touche le Cid, et si elle a quelque inclination secréte pour luy, il n'est point besoin qu'elle en fasse rien paroistre, puisqu'elle ne produit aucun effet.

L'oracle qui est proposé au prémier acte trouve son vray sens à la conclusion du cinquième. Il semble clair d'abord et porte l'imagination à un sens contraire, et je les aimerois mieux de cette sorte sur nos théatres que ceux qu'on fait entiérement obscurs, parce que la surprise de leur véritable effet en est plus belle. J'en ay usé ainsi encor dans l'*Andromède* et dans l'*Œdipe*. Je ne dis pas la mesme chose des songes, qui peuvent faire encor un grand ornement dans la protase, pourveu qu'on ne s'en serve pas souvent. Je voudrois qu'ils eussent l'idée de la fin véritable de la piéce, mais avec quelque confusion, qui n'en permist pas l'intelligence entiére. C'est ainsi que je m'en suis servy deux fois, icy et dans *Polyeucte,* mais avec plus d'éclat et d'artifice dans ce dernier poëme, où il marque toutes les particularitez de l'événement, qu'en celui-cy, où il ne fait qu'exprimer une ébauche tout-à-fait informe de ce qui doit arriver de funeste.

Il passe pour constant que le second acte est un des plus pathétiques qui soient sur la scéne, et le troisième un des plus artificieux. Il est soûtenu de la seule narration de la moitié du combat des trois fréres, qui est coupée tres-heureusement pour laisser Horace le pére dans la colére et le déplaisir, et luy donner en suite un beau retour à la joye dans le quatrième. Il a été à propos, pour le jetter dans cette erreur, de se servir de l'impatience d'une femme qui suit brusquement sa prémiére idée, et présume le combat achevé parce qu'elle a veu deux des Horaces par terre et le troisième en fuite. Un homme, qui doit estre plus posé et plus judicieux, n'eust pas été propre à donner cette

fausse alarme. Il eust dû prendre plus de patience, afin d'avoir plus de certitude de l'événement, et n'eust pas été excusable de se laisser emporter si legérement, par les apparences, à présumer le mauvais succès d'un combat dont il n'eust pas veu la fin.

Bien que le roy n'y paroisse qu'au cinquiéme, il y est mieux dans sa dignité que dans le *Cid,* parce qu'il a intérest pour tout son Etat dans le reste de la piéce, et, bien qu'il n'y parle point, il ne laisse pas d'y agir comme roy. Il vient aussi dans ce cinquiéme comme roy, qui veut honorer par cette visite un pére dont les fils luy ont conservé sa couronne, et acquis celle d'Albe au prix de leur sang. S'il y fait l'office de juge, ce n'est que par accident, et il le fait dans ce logis mesme d'Horace, par la seule contrainte qu'impose la régle de l'unité de lieu. Tout ce cinquiéme est encor une des causes du peu de satisfaction que laisse cette tragédie : il est tout en plaidoyez, et ce n'est pas là la place des harangues ny des longs discours. Ils peuvent estre supportez en un commencement de piéce, où l'action n'est pas encore échauffée ; mais le cinquiéme acte doit plus agir que discourir. L'attention de l'auditeur, déjà lassée, se rebute de ces conclusions qui traisnent et tirent la fin en longueur.

Quelques-uns ne veulent pas que Valére y soit un digne accusateur d'Horace, parce que dans la piéce il n'a pas fait voir assez de passion pour Camille : à quoy je répons que ce n'est pas à dire qu'il n'en eust une tres-forte, mais qu'un amant mal voulu ne pouvoit se montrer de bonne grace à sa maîtresse dans le jour qui la rejoignoit à un amant aimé. Il n'y avoit point de place pour luy au prémier acte, et encor moins au second ; il falloit qu'il tinst son rang à l'armée pendant le troisième, et il se montre au quatrième, si tost que la mort de son rival fait quelque ouverture à son espérance. Il tasche à gagner les bonnes graces du pére par la commission qu'il prend du roy de luy apporter les glorieuses nouvelles de l'honneur que ce prince luy veut faire, et par occasion il luy apprend la victoire de son fils, qu'il ignoroit. Il ne manque pas d'amour durant les trois prémiers actes, mais d'un temps propre à le témoigner ; et dès la prémiére scéne de la piéce il paroit bien qu'il rendoit

assez de soins à Camille, puisque Sabine s'en alarme pour son frére. S'il ne prend pas le procédé de France, il faut considérer qu'il est Romain, et dans Rome, où il n'auroit pu entreprendre un düel contre un autre Romain sans faire un crime d'Etat, et que j'en aurois fait un de théatre si j'avois habillé un Romain à la françoise.



CINNA

TRAGEDIE.

ACTEURS.

OCTAVE CESAR AUGUSTE, empereur de Rome.

LIVIE, impératrice.

CINNA, fils d'une fille de Pompée, chef de la conjuration contre Auguste.

MAXIME, autre chef de la conjuration.

ÆMILIE, fille de C. Toranius, tuteur d'Auguste, et proscrit par luy durant le Trium-virat.

FULVIE, confidente d'Æmilie.

POLYCLETE, affranchy d'Auguste.

EVANDRE affranchy de Cinna.

EUPHORBE, affranchy de Maxime.

La scéne est à Rome.



CINNA

ACTE PREMIER

SCENE PREMIERE.

ÆMILIE.

Impatiens desirs d'une illustre vengeance
Dont la mort de mon pére a formé la naissance,
Enfans impétüeux de mon ressentiment,
Que ma douleur séduite embrasse aveuglément,
Vous prenez sur mon ame un trop-puissant empire :
Durant quelques momens souffrez que je respire
Et que je considére, en l'état où je suis,
Et ce que je hazarde et ce que je poursuis.
Quand je regarde Auguste au milieu de sa gloire,
Et que vous reprochez à ma triste mémoire
Que, par sa propre main mon pére massacré,

Du trosne où je le voy fait le prémier degré;
Quand vous me presentez cette sanglante image,
La cause de ma haine et l'effet de sa rage,
Je m'abandonne toute à vos ardens transports,
Et croy pour une mort luy devoir mille morts.
Au milieu toutefois d'une fureur si juste,
J'aime encor plus Cinna que je ne hais Auguste,
Et je sens refroidir ce bouillant mouvement
Quand il faut, pour le suivre, exposer mon amant.
Ouy, Cinna, contre moy moy-mesme je m'irrite,
Quand je songe aux dangers où je te précipite.
Quoy que pour me servir tu n'appréhendes rien,
Te demander du sang, c'est exposer le tien.
D'une si haute place on n'abat point de testes
Sans attirer sur soy mille et mille tempestes;
L'issuë en est douteuse et le péril certain :
Un amy déloyal peut trahir ton dessein;
L'ordre mal concerté, l'occasion mal prise,
Peuvent sur son autheur renverser l'entreprise,
Tourner sur toy les coups dont tu le veux fraper,
Dans sa ruïne mesme il peut t'enveloper,
Et, quoy qu'en ma faveur ton amour exécute,
Il te peut, en tombant, écraser sous sa chûte.
Ah ! cesse de courir à ce mortel danger :
Te perdre en me vengeant, ce n'est pas me venger.
Un cœur est trop crüel quand il trouve des charmes
Aux douceurs que corrompt l'amertume des larmes,
Et l'on doit mettre au rang des plus cuisans malheurs
La mort d'un ennemy qui coûte tant de pleurs.
Mais peut-on en verser alors qu'on venge un pére?
Est-il perte à ce prix qui ne semble legére,
Et, quand son assassin tombe sous nostre effort,

Doit-on considérer ce que coûte sa mort?
Cessez, vaines frayeurs, cessez, lasches tendresses,
De jetter dans mon cœur vos indignes foiblesses;
Et toy qui les produis par tes soins superflus,
Amour, sers mon devoir, et ne le combats plus.
Luy céder, c'est ta gloire, et le vaincre, ta honte;
Montre-toy généreux, souffrant qu'il te surmonte;
Plus tu luy donneras, plus il te va donner,
Et ne triomphera que pour te couronner.

SCENE II.

ÆMILIE, FULVIE.

ÆMILIE.

Je l'ay juré, Fulvie, et je le jure encore,
Quoy que j'aime Cinna, quoy que mon cœur l'adore,
S'il me veut posséder, Auguste doit périr;
Sa teste est le seul prix dont il peut m'acquérir;
Je luy prescris la loy que mon devoir m'impose.

FULVIE

Elle a, pour la blasmer, une trop juste cause;
Par un si grand dessein vous vous faites juger
Digne sang de celuy que vous voulez venger;
Mais encor une fois souffrez que je vous die
Qu'une si juste ardeur devroit estre attiedie.
Auguste chaque jour, à force de bien-faits,
Semble assez réparer les maux qu'il vous a faits;
Sa faveur envers vous paroit si déclarée
Que vous étes chez luy la plus considérée,

Et de ses courtisans souvent les plus heureux
Vous pressent à genoux de luy parler pour eux.

ÆMILIE.

Toute cette faveur ne me rend pas mon pére,
Et, de quelque façon que l'on me considére,
Abondante en richesse ou puissante en crédit,
Je demeure toûjours la fille d'un proscrit.
Les bien-faits ne font pas toûjours ce que tu penses;
D'une main odieuse, ils tiennent lieu d'offenses;
Plus nous en prodiguons à qui nous peut haïr,
Plus d'armes nous donnons à qui nous veut trahir.
Il m'en fait, chaque jour, sans changer mon courage;
Je suis ce que j'étois, et je puis davantage,
Et, des mesmes presens qu'il verse dans mes mains,
J'achéte contre luy les esprits des Romains.
Je recevrois de luy la place de Livie
Comme un moyen plus seur d'attenter à sa vie;
Pour qui venge son pére il n'est point de forfaits,
Et c'est vendre son sang que se rendre aux bien-faits.

FULVIE.

Quel besoin toutefois de passer pour ingrate?
Ne pouvez-vous haïr sans que la haine éclate?
Assez d'autres sans vous n'ont pas mis en oubly
Par quelles crüautez son trosne est étably;
Tant de braves Romains, tant d'illustres victimes,
Qu'à son ambition ont immolés ses crimes,
Laissent à leurs enfans d'assez vives douleurs
Pour venger vostre perte en vengeant leurs malheurs.
Beaucoup l'ont entrepris, mille autres vont les suivre :
Qui vit haï de tous ne sçauroit long-temps vivre;
Remettez à leurs bras les communs intérests,
Et n'aidez leurs desseins que par des vœux secrets.

ÆMILIE.

Quoy ! je le haïray sans tascher de luy nuire?
J'attendray du hazard qu'il ose le détruire,
Et je satisferay des devoirs si pressans
Par une haine obscure et des vœux impuissans?
Sa perte, que je veux, me deviendroit amére
Si quelqu'un l'immoloit à d'autres qu'à mon pére;
Et tu verrois mes pleurs couler pour son trépas,
Qui, le faisant périr, ne me vengeroit pas.
C'est une lascheté que de remettre à d'autres
Les intérests publics qui s'attachent aux nostres.
Joignons à la douceur de venger nos parens
La gloire qu'on remporte à punir les tyrans,
Et faisons publier par toute l'Italie :
La liberté de Rome est l'œuvre d'Æmilie;
On a touché son ame, et son cœur s'est épris;
Mais elle n'a donné son amour qu'à ce prix.

FULVIE.

Vostre amour à ce prix n'est qu'un present funeste
Qui porte à vostre amant sa perte manifeste.
Pensez mieux, Æmilie, à quoy vous l'exposez,
Combien à cet écueil se sont déja brisez;
Ne vous aveuglez point quand sa mort est visible.

ÆMILIE.

Ah! tu sçais me fraper par où je suis sensible!
Quand je songe aux dangers que je luy fais courir,
La crainte de sa mort me fait déja mourir :
Mon esprit en desordre à soy-mesme s'oppose,
Et mon devoir, confus, languissant, étonné,
Céde aux rébellions de mon cœur mutiné.
Tout-beau, ma passion, deviens un peu moins forte;
Tu vois bien des hazards, ils sont grands, mais n'importe :

Cinna n'est pas perdu pour estre hazardé.
De quelques légions qu'Auguste soit gardé,
Quelque soin qu'il se donne et quelque ordre qu'il tienne,
Qui méprise sa vie est maistre de la sienne :
Plus le péril est grand, plus doux en est le fruit;
La vertu nous y jette, et la gloire le suit.
Quoy qu'il en soit, qu'Auguste ou que Cinna périsse,
Aux manes paternels je doy ce sacrifice;
Cinna me l'a promis en recevant ma foy,
Et ce coup seul aussi le rend digne de moy.
Il est tard après tout de m'en vouloir dédire :
Aujourd'huy l'on s'assemble, aujourd'huy l'on conspire;
L'heure, le lieu, le bras se choisit aujourd'huy,
Et c'est à faire enfin à mourir après luy.

SCENE III.

CINNA, ÆMILIE, FULVIE.

ÆMILIE.

Mais le voicy qui vient. Cinna, vostre assemblée
Par l'effroy du péril n'est-elle point troublée,
Et reconnoissez-vous au front de vos amis
Qu'ils soient prests à tenir ce qu'ils vous ont promis?

CINNA.

Jamais contre un tyran entreprise conceuë
Ne permit d'espérer une si belle issuë;
Jamais de telle ardeur on n'en jura la mort,
Et jamais conjurez ne furent mieux d'accord.
Tous s'y montrent portez avec tant d'allegresse
Qu'ils semblent, comme moy, servir une maîtresse,

Et tous font éclater un si puissant couroux
Qu'ils semblent tous venger un pére, comme vous.

ÆMILIE.

Je l'avois bien préveu, que pour un tel ouvrage
Cinna sçauroit choisir des hommes de courage,
Et ne remettroit pas en de mauvaises mains
L'intérest d'Æmilie et celuy des Romains.

CINNA.

Pleust aux dieux que vous-mesme eussiez veu de quel zéle
Cette troupe entreprend une action si belle!
Au seul nom de César, d'Auguste et d'empereur,
Vous eussiez veu leurs yeux s'enflamer de fureur,
Et dans un mesme instant par un effet contraire
Leur front paslir d'horreur, et rougir de colére.
« Amis, leur ay-je dit, voicy le jour heureux
Qui doit conclure enfin nos desseins généreux;
Le Ciel entre nos mains a mis le sort de Rome,
Et son salut dépend de la perte d'un homme,
Si l'on doit le nom d'homme à qui n'a rien d'humain,
A ce tigre altéré de tout le sang romain.
Combien pour le répandre a-t'il formé de brigues?
Combien de fois changé de partis et de ligues,
Tantost amy d'Antoine, et tantost ennemy,
Et jamais insolent ny cruel à demy? »
Là, par un long récit de toutes les miséres
Que durant nostre enfance ont enduré nos péres,
Renouvelant leur haine avec leur souvenir,
Je redouble en leurs cœurs l'ardeur de le punir.
Je leur fais des tableaux de ces tristes batailles
Où Rome par ses mains déchiroit ses entrailles,
Où l'aigle abatoit l'aigle, et de chaque costé
Nos légions s'armoient contre leur liberté;

Où les meilleurs soldats et les chefs les plus braves
Mettoient toute leur gloire à devenir esclaves;
Où, pour mieux asseurer la honte de leurs fers,
Tous vouloient à leur chaisne attacher l'univers,
Et, l'exécrable honneur de luy donner un maistre
Faisant aimer à tous l'infame nom de traistre,
Romains contre Romains, parens contre parens,
Combatoient seulement pour le choix des tyrans.
J'ajoûte à ces tableaux la peinture effroyable
De leur concorde impie, affreuse, inexorable,
Funeste aux gens de bien, aux riches, au Senat,
Et, pour tout dire enfin, de leur Trium-virat.
Mais je ne trouve point de couleurs assez noires
Pour en representer les tragiques histoires.
Je les peins dans le meurtre à l'envy triomfans,
Rome entiére noyée au sein de ses enfans,
Les uns assassinez dans les places publiques,
Les autres dans le sein de leurs dieux domestiques;
Le méchant par le prix au crime encouragé,
Le mary par sa femme en son lit égorgé,
Le fils tout degouttant du meurtre de son pére,
Et, sa teste à la main, demandant son salaire,
Sans pouvoir exprimer par tant d'horribles traits
Qu'un crayon imparfait de leur sanglante paix.
Vous diray-je les noms de ces grands personnages
Dont j'ay dépeint les morts pour aigrir les courages,
De ces fameux proscrits, ces demy-dieux mortels,
Qu'on a sacrifiez jusque sur les autels?
Mais pourrois-je vous dire à quelle impatience,
A quels frémissemens, à quelle violence,
Ces indignes trépas, quoy que mal figurez,
Ont porté les esprits de tous nos conjurez?

Je n'ay point perdu temps, et, voyant leur colére
Au point de ne rien craindre, en état de tout faire,
J'ajoûte en peu de mots : « Toutes ces cruautez,
La perte de nos biens et de nos libertez,
Le ravage des champs, le pillage des villes,
Et les proscriptions, et les guerres civiles,
Sont les degrez sanglans dont Auguste a fait choix
Pour monter dans le trosne et nous donner des loix ;
Mais nous pouvons changer un destin si funeste,
Puisque de trois tyrans c'est le seul qui nous reste,
Et que, juste une fois, il s'est privé d'appuy,
Perdant pour régner seul deux méchans comme luy.
Luy mort, nous n'avons point de vengeur ny de maistre ;
Avec la liberté Rome s'en va renaistre,
Et nous mériterons le nom de vrais Romains
Si le joug qui l'accable est brisé par nos mains.
Prenons l'occasion, tandis qu'elle est propice :
Demain au Capitole il fait un sacrifice,
Qu'il en soit la victime, et faisons en ces lieux
Justice à tout le monde, à la face des dieux.
Là presque pour sa suite il n'a que nostre troupe ;
C'est de ma main qu'il prend et l'encens et la coupe,
Et je veux pour signal que cette mesme main
Luy donne, au lieu d'encens, d'un poignard dans le sein.
Ainsi d'un coup mortel la victime frapée
Fera voir si je suis du sang du grand Pompée.
Faites voir après moy si vous vous souvenez
Des illustres ayeux de qui vous étes nez. »
A peine ay-je achevé que chacun renouvelle
Par un noble serment le vœu d'estre fidelle ;
L'occasion leur plaist, mais chacun veut pour soy
L'honneur du prémier coup que j'ay choisi pour moy.

La raison régle enfin l'ardeur qui les emporte;
Maxime et la moitié s'asseurent de la porte,
L'autre moitié me suit, et doit l'environner,
Preste au moindre signal que je voudray donner.
Voilà, belle Æmilie, à quel point nous en sommes;
Demain, j'attens la haine ou la faveur des hommes,
Le nom de parricide ou de libérateur,
César, celuy de prince ou d'un usurpateur.
Du succès qu'on obtient contre la tyrannie
Dépend ou nostre gloire ou nostre ignominie,
Et le peuple, inégal à l'endroit des tyrans,
S'il les déteste morts, les adore vivans.
Pour moy, soit que le Ciel me soit dur ou propice,
Qu'il m'éléve à la gloire ou me livre au supplice,
Que Rome se déclare ou pour ou contre nous,
Mourant pour vous servir, tout me semblera doux.

ÆMILIE.

Ne crains point de succès qui souille ta mémoire;
Le bon et le mauvais sont égaux pour ta gloire,
Et dans un tel dessein le manque de bonheur
Met en péril ta vie, et non-pas ton honneur :
Regarde le malheur de Brute et de Cassie;
La splendeur de leurs noms en est-elle obscurcie?
Sont-ils morts tous entiers avec leurs grands desseins?
Ne les conte-t'on plus pour les derniers Romains?
Leur mémoire dans Rome est encor précieuse
Autant que de César la vie est odieuse :
Si leur vainqueur y régne, ils y sont regrettez,
Et par les vœux de tous leurs pareils souhaitez.
Va marcher sur leurs pas où l'honneur te convie,
Mais ne perds pas le soin de conserver ta vie.
Souvien-toy du beau feu dont nous sommes épris,

Qu'aussi-bien que la gloire Æmilie est ton prix,
Que tu me dois ton cœur, que mes faveurs t'attendent,
Que tes jours me sont chers, que les miens en dépendent.
Mais quelle occasion méne Evandre vers nous?

SCENE IV.

CINNA, ÆMILIE, EVANDRE, FULVIE.

EVANDRE.

Seigneur, César vous mande, et Maxime avec vous.

CINNA.

Et Maxime avec moy? Le sçais-tu bien, Evandre?

EVANDRE.

Polycléte est encor chez vous à vous attendre,
Et fust venu luy-mesme avec moy vous chercher,
Si ma dextérité n'eust sceu l'en empescher.
Je vous en donne avis, de peur d'une surprise.
Il presse fort.

ÆMILIE.

Mander les chefs de l'entreprise!
Tous deux! en mesme temps! vous étes découverts.

CINNA.

Esperons mieux, de grace.

ÆMILIE.

Ah! Cinna, je te perds,
Et les dieux, obstinez à nous donner un maistre,
Parmy tes vrais amis ont meslé quelque traistre.
Il n'en faut point douter, Auguste a tout apris;
Quoy! tous deux! et si-tost que le conseil est pris!

CINNA.

Je ne vous puis celer que son ordre m'étonne,
Mais souvent il m'appelle auprès de sa personne;
Maxime est comme moy de ses plus confidens,
Et nous nous alarmons peut-estre en imprudens.

ÆMILIE.

Sois moins ingénieux à te tromper toy-mesme,
Cinna, ne porte point mes maux jusqu'à l'extrème,
Et, puisque desormais tu ne peux me venger,
Desrobe au moins ta teste à ce mortel danger;
Fuy d'Auguste irrité l'implacable colére;
Je verse assez de pleurs pour la mort de mon pére,
N'aigry point ma douleur par un nouveau tourment,
Et ne me réduy point à pleurer mon amant.

CINNA.

Quoy! sur l'illusion d'une terreur panique
Trahir vos intérests et la cause publique?
Par cette lascheté moy-mesme m'accuser,
Et tout abandonner quand il faut tout oser?
Que feront nos amis, si vous étes déceuë?

ÆMILIE.

Mais que deviendras-tu si l'entreprise est sceuë?

CINNA.

S'il est pour me trahir des esprits assez bas,
Ma vertu pour le moins ne me trahira pas.
Vous la verrez brillante au bord des précipices,
Se couronner de gloire en bravant les supplices,
Rendre Auguste jaloux du sang qu'il répandra,
Et le faire trembler, alors qu'il me perdra.
Je deviendrois suspect à tarder davantage.
Adieu, raffermissez ce généreux courage.
S'il faut subir le coup d'un destin rigoureux,

Je mourray tout ensemble heureux et malheureux:
Heureux, pour vous servir, de perdre ainsi la vie;
Malheureux, de mourir sans vous avoir servie.

ÆMILIE.

Ouy, va, n'écoute plus ma voix qui te retient,
Mon trouble se dissipe, et ma raison revient;
Pardonne à mon amour cette indigne foiblesse.
Tu voudrois fuir en vain, Cinna, je le confesse;
Si tout est découvert, Auguste a sceu pourvoir
A ne te laisser pas ta fuite en ton pouvoir.
Porte, porte chez luy cette masle asseurance
Digne de nostre amour, digne de ta naissance;
Meurs, s'il y faut mourir, en citoyen romain,
Et par un beau trépas couronne un beau dessein.
Ne crains pas qu'après-toy rien icy me retienne :
Ta mort emportera mon ame vers la tienne,
Et mon cœur, aussi-tost percé des mesmes coups...

CINNA.

Ah! souffrez que tout mort je vive encor en vous,
Et du moins en mourant permettez que j'espére
Que vous sçaurez venger l'amant avec le pére.
Rien n'est pour vous à craindre, aucun de nos amis
Ne sçait ny vos desseins ny ce qui m'est promis,
Et, leur parlant tantost des miséres romaines,
Je leur ay teu la mort qui fait naistre nos haines,
De peur que mon ardeur touchant vos intérests
D'un si parfait amour ne trahist les secrets.
Il n'est sceu que d'Evandre et de vostre Fulvie.

ÆMILIE.

Avec moins de frayeur je vay donc chez Livie,
Puisque dans ton péril il me reste un moyen
De faire agir pour toy son crédit et le mien.

Mais, si mon amitié par là ne te délivre,
N'espére pas qu'enfin je veuille te survivre :
Je fais de ton destin des régles à mon sort,
Et j'obtiendray ta vie, ou je suivray ta mort.

CINNA.

Soyez, en ma faveur, moins crüelle à vous-mesme.

ÆMILIE.

Va-t'en, et souvien-toy seulement que je t'aime.





ACTE II

SCENE PREMIERE.

AUGUSTE, CINNA, MAXIME,
TROUPE DE COURTISANS.

AUGUSTE.

Que chacun se retire, et qu'aucun n'entre icy;
Vous, Cinna, demeurez, et vous, Maxime, aussi.
(*Tous se retirent, à la réserve de Cinna et de Maxime.*)
Cet empire absolu sur la terre et sur l'onde,
Ce pouvoir souverain que j'ay sur tout le monde,
Cette grandeur sans borne, et cet illustre rang
Qui m'a jadis coûté tant de peine et de sang,
Enfin tout ce qu'adore en ma haute fortune
D'un courtisan flateur la presence importune,
N'est que de ces beautez dont l'éclat éblouït,
Et qu'on cesse d'aimer si-tost qu'on en joüit
L'ambition déplaist quand elle est assouvie,
D'une contraire ardeur son ardeur est suivie,
Et, comme nostre esprit jusqu'au dernier soûpir
Toûjours vers quelque objet pousse quelque desir,

Il se raméne en soy, n'ayant plus où se prendre,
Et, monté sur le faiste, il aspire à descendre.
J'ay souhaité l'empire, et j'y suis parvenu;
Mais, en le souhaitant, je ne l'ay pas connu.
Dans sa possession j'ay trouvé pour tous charmes
D'effroyables soucis, d'éternelles alarmes,
Mille ennemis secrets, la mort à tous propos,
Point de plaisir sans trouble, et jamais de repos.
Sylla m'a précédé dans ce pouvoir suprème,
Le grand César, mon pére, en a joüy de mesme :
D'un œil si different tous deux l'ont regardé
Que l'un s'en est démis, et l'autre l'a gardé :
Mais l'un, crüel, barbare, est mort aimé, tranquille,
Comme un bon citoyen dans le sein de sa ville;
L'autre, tout debonnaire, au milieu du Senat,
A veu trancher ses jours par un assassinat.
Ces exemples récens suffiroient pour m'instruire,
Si par l'exemple seul on se devoit conduire:
L'un m'invite à le suivre, et l'autre me fait peur;
Mais l'exemple souvent n'est qu'un miroir trompeur,
Et l'ordre du destin qui gesne nos pensées
N'est pas toûjours écrit dans les choses passées.
Quelquefois l'un se brise où l'autre s'est sauvé,
Et, par où l'un périt, un autre est conservé.
Voilà, mes chers amis, ce qui me met en peine.
Vous qui me tenez lieu d'Agrippe et de Mécéne,
Pour résoudre ce point avec eux debatu
Prenez sur mon esprit le pouvoir qu'ils ont eu.
Ne considérez point cette grandeur suprème,
Odieuse aux Romains, et pesante à moy-mesme;
Traitez-moy comme amy, non comme souverain.
Rome, Auguste, l'Etat, tout est en vostre main.

Vous mettrez et l'Europe, et l'Asie, et l'Afrique,
Sous les loix d'un monarque ou d'une république;
Vostre avis est ma régle, et, par ce seul moyen,
Je veux estre empereur ou simple citoyen.

CINNA.

Malgré nostre surprise et mon insuffisance,
Je vous obéiray, Seigneur, sans complaisance,
Et mets bas le respect qui pourroit m'empescher
De combatre un avis où vous semblez pancher.
Souffrez-le d'un esprit jaloux de vostre gloire
Que vous allez souïller d'une tache trop noire,
Si vous ouvrez vostre ame à ces impressions,
Jusques à condamner toutes vos actions.
On ne renonce point aux grandeurs légitimes,
On garde sans remords ce qu'on acquiert sans crimes,
Et plus le bien qu'on quitte est noble, grand, exquis,
Plus qui l'ose quitter le juge mal acquis.
N'imprimez pas, Seigneur, cette honteuse marque
A ces rares vertus qui vous ont fait monarque;
Vous l'étes justement, et c'est sans attentat
Que vous avez changé la forme de l'Etat.
Rome est dessous vos loix par le droit de la guerre,
Qui sous les loix de Rome a mis toute la terre;
Vos armes l'ont conquise, et tous les conquérans,
Pour estre usurpateurs, ne sont pas des tyrans.
Quand ils ont sous leurs loix asservy des provinces,
Gouvernant justement ils s'en font justes princes :
C'est ce que fit César; il vous faut aujourd'huy
Condamner sa mémoire, ou faire comme luy.
Si le pouvoir suprème est blasmé par Auguste,
César fut un tyran, et son trépas fut juste,
Et vous devez aux dieux conte de tout le sang

Dont vous l'avez vengé pour monter à son rang.
N'en craignez point, Seigneur, les tristes destinées;
Un plus puissant démon veille sur vos années,
On a dix fois sur vous attenté sans effet,
Et qui l'a voulu perdre au mesme instant l'a fait.
On entreprend assez, mais aucun n'exécute :
Il est des assassins, mais il n'est plus de Brute;
Enfin, s'il faut attendre un semblable revers,
Il est beau de mourir maistre de l'univers.
C'est ce qu'en peu de mots j'ose dire, et j'estime
Que ce peu que j'ay dit est l'avis de Maxime.

MAXIME.

Ouy, j'accorde qu'Auguste a droit de conserver
L'empire où sa vertu l'a fait seule arriver,
Et qu'au prix de son sang, au péril de sa teste,
Il a fait de l'Etat une juste conqueste ;
Mais que, sans se noircir il ne puisse quitter
Le fardeau que sa main est lasse de porter,
Qu'il accuse par là César de tyrannie,
Qu'il approuve sa mort, c'est ce que je dénie.
Rome est à vous, Seigneur, l'empire est vostre bien ;
Chacun en liberté peut disposer du sien ;
Il le peut à son choix garder, ou s'en défaire.
Vous seul ne pourriez pas ce que peut le vulgaire,
Et seriez devenu, pour avoir tout dompté,
Esclave des grandeurs où vous étes monté !
Possédez-les, Seigneur, sans qu'elles vous possédent ;
Loin de vous captiver, souffrez qu'elles vous cédent,
Et faites hautement connoistre enfin à tous
Que tout ce qu'elles ont est au dessous de vous.
Vostre Rome autrefois vous donna la naissance,
Vous luy voulez donner vostre toute-puissance,

Et Cinna vous impute à crime capital
La liberalité vers le païs natal!
Il appelle remords l'amour de la patrie!
Par la haute vertu la gloire est donc flestrie,
Et ce n'est qu'un objet digne de nos mépris,
Si de ses pleins effets l'infamie est le prix?
Je veux bien avouer qu'une action si belle
Donne à Rome bien plus que vous ne tenez d'elle;
Mais commet-on un crime indigne de pardon,
Quand la reconnoissance est au dessus du don?
Suivez, suivez, Seigneur, le Ciel qui vous inspire;
Vostre gloire redouble à mépriser l'empire,
Et vous serez fameux chez la postérité
Moins pour l'avoir conquis que pour l'avoir quitté.
Le bonheur peut conduire à la grandeur suprème,
Mais, pour y renoncer, il faut la vertu mesme,
Et peu de généreux vont jusqu'à dédaigner,
Après un sceptre acquis, la douceur de régner.
Considérez d'ailleurs que vous régnez dans Rome,
Où, de quelque façon que vostre cour vous nomme,
On hait la monarchie, et le nom d'empereur,
Cachant celuy de roy, ne fait pas moins d'horreur.
Ils passent, pour tyran quiconque s'y fait maistre;
Qui le sert, pour esclave, et qui l'aime, pour traistre;
Qui le souffre a le cœur lasche, mol, abatu,
Et, pour s'en affranchir, tout s'appelle vertu.
Vous en avez, Seigneur, des preuves trop certaines;
On a fait contre vous dix entreprises vaines;
Peut-estre que l'unziéme est preste d'éclater,
Et que ce mouvement qui vous vient agiter
N'est qu'un avis secret que le Ciel vous envoye,
Qui, pour vous conserver, n'a plus que cette voye.

Ne vous exposez plus à ces fameux revers.
Il est beau de mourir maistre de l'univers,
Mais la plus belle mort soüille nostre mémoire
Quand nous avons pû vivre et croistre nostre gloire.

CINNA.

Si l'amour du païs doit icy prévaloir,
C'est son bien seulement que vous devez vouloir,
Et cette liberté qui luy semble si chére
N'est pour Rome, Seigneur, qu'un bien imaginaire,
Plus nuisible qu'utile, et qui n'approche pas
De celuy qu'un bon prince apporte à ses Etats.
Avec ordre et raison les honneurs il dispense,
Avec discernement punit et récompense,
Et dispose de tout en juste possesseur,
Sans rien précipiter, de peur d'un successeur.
Mais, quand le peuple est maistre, on n'agit qu'en tumulte,
La voix de la raison jamais ne se consulte,
Les honneurs sont vendus aux plus ambitieux,
L'authorité livrée aux plus séditieux.
Ces petits souverains qu'il fait pour une année,
Voyant d'un temps si court leur puissance bornée,
Des plus heureux desseins font avorter le fruit,
De peur de le laisser à celuy qui les suit.
Comme ils ont peu de part au bien dont ils ordonnent,
Dans le champ du public largement ils moissonnent,
Asseurez que chacun leur pardonne aisément,
Espérant à son tour un pareil traitement.
Le pire des etats c'est l'etat populaire.

AUGUSTE.

Et toutefois le seul qui dans Rome peut plaire.
Cette haine des rois que depuis cinq cens ans

Avec le prémier lait succent tous ses enfans,
Pour l'arracher des cœurs est trop enracinée.

MAXIME.

Ouy, Seigneur, dans son mal Rome est trop obstinée;
Son peuple, qui s'y plaist, en fuit la guérison;
Sa coûtume l'emporte, et non-pas la raison,
Et cette vieille erreur, que Cinna veut abatre,
Est une heureuse erreur dont il est idolâtre,
Par qui le monde entier, asservy sous ses loix,
L'a veu cent fois marcher sur la teste des rois,
Son epargne s'enfler du sac de leurs provinces.
Que luy pouvoient de plus donner les meilleurs princes?
J'ose dire, Seigneur, que par tous les climats
Ne sont pas bien receus toutes sortes d'etats :
Chaque peuple a le sien conforme à sa nature,
Qu'on ne sçauroit changer sans luy faire une injure :
Telle est la loy du Ciel, dont la sage équité
Seme dans l'univers cette diversité.
Les Macédoniens aiment le monarchique,
Et le reste des Grecs la liberté publique;
Les Parthes, les Persans veulent des souverains,
Et le seul consulat est bon pour les Romains.

CINNA.

Il est vray que du Ciel la prudence infinie
Départ à chaque peuple un différent génie;
Mais il n'est pas moins vray que cet ordre des Cieux
Change selon les temps comme selon les lieux.
Rome a receu des rois ses murs et sa naissance,
Elle tient des consuls sa gloire et sa puissance,
Et reçoit maintenant de vos rares bontez
Le comble souverain de ses prospéritez.
Sous vous l'Etat n'est plus en pillage aux armées,

Les portes de Janus par vos mains sont fermées,
Ce que sous les consuls on n'a veu qu'une fois,
Et qu'a fait voir comme eux le second de ses rois.

MAXIME.

Les changemens d'etat que fait l'ordre céleste
Ne coûtent point de sang, n'ont rien qui soit funeste.

CINNA.

C'est un ordre des dieux qui jamais ne se rompt,
De nous vendre un peu cher les grands biens qu'ils nous font.
L'exil des Tarquins mesme ensanglanta nos terres,
Et nos prémiers consuls nous ont coûté des guerres.

MAXIME.

Donc vostre ayeul Pompée au Ciel a résisté,
Quand il a combatu pour nostre liberté?

CINNA.

Si le Ciel n'eust voulu que Rome l'eust perduë,
Par les mains de Pompée il l'auroit défenduë;
Il a choisy sa mort pour servir dignement
D'une marque éternelle à ce grand changement,
Et devoit cette gloire aux manes d'un tel homme,
D'emporter avec eux la liberté de Rome.
Ce nom depuis long-temps ne sert qu'à l'ébloüir,
Et sa propre grandeur l'empesche d'en joüir.
Depuis qu'elle se voit la maîtresse du monde,
Depuis que la richesse entre ses murs abonde,
Et que son sein, fécond en glorieux exploits,
Produit des citoyens plus puissans que des rois,
Les grands, pour s'affermir achetant les suffrages,
Tiennent pompeusement leurs maistres à leurs gages,
Qui, par des fers dorez se laissant enchaisner,
Reçoivent d'eux les loix qu'ils pensent leur donner.
Envieux l'un de l'autre, ils ménent tout par brigues,

Que leur ambition tourne en sanglantes ligues.
Ainsi de Marius Sylla devint jaloux,
César de mon ayeul, Marc Antoine de vous;
Ainsi la liberté ne peut plus estre utile
Qu'à former les fureurs d'une guerre civile,
Lors que, par un desordre à l'univers fatal,
L'un ne veut point de maistre, et l'autre point d'égal.
Seigneur, pour sauver Rome il faut qu'elle s'unisse
En la main d'un bon chef à qui tout obéïsse.
Si vous aimez encor à la favoriser,
Ostez-luy les moyens de se plus diviser.
Sylla, quittant la place enfin bien usurpée,
N'a fait qu'ouvrir le champ à César et Pompée,
Que le malheur des temps ne nous eust pas fait voir,
S'il eust dans sa famille asseuré son pouvoir.
Qu'a fait du grand César le cruël parricide
Qu'élever contre vous Antoine avec Lépide,
Qui n'eussent pas détruit Rome par les Romains,
Si César eust laissé l'empire entre vos mains?
Vous la replongerez, en quittant cet empire,
Dans les maux dont à peine encor elle respire,
Et de ce peu, Seigneur, qui luy reste de sang
Une guerre nouvelle épuisera son flanc.
Que l'amour du païs, que la pitié vous touche,
Vostre Rome à genoux vous parle par ma bouche.
Considérez le prix que vous avez coûté,
Non pas qu'elle vous croye avoir trop acheté :
Des maux qu'elle a soufferts elle est trop bien payée;
Mais une juste peur tient son ame effrayée.
Si, jaloux de son heur et las de commander,
Vous luy rendez un bien qu'elle ne peut garder,
S'il luy faut à ce prix en acheter un autre,

Si vous ne préférez son intérest au vostre,
Si ce funeste don la met au desespoir,
Je n'ose dire icy ce que j'ose prévoir.
Conservez-vous, Seigneur, en luy laissant un maistre
Sous qui son vray bonheur commence de renaistre,
Et, pour mieux asseurer le bien commun de tous,
Donnez un successeur qui soit digne de vous.

AUGUSTE.

N'en délibérons plus, cette pitié l'emporte.
Mon repos m'est bien cher, mais Rome est la plus forte,
Et, quelque grand malheur qui m'en puisse arriver,
Je consens à me perdre, afin de la sauver.
Pour ma tranquillité mon cœur en vain soûpire,
Cinna, par vos conseils je retiendray l'empire,
Mais je le retiendray pour vous en faire part.
Je voy trop que vos cœurs n'ont point pour moy de fard,
Et que chacun de vous, dans l'avis qu'il me donne,
Regarde seulement l'Etat et ma personne:
Vostre amour en tous deux fait ce combat d'esprits,
Et vous allez tous deux en recevoir le prix.
Maxime, je vous fais gouverneur de Sicile.
Allez donner mes loix à ce terroir fertile ;
Songez que c'est pour moy que vous gouvernerez,
Et que je répondray de ce que vous ferez.
Pour épouse, Cinna, je vous donne Æmilie :
Vous sçavez qu'elle tient la place de Julie,
Et que, si nos malheurs et la nécessité
M'ont fait traiter son pére avec sévérité,
Mon epargne, depuis en sa faveur ouverte,
Doit avoir adoucy l'aigreur de cette perte.
Voyez-la de ma part, taschez de la gagner;
Vous n'étes point pour elle un homme à dédaigner,

De l'offre de vos vœux elle sera ravie.
Adieu, j'en veux porter la nouvelle à Livie

SCENE II.

CINNA, MAXIME.

MAXIME.
Quel est vostre dessein après ces beaux discours?
CINNA.
Le mesme que j'avois, et que j'auray toûjours.
MAXIME.
Un chef de conjurez flate la tyrannie!
CINNA.
Un chef de conjurez la veut voir impunie!
MAXIME.
Je veux voir Rome libre
CINNA.
Et vous pouvez juger
Que je veux l'affranchir ensemble et la venger.
Octave aura donc veu ses fureurs assouvies,
Pillé jusqu'aux autels, sacrifié nos vies,
Remply les champs d'horreur, comblé Rome de morts,
Et sera quitte après pour l'effet d'un remords!
Quand le Ciel par nos mains à le punir s'apreste,
Un lasche repentir garantira sa teste!
C'est trop semer d'appas, et c'est trop inviter,
Par son impunité, quelqu'autre à l'imiter.
Vengeons nos citoyens, et que sa peine étonne
Quiconque après sa mort aspire à la couronne,
Que le peuple aux tyrans ne soit plus exposé :
S'il eust puny Sylla, César eust moins osé.

MAXIME.

Mais la mort de César, que vous trouvez si juste,
A servy de prétexte aux crüautez d'Auguste ;
Voulant nous affranchir, Brute s'est abusé :
S'il n'eust puny César, Auguste eust moins osé.

CINNA.

La faute de Cassie et ses terreurs paniques
Ont fait rentrer l'Etat sous des loix tyranniques,
Mais nous ne verrons point de pareils accidens
Lors que Rome suivra des chefs moins imprudens.

MAXIME.

Nous sommes encor loin de mettre en évidence
Si nous nous conduirons avec plus de prudence;
Cependant c'en est peu que de n'accepter pas
Le bonheur qu'on recherche au péril du trépas.

CINNA.

C'en est encor bien moins, alors qu'on s'imagine
Guérir un mal si grand sans couper la racine.
Employer la douceur à cette guérison,
C'est, en fermant la playe, y verser du poison.

MAXIME.

Vous la voulez sanglante, et la rendez douteuse.

CINNA.

Vous la voulez sans peine, et la rendez honteuse.

MAXIME.

Pour sortir de ses fers, jamais on ne rougit.

CINNA.

On en sort laschement, si la vertu n'agît.

MAXIME.

Jamais la liberté ne cesse d'estre aimable,
Et c'est toûjours pour Rome un bien inestimable.

CINNA.

Ce ne peut estre un bien qu'elle daigne estimer

Quand il vient d'une main lasse de l'opprimer.
Elle a le cœur trop bon pour se voir avec joye
Le rebut du tyran dont elle fut la proye,
Et tout ce que la gloire a de vrais partisans
Le hait trop puissamment pour aimer ses presens.

MAXIME.

Donc pour vous Æmilie est un objet de haine?

CINNA.

La recevoir de luy me seroit une gesne,
Mais, quand j'auray vengé Rome des maux soufferts,
Je sçauray le braver jusque dans les enfers.
Ouy, quand par son trépas je l'auray méritée,
Je veux joindre à sa main ma main ensanglantée,
L'épouser sur sa cendre, et qu'aprés nostre effort
Les presens du tyran soient le prix de sa mort.

MAXIME.

Mais l'apparence, amy, que vous puissiez luy plaire,
Teint du sang de celuy qu'elle aime comme un pére?
Car vous n'étes pas homme à la violenter.

CINNA.

Amy, dans ce palais on peut nous écouter,
Et nous parlons peut-estre avec trop d'imprudence
Dans un lieu si mal-propre à nostre confidence.
Sortons, qu'en seureté j'examine avec vous
Pour en venir à bout les moyens les plus doux.





ACTE III

SCENE PREMIERE.

MAXIME, EUPHORBE.

MAXIME.

Luy-mesme il m'a tout dit, leur flame est mutüelle,
Il adore Æmilie, il est adoré d'elle;
Mais, sans venger son pére, il n'y peut aspirer,
Et c'est pour l'acquérir qu'il nous fait conspirer.

EUPHORBE.

Je ne m'étonne plus de cette violence
Dont il contraint Auguste à garder sa puissance :
La ligue se romproit, s'il s'en étoit démis,
Et tous vos conjurez deviendroient ses amis.

MAXIME.

Ils servent à l'envy la passion d'un homme
Qui n'agit que pour soy, feignant d'agir pour Rome,
Et moy, par un malheur qui n'eut jamais d'égal,
Je pense servir Rome, et je sers mon rival.

EUPHORBE.

Vous étes son rival?

MAXIME.

Ouy, j'aime sa maîtresse,
Et l'ay caché toûjours avec assez d'adresse.
Mon ardeur inconnuë, avant que d'éclater,
Par quelque grand exploit la vouloit mériter :
Cependant par mes mains je voy qu'il me l'enléve;
Son dessein fait ma perte, et c'est moy qui l'achéve;
J'avance des succès dont j'attens le trépas,
Et, pour m'assassiner, je luy préte mon bras.
Que l'amitié me plonge en un malheur extrème!

EUPHORBE.

L'issuë en est aisée, agissez pour vous-mesme;
D'un dessein qui vous perd rompez le coup fatal :
Gaignez une maîtresse, accusant un rival,
Auguste, à qui par là vous sauverez la vie,
Ne vous pourra jamais refuser Æmilie.

MAXIME.

Quoy! trahir mon amy!

EUPHORBE.

L'amour rend tout permis;
Un véritable amant ne connoit point d'amis,
Et mesme avec justice on peut trahir un traistre
Qui pour une maîtresse ose trahir son maistre.
Oubliez l'amitié, comme luy les bien-faits.

MAXIME.

C'est un exemple à fuir que celuy des forfaits.

EUPHORBE.

Contre un si noir dessein tout devient légitime :
On n'est point criminel, quand on punit un crime.

MAXIME.

Un crime par qui Rome obtient sa liberté!

EUPHORBE.

Craignez tout d'un esprit si plein de lascheté.
L'intérest du païs n'est point ce qui l'engage ;
Le sien, et non la gloire, anime son courage :
Il aimeroit César, s'il n'étoit amoureux,
Et n'est enfin qu'ingrat, et non pas généreux.
Pensez-vous avoir leu jusqu'au fond de son ame ?
Sous la cause publique il vous cachoit sa flame,
Et peut cacher encor sous cette passion
Les détestables feux de son ambition.
Peut-estre qu'il prétend, aprés la mort d'Octave,
Au lieu d'affranchir Rome, en faire son esclave,
Qu'il vous conte déja pour un de ses sujets,
Ou que sur vostre perte il fonde ses projets.

MAXIME.

Mais comment l'accuser sans nommer tout le reste ?
A tous nos conjurez l'avis seroit funeste,
Et par là nous verrions indignement trahis
Ceux qu'engage avec nous le seul bien du païs.
D'un si lasche dessein mon ame est incapable ;
Il perd trop d'innocens pour punir un coupable :
J'ose tout contre luy, mais je crains tout pour eux.

EUPHORBE.

Auguste s'est lassé d'estre si rigoureux :
En ces occasions, ennuyé de supplices,
Ayant puny les chefs, il pardonne aux complices.
Si toutefois pour eux vous craignez son couroux,
Quand vous luy parlerez, parlez au nom de tous.

MAXIME.

Nous disputons en vain, et ce n'est que folie
De vouloir par sa perte acquérir Æmilie :
Ce n'est pas le moyen de plaire à ses beaux yeux

Que de priver du jour ce qu'elle aime le mieux.
Pour moy, j'estime peu qu'Auguste me la donne;
Je veux gagner son cœur plûtost que sa personne,
Et ne fais point d'état de sa possession
Si je n'ay point de part à son affection.
Puis-je la mériter par une triple offense?
Je trahis son amant, je détruis sa vengeance,
Je conserve le sang qu'elle veut voir périr,
Et j'aurois quelque espoir qu'elle me pûst chérir!

EUPHORBE.

C'est ce qu'à dire vray je voy fort difficile;
L'artifice pourtant vous y peut estre utile;
Il en faut trouver un qui la puisse abuser,
Et du reste le temps en pourra disposer.

MAXIME.

Mais, si pour s'excuser il nomme sa complice?
S'il arrive qu'Auguste avec luy la punisse?
Puis-je luy demander pour prix de mon rapport
Celle qui nous oblige à conspirer sa mort?

EUPHORBE.

Vous pourriez m'opposer tant et de tels obstacles
Que, pour les surmonter, il faudroit des miracles;
J'espére toutefois qu'à force d'y resver...

MAXIME.

Eloigne-toy, dans peu j'iray te retrouver;
Cinna vient, et je veux en tirer quelque chose,
Pour mieux résoudre après ce que je me propose.

SCENE II.

CINNA, MAXIME.

MAXIME.
Vous me semblez pensif.
CINNA.
Ce n'est pas sans sujet.
MAXIME.
Puis-je d'un tel chagrin sçavoir quel est l'objet?
CINNA.
Æmilie et César. L'un et l'autre me gesne :
L'un me semble trop bon, l'autre trop inhumaine.
Pleust aux dieux que César employast mieux ses soins,
Et s'en fist plus aimer, ou m'aimast un peu moins,
Que sa bonté touchast la beauté qui me charme,
Et la pûst adoucir comme elle me desarme!
Je sens au fond du cœur mille remords cuisans
Qui rendent à mes yeux tous ses bienfaits presens :
Cette faveur si pleine, et si mal reconnuë,
Par un mortel reproche à tous momens me tuë.
Il me semble sur tout incessamment le voir
Déposer en nos mains son absolu pouvoir,
Ecouter nos avis, m'applaudir, et me dire :
« Cinna, par vos conseils je retiendray l'empire,
Mais je le retiendray pour vous en faire part. »
Et je puis dans son sein enfoncer un poignard!
Ah! plûtost... Mais, hélas! j'idolatre Æmilie,
Un serment exécrable à sa haine me lie,
L'horreur qu'elle a de luy me le rend odieux,

Des deux costez j'offense et ma gloire et les dieux;
Je deviens sacrilége, ou je suis parricide,
Et vers l'un ou vers l'autre il faut estre perfide.

MAXIME.

Vous n'aviez point tantost ces agitations,
Vous paroissiez plus ferme en vos intentions,
Vous ne sentiez au cœur ny remords ny reproche.

CINNA.

On ne les sent aussi que quand le coup approche,
Et l'on ne reconnoit de semblables forfaits
Que quand la main s'apreste à venir aux effets.
L'ame, de son dessein jusque-là possédée,
S'attache aveuglément à sa prémiere idée;
Mais alors quel esprit n'en devient point troublé?
Ou plûtost quel esprit n'en est point accablé?
Je croy que Brute mesme, à tel point qu'on le prise,
Voulut plus d'une fois rompre son entreprise,
Qu'avant que de fraper elle luy fit sentir
Plus d'un remords en l'ame et plus d'un repentir.

MAXIME.

Il eut trop de vertu pour tant d'inquiétude;
Il ne soupçonna point sa main d'ingratitude,
Et fut contre un tyran d'autant plus animé
Qu'il en receut de biens, et qu'il s'en vit aimé.
Comme vous l'imitez, faites la mesme chose,
Et formez vos remords d'une plus juste cause,
De vos lasches conseils, qui seuls ont arrété
Le bonheur renaissant de nostre liberté.
C'est vous seul aujourd'huy qui nous l'avez ostée;
De la main de César Brute l'eust acceptée,
Et n'eust jamais souffert qu'un intérest léger
De vengeance ou d'amour l'eust remise en danger.

N'écoutez plus la voix d'un tyran qui vous aime,
Et vous veut faire part de son pouvoir suprème;
Mais entendez crier Rome à vostre costé :
« Ren-moy, ren-moy, Cinna, ce que tu m'as osté,
Et si tu m'as tantost préféré ta maitresse,
Ne me préfére pas le tyran qui m'oppresse. »

CINNA.

Amy, n'accable plus un esprit malheureux
Qui ne forme qu'en lasche un dessein généreux.
Envers nos citoyens je sçay quelle est ma faute,
Et leur rendray bien-tost tout ce que je leur oste;
Mais pardonne aux abois d'une vieille amitié
Qui ne peut expirer sans me faire pitié,
Et laisse-moy, de grace, attendant Æmilie,
Donner un libre cours à ma mélancolie.
Mon chagrin t'importune, et le trouble où je suis
Veut de la solitude à calmer tant d'ennuis.

MAXIME.

Vous voulez rendre conte à l'objet qui vous blesse
De la bonté d'Octave et de vostre foiblesse :
L'entretien des amans veut un entier secret.
Adieu, je me retire en confident discret.

SCENE III.

CINNA.

Donne un plus digne nom au glorieux empire
Du noble sentiment que la vertu m'inspire,
Et que l'honneur oppose au coup précipité

De mon ingratitude et de ma lascheté.
Mais plûtost continue à le nommer foiblesse,
Puisqu'il devient si foible auprès d'une maîtresse,
Qu'il respecte un amour qu'il devroit étouffer,
Ou que, s'il le combat, il n'ose en triompher.
En ces extrémitez quel conseil doy-je prendre ?
De quel costé pancher? à quel party me rendre?
Qu'une ame généreuse a de peine à faillir!
Quelque fruit que par là j'espére de cueillir,
Les douceurs de l'amour, celles de la vengeance,
La gloire d'affranchir le lieu de ma naissance,
N'ont point assez d'appas pour flater ma raison,
S'il les faut acquérir par une trahison,
S'il faut percer le flanc d'un prince magnanime
Qui du peu que je suis fait une telle estime,
Qui me comble d'honneurs, qui m'accable de biens,
Qui ne prend pour régner de conseils que les miens.
O coup, ô trahison trop indigne d'un homme!
Dure, dure à jamais l'esclavage de Rome,
Périsse mon amour, périsse mon espoir,
Plûtost que de ma main parte un crime si noir!
Quoy! ne m'offre-t'il pas tout ce que je souhaite?
Et qu'au prix de son sang ma passion achéte!
Pour joüir de ses dons faut-il l'assassiner,
Et faut-il luy ravir ce qu'il me veut donner?
Mais je dépens de vous, ô serment téméraire,
O haine d'Æmilie, ô souvenir d'un pére!
Ma foy, mon cœur, mon bras, tout vous est engagé,
Et je ne puis plus rien que par vostre congé.
C'est à vous à régler ce qu'il faut que je fasse,
C'est à vous, Æmilie, à luy donner sa grace;
Vos seules volontez président à son sort,

Et tiennent en mes mains et sa vie et sa mort.
O dieux, qui comme vous la rendez adorable,
Rendez-la comme vous à mes vœux exorable,
Et, puisque de ses loix je ne puis m'affranchir,
Faites qu'à mes desirs je la puisse fléchir!
Mais voicy de retour cette aimable inhumaine.

SCENE IV.

ÆMILIE, CINNA, FULVIE.

ÆMILIE.

Graces aux dieux, Cinna, ma frayeur étoit vaine,
Aucun de tes amis ne t'a manqué de foy,
Et je n'ay point eu lieu de m'employer pour toy.
Octave en ma présence a tout dit à Livie,
Et par cette nouvelle il m'a rendu la vie.

CINNA.

Le désavoûrez-vous, et du don qu'il me fait
Voudrez-vous retarder le bien-heureux effet?

ÆMILIE.

L'effet est en ta main.

CINNA.

Mais plûtost en la vostre.

ÆMILIE.

Je suis toûjours moy-mesme, et mon cœur n'est point autre.
Me donner à Cinna, c'est ne luy donner rien,
C'est seulement luy faire un present de son bien.

CINNA

Vous pouvez toutefois... O Ciel! l'osay-je dire!

ÆMILIE.

Que puis-je, et que crains-tu?

CINNA.

Je tremble, je soûpire,
Et voy que, si nos cœurs avoient mesmes desirs,
Je n'aurois pas besoin d'expliquer mes soûpirs.
Ainsi je suis trop seur que je vay vous déplaire,
Mais je n'ose parler, et je ne puis me taire.

ÆMILIE.

C'est trop me gesner. Parle.

CINNA.

Il faut vous obéïr;
Je vay donc vous déplaire, et vous m'allez haïr.
Je vous aime, Æmilie, et le Ciel me foudroye,
Si cette passion ne fait toute ma joye,
Et si je ne vous aime avec toute l'ardeur
Que peut un digne objet attendre d'un grand cœur.
Mais voyez à quel prix vous me donnez vostre ame :
En me rendant heureux, vous me rendez infame.
Cette bonté d'Auguste...

ÆMILIE.

Il suffit, je t'entens,
Je voy ton repentir et tes vœux inconstans;
Les faveurs du tyran emportent tes promesses,
Tes feux et tes sermens cédent à ses caresses,
Et ton esprit crédule ose s'imaginer
Qu'Auguste, pouvant tout, peut aussi me donner :
Tu me veux de sa main plûtost que de la mienne;
Mais ne croy pas qu'ainsi jamais je t'appartienne:
Il peut faire trembler la terre sous ses pas,
Mettre un roy hors du trosne et donner ses Etats,
De ses proscriptions rougir la terre et l'onde,

Et changer à son gré l'ordre de tout le monde ;
Mais le cœur d'Æmilie est hors de son pouvoir.

CINNA.

Aussi n'est-ce qu'à vous que je veux le devoir ;
Je suis toûjours moy-mesme, et ma foy toûjours pure,
La pitié que je sens ne me rend point parjure,
J'obeïs sans réserve à tous vos sentimens,
Et prens vos intérests par-de-là mes sermens.
J'ay pû, vous le sçavez, sans parjure et sans crime,
Vous laisser échaper cette illustre victime ;
César, se dépouillant du pouvoir souverain,
Nous ostoit tout prétexte à luy percer le sein,
La conjuration s'en alloit dissipée,
Vos desseins avortez, vostre haine trompée :
Moy seul j'ay raffermy son esprit étonné,
Et, pour vous l'immoler, ma main l'a couronné.

ÆMILIE.

Pour me l'immoler, traistre, et tu veux que moy-mesme
Je retienne ta main ! qu'il vive, et que je l'aime !
Que je sois le butin de qui l'ose épargner,
Et le prix du conseil qui le force à régner !

CINNA.

Ne me condamnez point quand je vous ay servie.
Sans moy vous n'auriez plus de pouvoir sur sa vie,
Et, malgré ses bienfaits, je rens tout à l'amour
Quand je veux qu'il périsse, ou vous doive le jour.
Avec les prémiers vœux de mon obéïssance
Souffrez ce foible effort de ma reconnoissance,
Que je tasche de vaincre un indigne couroux,
Et vous donner pour luy l'amour qu'il a pour vous.
Une ame généreuse et que la vertu guide
Fuit la honte des noms d'ingrate et de perfide,

Elle en hait l'infamie attachée au bonheur,
Et n'accepte aucun bien aux dépens de l'honneur.

ÆMILIE.

Je fais gloire pour moy de cette ignominie :
La perfidie est noble envers la tyrannie,
Et, quand on rompt le cours d'un sort si malheureux,
Les cœurs les plus ingrats sont les plus généreux.

CINNA.

Vous faites des vertus au gré de vostre haine.

ÆMILIE.

Je me fais des vertus dignes d'une Romaine.

CINNA.

Un cœur vraiment romain...

ÆMILIE.

Ose tout pour ravir
Une odieuse vie à qui le fait servir ;
Il fuit plus que la mort la honte d'estre esclave.

CINNA.

C'est l'estre avec honneur que de l'estre d'Octave,
Et nous voyons souvent des rois à nos genoux
Demander pour appuy tels esclaves que nous.
Il abaisse à nos pieds l'orgueil des diadèmes,
Il nous fait souverains sur leurs grandeurs suprèmes,
Il prend d'eux les tributs dont il nous enrichit,
Et leur impose un joug dont il nous affranchit.

ÆMILIE.

L'indigne ambition que ton cœur se propose !
Pour estre plus qu'un roy tu te crois quelque chose !
Aux deux bouts de la terre en est-il un si vain
Qu'il prétende égaler un citoyen romain ?
Antoine sur sa teste attira nostre haine
En se deshonnorant par l'amour d'une reine :

Attale, ce grand roy dans la pourpre blanchy,
Qui du peuple romain se nommoit l'affranchy,
Quand de toute l'Asie il se fust veu l'arbitre,
Eust encor moins prisé son trosne que ce tître.
Souvien-toy de ton nom, soûtien sa dignité,
Et, prenant d'un Romain la générosité,
Sçache qu'il n'en est point que le Ciel n'ait fait naistre
Pour commander aux rois, et pour vivre sans maistre.

CINNA.

Le Ciel a trop fait voir en de tels attentats
Qu'il hait les assassins, et punit les ingrats,
Et, quoy qu'on entreprenne et quoy qu'on exécute,
Quand il éleve un trosne, il en venge la cheute ;
Il se met du party de ceux qu'il fait régner;
Le coup dont on les tuë est long-temps à seigner,
Et, quand à les punir il a pû se résoudre,
De pareils châtimens n'appartiennent qu'au foudre.

ÆMILIE.

Dy que de leur party toy-mesme tu te rens,
De te remettre au foudre à punir les tyrans.
Je ne t'en parle plus, va, sers la tyrannie,
Abandonne ton ame à son lasche génie,
Et, pour rendre le calme à ton esprit flotant,
Oublie et ta naissance et le prix qui t'attend.
Sans emprunter ta main pour servir ma colére
Je sçauray bien venger mon païs et mon pére.
J'aurois déja l'honneur d'un si fameux trépas,
Si l'amour jusqu'icy n'eust arrété mon bras:
C'est luy qui, sous tes loix me tenant asservie,
M'a fait en ta faveur prendre soin de ma vie ;
Seule contre un tyran en le faisant périr,
Par les mains de sa garde il me falloit mourir :

Je t'eusse par ma mort desrobé ta captive;
Et, comme pour toy seul l'amour veut que je vive,
J'ay voulu, mais en vain, me conserver pour toy,
Et te donner moyen d'estre digne de moy.
Pardonnez-moy, grands dieux, si je me suis trompée
Quand j'ay pensé chérir un neveu de Pompée,
Et si d'un faux semblant mon esprit abusé
A fait choix d'un esclave en son lieu supposé.
Je t'aime toutefois, quel que tu puisses estre,
Et, si pour me gagner il faut trahir ton maistre,
Mille autres à l'envy recevroient cette loy,
S'ils pouvoient m'acquérir à mesme prix que toy.
Mais n'appréhende pas qu'un autre ainsi m'obtienne,
Vy pour ton cher tyran, tandis que je meurs tienne;
Mes jours avec les siens se vont précipiter,
Puisque ta lascheté n'ose me mériter.
Vien me voir dans son sang et dans le mien baignée,
De ma seule vertu mourir accompagnée,
Et te dire en mourant d'un esprit satisfait :
« N'accuse point mon sort, c'est toy seul qui l'as fait.
Je descens dans la tombe où tu m'as condamnée,
Où la gloire me suit qui t'étoit destinée :
Je meurs en détruisant un pouvoir absolu,
Mais je vivrois à toy, si tu l'avois voulu. »

CINNA.

Et bien, vous le voulez, il faut vous satisfaire,
Il faut affranchir Rome, il faut venger un pére,
Il faut sur un tyran porter de justes coups :
Mais apprenez qu'Auguste est moins tyran que vous.
S'il nous oste à son gré nos biens, nos jours, nos femmes,
Il n'a point jusqu'icy tyrannisé nos ames;
Mais l'empire inhumain qu'exercent vos beautez

Force jusqu'aux esprits, et jusqu'aux volontez.
Vous me faites priser ce qui me deshonore,
Vous me faites haïr ce que mon ame adore,
Vous me faites répandre un sang pour qui je dois
Exposer tout le mien et mille et mille fois.
Vous le voulez, j'y cours, ma parole est donnée;
Mais ma main aussi-tost, contre mon sein tournée,
Aux manes d'un tel prince immolant vostre amant,
A mon crime forcé joindra mon châtiment,
Et, par cette action dans l'autre confonduë,
Recouvrera ma gloire aussi-tost que perduë.
Adieu.

SCENE V.

ÆMILIE, FULVIE.

FULVIE.
Vous avez mis son ame au desespoir.
ÆMILIE.
Qu'il cesse de m'aimer, ou suive son devoir.
FULVIE.
Il va vous obéïr aux dépens de sa vie.
Vous en pleurez !
ÆMILIE.
Helas ! cours après luy, Fulvie,
Et, si ton amitié daigne me secourir,
Arrache-luy du cœur ce dessein de mourir;
Dy-luy...
FULVIE.
Qu'en sa faveur vous laissez vivre Auguste?

ÆMILIE.

Ah! c'est faire à ma haine une loy trop injuste.

FULVIE.

Et quoy donc?

ÆMILIE.

Qu'il achéve, et dégage sa foy,
Et qu'il choisisse après, de la mort ou de moy.





ACTE IV

SCENE PREMIERE.

AUGUSTE, EUPHORBE, POLYCLETE,
GARDES.

AUGUSTE.

Tout ce que tu me dis, Euphorbe, est incroyable.

EUPHORBE.

Seigneur, le récit mesme en paroit effroyable;
On ne conçoit qu'à peine une telle fureur,
Et la seule pensée en fait fremir d'horreur.

AUGUSTE.

Quoy! mes plus chers amis! quoy! Cinna! quoy! Maxime!
Les deux que j'honorois d'une si haute estime,
A qui j'ouvrois mon cœur, et dont j'avois fait choix
Pour les plus importans et plus nobles emplois!
Après qu'entre leurs mains j'ay remis mon empire,
Pour m'arracher le jour l'un et l'autre conspire!
Maxime a veu sa faute, il m'en fait avertir,
Et montre un cœur touché d'un juste repentir;
Mais Cinna!

EUPHORBE.

Cinna seul dans sa rage s'obstine,
Et contre vos bontez d'autant plus se mutine:
Luy seul combat encor les vertüeux efforts
Que sur les conjurez fait ce juste remords,
Et, malgré les frayeurs à leurs regrets meslées,
Il tasche à raffermir leurs ames ébranlées.

AUGUSTE.

Luy seul les encourage, et luy seul les séduit!
O le plus déloyal que la terre ait produit!
O trahison conceuë au sein d'une furie!
O trop sensible coup d'une main si chérie!
Cinna, tu me trahis! Polycléte, écoutez.
(*Il luy parle à l'oreille.*)

POLYCLETE.

Tous vos ordres, Seigneur, seront exécutez.

AUGUSTE.

Qu'Eraste en mesme temps aille dire à Maxime
Qu'il vienne recevoir le pardon de son crime.
(*Polycléte rentre.*)

EUPHORBE.

Il l'a trop jugé grand pour ne pas s'en punir;
A peine du palais il a pû revenir
Que, les yeux égarez et le regard farouche,
Le cœur gros de soûpirs, les sanglots à la bouche,
Il déteste sa vie et ce complot maudit,
M'en apprend l'ordre entier tel que je vous l'ay dit,
Et, m'ayant commandé que je vous avertisse,
Il adjouste: « Dy luy que je me fais justice,
Que je n'ignore point ce que j'ay mérité. »
Puis soudain dans le Tibre il s'est précipité,

Et l'eau grosse et rapide, et la nuit assez noire,
M'ont desrobé la fin de sa tragique histoire.

AUGUSTE.

Sous ce pressant remords il a trop succombé,
Et s'est à mes bontez luy-mesme desrobé;
Il n'est crime envers moy qu'un repentir n'efface;
Mais, puisqu'il a voulu renoncer à ma grace,
Allez pourvoir au reste, et faites qu'on ait soin
De tenir en lieu seur ce fidelle témoin.

SCENE II.

AUGUSTE.

Ciel, à qui voulez-vous desormais que je fie
Les secrets de mon ame et le soin de ma vie?
Reprenez le pouvoir que vous m'avez commis
Si, donnant des sujets, il oste les amis,
Si tel est le destin des grandeurs souveraines
Que leurs plus grands bienfaits n'attirent que des haines,
Et si vostre rigueur les condamne à chérir
Ceux que vous animez à les faire périr.
Pour elles rien n'est seur : qui peut tout doit tout craindre
Rentre en toy-mesme, Octave, et cesse de te plaindre.
Quoy! tu veux qu'on t'épargne et n'as rien épargné!
Songe aux fleuves de sang où ton bras s'est baigné,
De combien ont rougy les champs de Macédoine,
Combien en a versé la défaite d'Antoine,
Combien celle de Sexte, et revoy, tout d'un temps,
Pérouse au sien noyée, et tous ses habitans.
Remets dans ton esprit, après tant de carnages,

De tes proscriptions les sanglantes images,
Où toy-mesme, des tiens devenu le bourreau,
Au sein de ton tuteur enfonças le coûteau;
Et puis ose accuser le destin d'injustice
Quand tu vois que les tiens s'arment pour ton supplice,
Et que, par ton exemple à ta perte guidez,
Ils violent des droits que tu n'as pas gardez
Leur trahison est juste, et le Ciel l'authorise;
Quitte ta dignité comme tu l'as acquise,
Rens un sang infidelle à l'infidélité,
Et souffre des ingrats, après l'avoir été.
Mais que mon jugement au besoin m'abandonne!
Quelle fureur, Cinna, m'accuse et te pardonne,
Toy dont la trahison me force à retenir
Ce pouvoir souverain dont tu me veux punir,
Me traite en criminel, et fait seule mon crime,
Reléve, pour l'abatre, un trosne illégitime,
Et, d'un zèle effronté couvrant son attentat,
S'oppose, pour me perdre, au bonheur de l'Etat?
Donc jusqu'à l'oublier je pourrois me contraindre!
Tu vivrois en repos après m'avoir fait craindre?
Non non, je me trahis moy-mesme d'y penser:
Qui pardonne aisement invite à l'offenser;
Punissons l'assassin, proscrivons les complices.
Mais quoy! toûjours du sang, et toûjours des supplices!
Ma crüauté se lasse, et ne peut s'arréter :
Je veux me faire craindre, et ne fais qu'irriter;
Rome a pour ma ruïne une hydre trop fertile,
Une teste coupée en fait renaistre mille,
Et le sang répandu de mille conjurez
Rend mes jours plus maudits, et non plus asseurez.
Octave, n'atten plus le coup d'un nouveau Brute :

Meurs, et desrobe-luy la gloire de ta chûte;
Meurs, tu ferois pour vivre un lasche et vain effort,
Si tant de gens de cœur font des vœux pour ta mort
Et si tout ce que Rome a d'illustre jeunesse,
Pour te faire périr, tour à tour s'intéresse ;
Meurs, puisque c'est un mal que tu ne peux guérir ;
Meurs enfin, puisqu'il faut ou tout perdre ou mourir.
La vie est peu de chose, et le peu qui t'en reste
Ne vaut pas l'acheter par un prix si funeste;
Meurs. Mais quitte du moins la vie avec éclat,
Eteins-en le flambeau dans le sang de l'ingrat,
A toy-mesme en mourant immole ce perfide;
Contentant ses desirs, puny son parricide,
Fais un tourment pour luy de ton propre trépas,
En faisant qu'il le voye et n'en joüisse pas.
Mais joüissons plûtost nous-mesmes de sa peine,
Et, si Rome nous hait, triomphons de sa haine.
O Romains, ô vengeance, ô pouvoir absolu,
O rigoureux combat d'un cœur irrésolu
Qui fuit en mesme temps tout ce qu'il se propose,
D'un prince malheureux ordonnez quelque chose!
Qui des deux doy-je suivre, et duquel m'éloigner?
Ou laissez-moy périr, ou laissez-moy régner.

SCENE III.

AUGUSTE, LIVIE.

AUGUSTE.

Madame, on me trahit, et la main qui me tuë
Rend sous mes déplaisirs ma constance abatuë.
Cinna, Cinna, le traistre...

LIVIE.

Euphorbe m'a tout dit,
Seigneur, et j'ay pasly cent fois à ce récit.
Mais écouteriez-vous les conseils d'une femme?

AUGUSTE.

Hélas! de quel conseil est capable mon ame?

LIVIE.

Vostre sévérité, sans produire aucun fruit,
Seigneur, jusqu'à present a fait beaucoup de bruit.
Par les peines d'un autre aucun ne s'intimide:
Salvidien à bas a soûlevé Lépide,
Muréne a succédé, Cépion l'a suivy;
Le jour à tous les deux dans les tourmens ravy
N'a point meslé de crainte à la fureur d'Egnace,
Dont Cinna maintenant ose prendre la place,
Et dans les plus bas rangs les noms les plus abjets
Ont voulu s'ennoblir par de si hauts projets.
Après avoir en vain puny leur insolence,
Essayez sur Cinna ce que peut la clémence,
Faites son châtiment de sa confusion,
Cherchez le plus utile en cette occasion.
Sa peine peut aigrir une ville animée,
Son pardon peut servir à vostre renommée,
Et ceux que vos rigueurs ne font qu'effaroucher
Peut-estre à vos bontez se laisseront toucher.

AUGUSTE.

Gagnons-les tout à fait en quittant cet empire
Qui nous rend odieux, contre qui l'on conspire;
J'ay trop par vos avis consulté là dessus,
Ne m'en parlez jamais, je ne consulte plus.
Cesse de soûpirer, Rome, pour ta franchise;
Si je t'ay mise aux fers, moy-mesme je les brise,

Et te rens ton Etat, après l'avoir conquis,
Plus paisible et plus grand que je ne te l'ay pris.
Si tu me veux haïr, hay-moy sans plus rien feindre;
Si tu me veux aimer, aime-moy sans me craindre .
De tout ce qu'eut Sylla de puissance et d'honneur,
Lassé comme il en fut, j'aspire à son bonheur.

LIVIE.

Assez et trop long-temps son exemple vous flate,
Mais gardez que sur vous le contraire n'éclate;
Ce bonheur sans pareil qui conserva ses jours
Ne seroit pas bonheur, s'il arrivoit toûjours.

AUGUSTE.

Et bien, s'il est trop grand, si j'ay tort d'y prétendre,
J'abandonne mon sang à qui voudra l'épandre.
Après un long orage il faut trouver un port,
Et je n'en voy que deux, le repos ou la mort.

LIVIE.

Quoy! vous voulez quitter le fruit de tant de peines?

AUGUSTE.

Quoy! vous voulez garder l'objet de tant de haines?

LIVIE.

Seigneur, vous emporter à cette extrémité,
C'est plûtost desespoir que générosité.

AUGUSTE.

Régner et caresser une main si traistresse,
Au lieu de sa vertu c'est montrer sa foiblesse.

LIVIE.

C'est régner sur vous-mesme, et, par un noble choix
Pratiquer la vertu la plus digne des rois.

AUGUSTE.

Vous m'aviez bien promis des conseils d'une femme,
Vous me tenez parole, et c'en sont là, Madame.

Après tant d'ennemis à mes pieds abatus
Depuis vingt ans je regne, et j'en sçay les vertus;
Je sçay leur divers ordre, et de quelle nature
Sont les devoirs d'un prince en cette conjecture.
Tout son peuple est blessé par un tel attentat,
Et la seule pensée est un crime d'Etat,
Une offense qu'on fait à toute sa province,
Dont il faut qu'il la venge, ou cesse d'estre prince.

LIVIE.

Donnez moins de croyance à vostre passion.

AUGUSTE.

Ayez moins de foiblesse, ou moins d'ambition.

LIVIE.

Ne traitez plus si mal un conseil salutaire.

AUGUSTE.

Le Ciel m'inspirera ce qu'icy je doy faire.
Adieu, nous perdons temps.

LIVIE.

Je ne vous quitte point,
Seigneur, que mon amour n'aye obtenu ce point.

AUGUSTE.

C'est l'amour des grandeurs qui vous rend importune.

LIVIE.

J'aime vostre personne, et non vostre fortune.
(*Elle est seule.*)
Il m'échape, suivons, et forçons-le de voir
Qu'il peut en faisant grace affermir son pouvoir,
Et qu'enfin la clémence est la plus belle marque
Qui fasse à l'univers connoistre un vray monarque.

SCENE IV.

ÆMILIE, FULVIE.

ÆMILIE.

D'où me vient cette joye, et que mal à propos
Mon esprit malgré moy gouste un entier repos!
César mande Cinna sans me donner d'alarmes!
Mon cœur est sans soupirs, mes yeux n'ont point de larmes,
Comme si j'apprenois d'un secret mouvement
Que tout doit succéder à mon contentement!
Ay-je bien entendu? Me l'as-tu dit, Fulvie?

FULVIE.

J'avois gagné sur luy qu'il aimeroit la vie,
Et je vous l'amenois plus traitable et plus doux
Faire un second effort contre vostre couroux.
Je m'en applaudissois, quand soudain Polycléte,
Des volontez d'Auguste ordinaire interpréte,
Est venu l'aborder et sans suite et sans bruit,
Et de sa part sur l'heure au palais l'a conduit.
Auguste est fort troublé, l'on ignore la cause;
Chacun diversement soupçonne quelque chose,
Tous présument qu'il aye un grand sujet d'ennuy,
Et qu'il mande Cinna pour prendre avis de luy.
Mais ce qui m'embarasse, et que je viens d'apprendre,
C'est que deux inconnus se sont saisis d'Evandre,
Qu'Euphorbe est arrété, sans qu'on sçache pourquoy,
Que mesme de son maistre on dit je ne sçay quoy:
On luy veut imputer un desespoir funeste,
On parle d'eaux, de Tybre, et l'on se taist du reste.

ÆMILIE.

Que de sujets de craindre et de desespérer,
Sans que mon triste cœur en daigne murmurer!
A chaque occasion le Ciel y fait descendre
Un sentiment contraire à celuy qu'il doit prendre;
Une vaine frayeur tantost m'a pû troubler,
Et je suis insensible alors qu'il faut trembler.
Je vous entens, grands dieux, vos bontez, que j'adore,
Ne peuvent consentir que je me deshonore,
Et, ne me permettant soûpirs, sanglots, ny pleurs,
Soûtiennent ma vertu contre de tels malheurs.
Vous voulez que je meure avec ce grand courage
Qui m'a fait entreprendre un si fameux ouvrage,
Et je veux bien périr comme vous l'ordonnez,
Et dans la mesme assiette où vous me retenez.
O liberté de Rome, ô manes de mon père,
J'ay fait de mon costé tout ce que j'ay pû faire;
Contre vostre tyran j'ay ligué ses amis,
Et plus osé pour vous qu'il ne m'étoit permis.
Si l'effet a manqué, ma gloire n'est pas moindre;
N'ayant pû vous venger, je vous iray rejoindre,
Mais si fumante encor d'un généreux couroux,
Par un trépas si noble et si digne de vous,
Qu'il vous fera sur l'heure aisément reconnoistre
Le sang des grands héros dont vous m'avez fait naistre.

SCENE V.

MAXIME, ÆMILIE, FULVIE.

ÆMILIE.

Mais, je vous voy, Maxime, et l'on vous faisoit mort!

MAXIME.

Euphorbe trompe Auguste avec ce faux rapport :
Se voyant arrété, la trame découverte,
Il a feint ce trépas pour empescher ma perte.

ÆMILIE.

Que dit-on de Cinna?

MAXIME.

Que son plus grand regret,
C'est de voir que César sçait tout vostre secret;
En vain il le dénie, et le veut méconnoistre,
Evandre a tout conté pour excuser son maistre,
Et par l'ordre d'Auguste on vient vous arrêter.

ÆMILIE.

Celuy qui l'a receu tarde à l'exécuter,
Je suis preste à le suivre et lasse de l'attendre.

MAXIME.

Il vous attend chez moy.

ÆMILIE.

Chez vous!

MAXIME.

C'est vous surprendre,
Mais apprenez le soin que le Ciel a de vous :
C'est un des conjurez qui va fuir avec nous.
Prenons nostre avantage avant qu'on nous poursuive,
Nous avons pour partir un vaisseau sur la rive.

ÆMILIE.

Me connois-tu, Maxime, et sçais-tu qui je suis?

MAXIME.

En faveur de Cinna je fais ce que je puis,
Et tasche à garantir de ce malheur extrème
La plus belle moitié qui reste de luy-mesme.

Sauvons-nous, Æmilie, et conservons le jour,
Afin de le venger par un heureux retour.

ÆMILIE.

Cinna dans son malheur est de ceux qu'il faut suivre,
Qu'il ne faut pas venger, de peur de leur survivre.
Quiconque après sa perte aspire à se sauver
Est indigne du jour qu'il tasche à conserver.

MAXIME.

Quel desespoir aveugle à ces fureurs vous porte!
O dieux! que de foiblesse en une ame si forte!
Ce cœur si généreux rend si peu de combat,
Et, du premier revers, la Fortune l'abat!
Rappelez, rappelez cette vertu sublime,
Ouvrez enfin les yeux, et connoissez Maxime :
C'est un autre Cinna qu'en luy vous regardez,
Le Ciel vous rend en luy l'amant que vous perdez,
Et, puisque l'amitié n'en faisoit plus qu'une ame,
Aimez en cet amy l'objet de vostre flame.
Avec la mesme ardeur il sçaura vous chérir,
Que...

ÆMILIE.

Tu m'oses aimer, et tu n'oses mourir!
Tu prétens un peu trop, mais, quoy que tu prétendes,
Ren-toy digne du moins de ce que tu demandes;
Cesse de fuir en lasche un glorieux trépas,
Ou de m'offrir un cœur que tu fais voir si bas;
Fay que je porte envie à ta vertu parfaite;
Ne te pouvant aimer, fay que je te regrette;
Montre d'un vray Romain la derniére vigueur,
Et mérite mes pleurs au defaut de mon cœur.
Quoy! si ton amitié pour Cinna s'intéresse,
Crois-tu qu'elle consiste à flater sa maîtresse?

Apprens, apprens de moy quel en est le devoir,
Et donne-m'en l'exemple, ou vien le recevoir.

MAXIME.

Vostre juste douleur est trop impetüeuse.

ÆMILIE.

La tienne en ta faveur est trop ingénieuse.
Tu me parles déja d'un bien-heureux retour,
Et dans tes déplaisirs tu conçois de l'amour!

MAXIME.

Cet amour en naissant est toutefois extrème :
C'est vostre amant en vous, c'est mon amy que j'aime,
Et des mesmes ardeurs dont il fut embrasé...

ÆMILIE.

Maxime, en voila trop pour un homme avisé.
Ma perte m'a surprise, et ne m'a point troublée,
Mon noble desespoir ne m'a point aveuglée ;
Ma vertu toute entiére agit sans s'émouvoir,
Et je voy malgré moy plus que je ne veux voir.

MAXIME.

Quoy! vous suis-je suspect de quelque perfidie?

ÆMILIE.

Ouy, tu l'es, puis qu'enfin tu veux que je le die;
L'ordre de nostre fuite est trop bien concerté
Pour ne te soupçonner d'aucune lascheté.
Les dieux seroient pour nous prodigues en miracles
S'ils en avoient sans toy levé tous les obstacles :
Fuy sans moy, tes amours sont icy superflus.

MAXIME.

Ah! vous m'en dites trop.

ÆMILIE.

J'en présume encor plus.
Ne crains pas toutefois que j'éclate en injures,

Mais n'espére non plus m'éblouïr de parjures.
Si c'est te faire tort que de m'en défier,
Vien mourir avec moy pour te justifier.

MAXIME.

Vivez, belle Æmilie, et souffrez qu'un esclave...

ÆMILIE.

Je ne t'écoute plus qu'en présence d'Octave.
Allons, Fulvie, allons.

SCENE VI.

MAXIME.

Desesperé, confus,
Et digne, s'il se peut, d'un plus cruel refus,
Que résous-tu, Maxime, et quel est le supplice
Que ta vertu prépare à ton vain artifice?
Aucune illusion ne te doit plus flater;
Æmilie en mourant va tout faire éclater;
Sur un mesme échaffaut la perte de sa vie
Etalera sa gloire et ton ignominie,
Et sa mort va laisser à la postérité
L'infame souvenir de ta déloyauté.
Un mesme jour t'a veu, par une fausse adresse,
Trahir ton souverain, ton amy, ta maîtresse,
Sans que de tant de droits en un jour violez,
Sans que de deux amants au tyran immolez,
Il te reste aucun fruit que la honte et la rage
Qu'un remords inutile allume en ton courage.
Euphorbe, c'est l'effet de tes lasches conseils;
Mais que peut-on attendre enfin de tes pareils?

Jamais un affranchy n'est qu'un esclave infame :
Bien qu'il change d'état, il ne change point d'ame;
La tienne, encor servile, avec la liberté
N'a pû prendre un rayon de générosité.
Tu m'as fait relever une injuste puissance,
Tu m'as fait démentir l'honneur de ma naissance.
Mon cœur te résistoit, et tu l'as combatu
Jusqu'à ce que ta fourbe ait souillé sa vertu.
Il m'en coûte la vie, il m'en coûte la gloire,
Et j'ay tout mérité pour t'avoir voulu croire.
Mais les dieux permettront à mes ressentimens
De te sacrifier aux yeux des deux amans,
Et j'ose m'asseurer qu'en dépit de mon crime
Mon sang leur servira d'assez pure victime,
Si dans le tien mon bras, justement irrité,
Peut laver le forfait de t'avoir écouté.





ACTE V

SCENE PREMIERE.

AUGUSTE, CINNA.

AUGUSTE.

PRENS un siége, Cinna, prens, et sur toute chose
Observe exactement la loy que je t'impose :
Préte, sans me troubler, l'oreille à mes discours;
D'aucun mot, d'aucun cry n'en interromps le cours;
Tien ta langue captive, et, si ce grand silence
A ton émotion fait quelque violence,
Tu pourras me répondre aprés tout à loisir.
Sur ce point seulement contente mon desir.

CINNA.

Je vous obéïray, Seigneur.

AUGUSTE.

Qu'il te souvienne
De garder ta parole, et je tiendray la mienne.
Tu vois le jour, Cinna, mais ceux dont tu le tiens
Furent les ennemis de mon pére et les miens;

Au milieu de leur camp tu receus la naissance,
Et, lors qu'après leur mort tu vins en ma puissance,
Leur haine enracinée au milieu de ton sein
T'avoit mis contre moy les armes à la main.
Tu fus mon ennemy mesme avant que de naistre,
Et tu le fus encor quand tu me pûs connoistre,
Et l'inclination jamais n'a démenty
Ce sang qui t'avoit fait du contraire party.
Autant que tu l'as pû, les effets l'ont suivie :
Je ne m'en suis vengé qu'en te donnant la vie ;
Je te fis prisonnier pour te combler de biens,
Ma Cour fut ta prison, mes faveurs tes liens;
Je te restitüay d'abord ton patrimoine,
Je t'enrichis après des dépouilles d'Antoine,
Et tu sçais que, depuis, à chaque occasion,
Je suis tombé pour toy dans la profusion.
Toutes les dignitez que tu m'as demandées,
Je te les ay sur l'heure et sans peine accordées;
Je t'ay préféré mesme à ceux dont les parens
Ont jadis dans mon camp tenu les premiers rangs,
A ceux qui de leur sang m'ont acheté l'empire,
Et qui m'ont conservé le jour que je respire :
De la façon enfin qu'avec toy j'ay vécu,
Les vainqueurs sont jaloux du bonheur du vaincu.
Quand le Ciel me voulut, en rappelant Mécéne,
Après tant de faveur montrer un peu de haine,
Je te donnay sa place en ce triste accident,
Et te fis, après luy, mon plus cher confident.
Aujourd'huy mesme encor, mon ame irrésolue
Me pressant de quitter ma puissance absolue,
De Maxime et de toy j'ay pris les seuls avis,
Et ce sont, malgré luy, les tiens que j'ay suivis.

Bien plus, ce mesme jour je te donne Æmilie,
Le digne objet des vœux de toute l'Italie,
Et qu'ont mise si haut mon amour et mes soins
Qu'en te couronnant roy, je t'aurois donné moins.
Tu t'en souviens, Cinna, tant d'heur et tant de gloire
Ne peuvent pas si-tost sortir de ta mémoire;
Mais ce qu'on ne pourroit jamais s'imaginer,
Cinna, tu t'en souviens, et veux m'assassiner.

CINNA.

Moy, Seigneur, moy que j'eusse une ame si traîtresse!
Qu'un si lasche dessein...

AUGUSTE.

Tu tiens mal ta promesse.
Sieds toy, je n'ay pas dit encor ce que je veux;
Tu te justifîras après, si tu le peux.
Ecoute cependant, et tien mieux ta parole.
Tu veux m'assassiner, demain, au Capitole,
Pendant le sacrifice, et ta main, pour signal,
Me doit, au lieu d'encens, donner le coup fatal;
La moitié de tes gens doit occuper la porte,
L'autre moitié te suivre, et te préter main forte.
Ay-je de bons avis ou de mauvais soupçons?
De tous ces meurtriers te diray-je les noms?
Procule, Glabrion, Virginian, Rutile,
Marcel, Plaute, Lénas, Pompone, Albin, Icile,
Maxime, qu'après toy j'avois le plus aimé;
Le reste ne vaut pas l'honneur d'estre nommé,
Un tas d'hommes perdus de debtes et de crimes
Que pressent de mes loix les ordres légitimes,
Et qui, desespérant de les plus éviter,
Si tout n'est renversé, ne sçauroient subsister.
Tu te tais maintenant, et gardes le silence

Plus par confusion que par obéïssance.
Quel étoit ton dessein, et que prétendois-tu
Après m'avoir au temple à tes pieds abatu?
Affranchir ton païs d'un pouvoir monarchique?
Si j'ay bien entendu tantost ta politique,
Son salut desormais dépend d'un souverain
Qui, pour tout conserver, tienne tout en sa main,
Et, si sa liberté te faisoit entreprendre,
Tu ne m'eusses jamais empesché de la rendre :
Tu l'aurois acceptée au nom de tout l'Etat
Sans vouloir l'acquérir par un assassinat.
Quel étoit donc ton but? d'y régner en ma place?
D'un étrange malheur son destin le menace,
Si, pour monter au trosne et luy donner la loy,
Tu ne trouves dans Rome autre obstacle que moy,
Si jusques à ce point son sort est déplorable
Que tu sois après moy le plus considérable,
Et que ce grand fardeau de l'empire romain
Ne puisse après ma mort tomber mieux qu'en ta main.
Apprens à te connoistre, et descens en toy-mesme.
On t'honore dans Rome, on te courtise, on t'aime,
Chacun tremble sous toy, chacun t'offre des vœux,
Ta fortune est bien haut, tu peux ce que tu veux;
Mais tu ferois pitié mesme à ceux qu'elle irrite,
Si je t'abandonnois à ton peu de mérite.
Ose me démentir, dy-moy ce que tu vaux,
Conte-moy tes vertus, tes glorieux travaux,
Les rares qualitez par où tu m'as dû plaire,
Et tout ce qui t'éléve au dessus du vulgaire.
Ma faveur fait ta gloire, et ton pouvoir en vient;
Elle seule t'éléve, et seule te soûtient :
C'est elle qu'on adore, et non-pas ta personne;

Tu n'as crédit ny rang qu'autant qu'elle t'en donne,
Et, pour te faire choir, je n'aurois aujourd'huy
Qu'à retirer la main qui seule est ton appuy.
J'aime mieux toutefois céder à ton envie :
Régne, si tu le peux, aux dépens de ma vie.
Mais oses-tu penser que les Serviliens,
Les Cosses, les Métels, les Pauls, les Fabiens,
Et tant d'autres enfin, de qui les grands courages
Des héros de leur sang sont les vives images,
Quittent le noble orgueil d'un sang si genéreux
Jusqu'à pouvoir souffrir que tu régnes sur eux?
Parle, parle, il est temps.

CINNA.

Je demeure stupide :
Non que vostre colére ou la mort m'intimide;
Je voy qu'on m'a trahy, vous m'y voyez resver,
Et j'en cherche l'autheur sans le pouvoir trouver.
Mais c'est trop y tenir toute l'ame occupée.
Seigneur, je suis Romain, et du sang de Pompée;
Le pére et les deux fils, laschement égorgez,
Par la mort de César étoient trop peu vengez.
C'est là d'un beau dessein l'illustre et seule cause,
Et puisqu'à vos rigueurs la trahison m'expose,
N'attendez point de moy d'infames repentirs,
D'inutiles regrets, ny de honteux soûpirs.
Le sort vous est propice autant qu'il m'est contraire,
Je sçay ce que j'ay fait et ce qu'il vous faut faire,
Vous devez un exemple à la postérité,
Et mon trépas importe à vostre seureté.

AUGUSTE.

Tu me braves, Cinna, tu fais le magnanime,
Et, loin de t'excuser, tu couronnes ton crime :

Voyons si ta constance ira jusques au bout.
Tu sçais ce qui t'est dû, tu vois que je sçay tout :
Fay ton arrest toy-mesme, et choisy tes supplices.

SCENE II.

AUGUSTE, LIVIE, CINNA, ÆMILIE, FULVIE.

LIVIE.

Vous ne connoissez pas encor tous les complices.
Vostre Æmilie en est, Seigneur, et la voicy.

CINNA.

C'est elle-mesme, ô Dieu!

AUGUSTE

Et toy, ma fille, aussi!

ÆMILIE.

Ouy, tout ce qu'il a fait, il l'a fait pour me plaire,
Et j'en étois, Seigneur, la cause et le salaire.

AUGUSTE.

Quoy! l'amour qu'en ton cœur j'ay fait naistre aujourd'huy
T'emporte-t'il déja jusqu'à mourir pour luy?
Ton ame à ces transports un peu trop s'abandonne,
Et c'est trop tost aimer l'amant que je te donne.

ÆMILIE.

Cet amour, qui m'expose à vos ressentimens,
N'est point le prompt effet de vos commandemens :
Ces flames dans nos cœurs sans vostre ordre étoient nées,
Et ce sont des secrets de plus de quatre années.
Mais, quoy que je l'aimasse et qu'il brûlast pour moy,

Une haine plus forte à tous deux fit la loy :
Je ne voulus jamais luy donner d'espérance
Qu'il ne m'eust de mon pére asseuré la vengeance;
Je la luy fis jurer, il chercha des amis;
Le Ciel rompt le succès que je m'étois promis,
Et je vous viens, Seigneur, offrir une victime,
Non pour sauver sa vie en me chargeant du crime,
Son trépas est trop juste aprés son attentat,
Et toute excuse est vaine en un crime d'Etat :
Mourir en sa présence, et rejoindre mon pére,
C'est tout ce qui m'améne et tout ce que j'espére.

AUGUSTE.

Jusques à quand, ô Ciel, et par quelle raison
Prendrez-vous contre moy des traits dans ma maison?
Pour ses débordemens j'en ay chassé Julie;
Mon amour en sa place a fait choix d'Æmilie,
Et je la voy comme elle indigne de ce rang :
L'une m'ostoit l'honneur, l'autre a soif de mon sang,
Et, prenant toutes deux leur passion pour guide,
L'une fut impudique, et l'autre est parricide.
O ma fille, est-ce-là le prix de mes bienfaits?

ÆMILIE.

Ceux de mon pére en vous firent mesmes effets.

AUGUSTE.

Songe avec quel amour j'élevay ta jeunesse.

ÆMILIE.

Il éleva la vostre avec mesme tendresse,
Il fut vostre tuteur, et vous son assassin,
Et vous m'avez au crime enseigné le chemin.
Le mien d'avec le vostre en ce point seul différe,
Que vostre ambition s'est immolé mon pére,

Et qu'un juste couroux, dont je me sens brusler,
A son sang innocent vouloit vous immoler.

LIVIE.

C'en est trop, Æmilie, arreste, et considére
Qu'il t'a trop bien payé les bienfaits de ton pére :
Sa mort, dont la mémoire allume ta fureur,
Fut un crime d'Octave, et non de l'empereur.
Tous ces crimes d'Etat qu'on fait pour la couronne,
Le Ciel nous en absout alors qu'il nous la donne,
Et, dans le sacré rang où sa faveur l'a mis,
Le passé devient juste, et l'avenir permis.
Qui peut y parvenir ne peut estre coupable ;
Quoy qu'il ait fait ou fasse, il est inviolable ;
Nous luy devons nos biens, nos jours sont en sa main,
Et jamais on n'a droit sur ceux du souverain.

ÆMILIE.

Aussi, dans le discours que vous venez d'entendre,
Je parlois pour l'aigrir, et non pour me défendre.
Punissez-donc, Seigneur, ces criminels appas
Qui de vos favoris font d'illustres ingrats ;
Tranchez mes tristes jours pour asseurer les vostres :
Si j'ay séduit Cinna, j'en séduiray bien d'autres,
Et je suis plus à craindre, et vous plus en danger,
Si j'ay l'amour ensemble et le sang à venger.

CINNA.

Que vous m'ayez séduit, et que je souffre encore
D'estre deshonoré par celle que j'adore !
Seigneur, la vérité doit icy s'exprimer.
J'avois fait ce dessein avant que de l'aimer ;
A mes plus saints desirs la trouvant inflexible,
Je creus qu'à d'autres soins elle seroit sensible :
Je parlay de son pére et de vostre rigueur,

Et l'offre de mon bras suivit celle du cœur.
Que la vengeance est douce à l'esprit d'une femme!
Je l'attaquay par là, par là je pris son ame.
Dans mon peu de mérite elle me négligeoit,
Et ne pût négliger le bras qui la vengeoit.
Elle n'a conspiré que par mon artifice :
J'en suis le seul autheur, elle n'est que complice.

ÆMILIE.

Cinna, qu'oses-tu dire? est-ce là me chérir,
Que de m'oster l'honneur quand il me faut mourir?

CINNA.

Mourez, mais en mourant ne souillez point ma gloire.

ÆMILIE.

La mienne se flestrit, si César te veut croire.

CINNA.

Et la mienne se perd, si vous tirez à vous
Toute celle qui suit de si généreux coups.

ÆMILIE.

Et bien, prens-en ta part, et me laisse la mienne;
Ce seroit l'affoiblir que d'affoiblir la tienne :
La gloire et le plaisir, la honte et les tourmens,
Tout doit estre commun entre de vrais amans.
Nos deux ames, Seigneur, sont deux ames romaines :
Unissant nos desirs, nous unismes nos haines;
De nos parens perdus le vif ressentiment
Nous apprit nos devoirs en un mesme moment;
En ce noble dessein nos cœurs se rencontrérent,
Nos esprits généreux ensemble le formérent,
Ensemble nous cherchons l'honneur d'un beau trépas :
Vous vouliez nous unir, ne nous séparez pas.

AUGUSTE.

Ouy, je vous uniray, couple ingrat et perfide,

Et plus mon ennemy qu'Antoine ny Lépide.
Ouy, je vous uniray, puisque vous le voulez ;
Il faut bien satisfaire aux feux dont vous bruslez,
Et que tout l'univers, sçachant ce qui m'anime,
S'étonne du supplice aussi-bien que du crime.

SCENE III.

AUGUSTE, LIVIE, CINNA, MAXIME, ÆMILIE, FULVIE.

AUGUSTE.

Mais enfin le Ciel m'aime, et ses bien-faits nouveaux
Ont enlevé Maxime à la fureur des eaux.
Approche, seul amy que j'éprouve fidelle.

MAXIME.

Honorez moins, Seigneur, une ame criminelle.

AUGUSTE.

Ne parlons plus de crime après ton repentir,
Après que du péril tu m'as sceu garantir :
C'est à toy que je dois et le jour et l'empire.

MAXIME.

De tous vos ennemis connoissez mieux le pire.
Si vous régnez encor, Seigneur, si vous vivez,
C'est ma jalouse rage à qui vous le devez.
Un vertüeux remords n'a point touché mon ame :
Pour perdre mon rival j'ay découvert sa trame ;
Euphorbe vous a feint que je m'étois noyé,
De crainte qu'après moy vous n'eussiez envoyé.
Je voulois avoir lieu d'abuser Æmilie,
Effrayer son esprit, la tirer d'Italie,

Et pensois la résoudre à cet enlévement
Sous l'espoir du retour pour venger son amant.
Mais, au lieu de gouster ces grossiéres amorces,
Sa vertu combatuë a redoublé ses forces :
Elle a leu dans mon cœur. Vous sçavez le surplus,
Et je vous en ferois des récits superflus :
Vous voyez le succès de mon lasche artifice.
Si pourtant quelque grace est deuë à mon indice,
Faites périr Euphorbe au milieu des tourments,
Et souffrez que je meure aux yeux de ces amants.
J'ay trahy mon amy, ma maîtresse, mon maistre,
Ma gloire, mon païs, par l'avis de ce traistre,
Et croiray toutefois mon bonheur infiny,
Si je puis m'en punir après l'avoir puny.

AUGUSTE.

En est-ce assez, ô Ciel! et le sort, pour me nuire,
A-t'il quelqu'un des miens qu'il veuille encor séduire?
Qu'il joigne à ses efforts le secours des enfers,
Je suis maistre de moy comme de l'univers.
Je le suis, je veux l'estre. O siécles, ô mémoire,
Conservez à jamais ma derniére victoire !
Je triomphe aujourd'huy du plus juste couroux
De qui le souvenir puisse aller jusqu'à vous.
Soyons amis, Cinna, c'est moy qui t'en convie.
Comme à mon ennemy je t'ay donné la vie,
Et, malgré la fureur de ton lasche dessin,
Je te la donne encor comme à mon assassin.
Commençons un combat qui montre par l'issuë
Qui l'aura mieux de nous ou donnée ou receuë.
Tu trahis mes bien-faits, je les veux redoubler;
Je t'en avois comblé, je t'en veux accabler.
Avec cette beauté que je t'avois donnée,

Reçoy le consulat pour la prochaine année.
Aime Cinna, ma fille, en cet illustre rang;
Préféres-en la pourpre à celle de mon sang;
Appren sur mon exemple à vaincre ta colére.
Te rendant un époux, je te rens plus qu'un pére.

ÆMILIE.

Et je me rens, Seigneur, à ces hautes bontez,
Je recouvre la veuë auprès de leurs clartez,
Je connoy mon forfait qui me sembloit justice,
Et, ce que n'avoit pû la terreur du supplice,
Je sens naistre en mon ame un repentir puissant,
Et mon cœur en secret me dit qu'il y consent.
Le Ciel a résolu vostre grandeur suprème,
Et pour preuve, Seigneur, je n'en veux que moy-mesme:
J'ose avec vanité me donner cet éclat,
Puisqu'il change mon cœur, qu'il veut changer l'Etat.
Ma haine va mourir, que j'ay cruë immortelle;
Elle est morte, et ce cœur devient sujet fidelle,
Et, prenant desormais cette haine en horreur,
L'ardeur de vous servir succéde à sa fureur.

CINNA.

Seigneur, que vous diray-je après que nos offenses
Au lieu de châtimens trouvent des récompenses?
O vertu sans exemple! ô clemence qui rend
Vostre pouvoir plus juste et mon crime plus grand!

AUGUSTE.

Cesse d'en retarder un oubly magnanime,
Et tous deux avec moy faites grace à Maxime.
Il nous a trahis tous, mais ce qu'il a commis
Vous conserve innocens et me rend mes amis.

(*A Maxime.*)

Reprens auprès de moy ta place accoûtumée,

Rentre dans ton crédit et dans ta renommée;
Qu'Euphorbe de tous trois ait sa grace à son tour,
Et que demain l'hymen couronne leur amour.
Si tu l'aimes encor, ce sera ton supplice.

MAXIME.

Je n'en murmure point, il a trop de justice,
Et je suis plus confus, Seigneur, de vos bontez,
Que je ne suis jaloux du bien que vous m'ostez.

CINNA.

Souffrez que ma vertu, dans mon cœur rappelée,
Vous consacre une foy laschement violée,
Mais si ferme à présent, si loin de chanceler,
Que la chûte du Ciel ne pourroit l'ébranler.
Puisse le grand moteur des belles destinées,
Pour prolonger vos jours, retrancher nos années,
Et moy, par un bon-heur dont chacun soit jaloux,
Perdre pour vous cent fois ce que je tiens de vous!

LIVIE.

Ce n'est pas tout, Seigneur : une céleste flame
D'un rayon prophétique illumine mon ame;
Oyez ce que les dieux vous font sçavoir par moy,
De vostre heureux destin c'est l'immüable loy :
Après cette action vous n'avez rien à craindre,
On portera le joug desormais sans se plaindre,
Et les plus indomptez, renversant leurs projets,
Mettront toute leur gloire à mourir vos sujets.
Aucun lasche dessein, aucune ingrate envie
N'attaquera le cours d'une si belle vie,
Jamais plus d'assassins, ny de conspirateurs :
Vous avez trouvé l'art d'estre maistre des cœurs.
Rome, avec une joye et sensible et profonde,
Se démet en vos mains de l'empire du monde;

Vos royales vertus luy vont trop enseigner
Que son bonheur consiste à vous faire régner.
D'une si longue erreur pleinement affranchie,
Elle n'a plus de vœux que pour la monarchie,
Vous prépare déja des temples, des autels,
Et le Ciel une place entre les immortels,
Et la postérité, dans toutes les provinces,
Donnera vostre exemple aux plus généreux princes.

AUGUSTE.

J'en accepte l'augure, et j'ose l'espérer;
Ainsi toûjours les Dieux vous daignent inspirer!
Qu'on redouble demain les heureux sacrifices,
Que nous leur offrirons sous de meilleurs auspices,
Et que vos conjurez entendent publier
Qu'Auguste a tout appris et veut tout oublier.





EXAMEN DE CINNA

Ce poëme a tant d'illustres suffrages qui luy donnent le premier rang parmy les miens que je me ferois trop d'importans ennemis si j'en disois du mal. Je ne le suis pas assez de moy mesme pour chercher des defauts où ils n'en ont point voulu voir, et accuser le jugement qu'ils en ont fait pour obscurcir la gloire qu'ils m'en ont donnée. Cette approbation si forte et si générale vient sans doute de ce que la vray-semblance s'y trouve si heureusement conservée aux endroits où la verité luy manque qu'il n'a jamais besoin de recourir au nécessaire. Rien n'y contredit l'histoire, bien que beaucoup de choses y soient adjoustées; rien n'y est violenté par les incommoditez de la representation, ny par l'unité de jour, ny par celle de lieu.

Il est vray qu'il s'y rencontre une duplicité de lieu particulier. La moitié de la piéce se passe chez Æmilie, et l'autre dans le cabinet d'Auguste. J'aurois été ridicule si j'avois prétendu que cet empereur délibérast avec Maxime et Cinna s'il quitteroit l'empire ou non, précisément dans la mesme place où ce dernier vient de rendre conte à Æmilie de la conspiration qu'il a formée contre luy. C'est ce qui m'a fait rompre la liaison des scénes au quatrième acte, n'ayant pû me résoudre à faire que Maxime vinst donner l'alarme à Æmilie de la conjuration découverte au lieu mesme où Auguste en venoit de recevoir l'avis par son ordre, et dont il ne faisoit que de sortir avec tant d'inquiétude et d'irrésolution. C'eust été une impudence extraordinaire, et tout-à-fait hors du vray-semblable, de se

presenter dans son cabinet un moment après qu'il luy avoit fait réveler le secret de cette entreprise et porter la nouvelle de sa fausse mort. Bien loin de pouvoir surprendre Æmilie par la peur de se voir arrétée, c'eust été se faire arréter luy-mesme et se précipiter dans un obstacle invincible au dessein qu'il vouloit exécuter. Æmilie ne parle donc pas où parle Auguste, à la reserve du cinquiéme acte; mais cela n'empesche pas qu'à considérer tout le poëme ensemble, il n'aye son unité de lieu, puisque tout s'y peut passer non seulement dans Rome, ou dans un quartier de Rome, mais dans le seul palais d'Auguste, pourveu que vous y vouliez donner un apartement à Æmilie qui soit éloigné du sien.

Le conte que Cinna luy rend de sa conspiration justifie ce que j'ay dit ailleurs, que, pour faire souffrir une narration ornée, il faut que celuy qui la fait et celuy qui l'écoute ayent l'esprit assez tranquille, et s'y plaisent assez pour luy préter toute la patience qui luy est nécessaire. Æmilie a de la joye d'apprendre de la bouche de son amant avec quelle chaleur il a suivy ses intentions, et Cinna n'en a pas moins de luy pouvoir donner de si belles espérances de l'effet qu'elle en souhaite. C'est pourquoy, quelque longue que soit cette narration sans interruption aucune, elle n'ennuye point; les ornemens de rhétorique dont j'ay tasché de l'enrichir ne la font point condamner de trop d'artifice, et la diversité de ses figures ne fait point regretter le temps que j'y perds; mais, si j'avois attendu à la commencer qu'Evandre eust troublé ces deux amants par la nouvelle qu'il leur apporte, Cinna eust été obligé de s'en taire, ou de la conclure en six vers, et Æmilie n'en eust pû supporter davantage.

Comme les vers d'*Horace* ont quelque chose de plus net et de moins guindé pour les pensées que ceux du *Cid*, on peut dire que ceux de cette piéce ont quelque chose de plus achevé que ceux d'*Horace*, et qu'enfin la facilité de concevoir le sujet, qui n'est ny trop chargé d'incidens, ny trop embarassé des récits de ce qui s'est passé avant le commencement de la piéce, est une des causes sans doute de la grande approbation qu'il a receuë. L'auditeur aime à s'abandonner à l'action presente et à n'estre point obligé, pour

l'intelligence de ce qu'il voit, de reflèchir sur ce qu'il a déjà veu, et de fixer sa mémoire sur les prémiers actes cependant que les derniers sont devant ses yeux. C'est l'incommodité des piéces embarassées, qu'en termes de l'art on nomme *implexes* par un mot emprunté du latin, telles que sont *Rodogune* et *Héraclius*. Elle ne se rencontre pas dans les simples; mais, comme celles-là ont sans doute besoin de plus d'esprit pour les imaginer et de plus d'art pour les conduire, celles-cy, n'ayant pas le mesme secours du costé du sujet, demandent plus de force de vers, de raisonnement et de sentiments pour les soûtenir.



POLYEUCTE

MARTYR

TRAGEDIE CHRESTIENNE.

ACTEURS.

FELIX, sénateur romain, gouverneur d'Arménie.
POLYEUCTE, seigneur arménien, gendre de Félix.
SEVERE, chevalier romain, favory de l'empereur Décie.
NEARQUE, seigneur arménien, amy de Polyeucte.
PAULINE, fille de Félix et femme de Polyeucte.
STRATONICE, confidente de Pauline.
ALBIN, confident de Félix.
FABIAN, domestique de Sévére.
CLEON, domestique de Félix.
TROIS GARDES.

La scéne est à Méliténe, capitale d'Arménie, dans le palais de Félix.



POLYEUCTE

ACTE PREMIER

SCENE PREMIERE.

POLYEUCTE, NEARQUE.

NEARQUE.

Quoy ! vous vous arrétez aux songes d'une femme !
De si foibles sujets troublent cette grande ame !
Et ce cœur tant de fois dans la guerre éprouvé
S'alarme d'un péril qu'une femme a resvé !

POLYEUCTE.

Je sçay ce qu'est un songe, et le peu de croyance
Qu'un homme doit donner à son extravagance,
Qui d'un amas confus des vapeurs de la nuit
Forme de vains objets que le réveil détruit.
Mais vous ne sçavez pas ce que c'est qu'une femme,

Vous ignorez quels droits elle a sur toute l'ame,
Quand, après un long temps qu'elle a sceu nous charmer,
Les flambeaux de l'hymen viennent de s'allumer.
Pauline, sans raison dans la douleur plongée,
Craint, et croit déja voir ma mort qu'elle a songée.
Elle oppose ses pleurs au dessein que je fais,
Et tasche à m'empescher de sortir du palais.
Je méprise sa crainte, et je céde à ses larmes;
Elle me fait pitié sans me donner d'alarmes,
Et mon cœur, attendry sans estre intimidé,
N'ose déplaire aux yeux dont il est possédé.
L'occasion, Néarque, est-elle si pressante
Qu'il faille estre insensible aux soûpirs d'une amante?
Par un peu de remise épargnons son ennuy,
Pour faire en plein repos ce qu'il trouble aujourd'huy.

NEARQUE.

Avez-vous cependant une pleine asseurance
D'avoir assez de vie, ou de persévérance,
Et Dieu, qui tient vostre ame et vos jours dans sa main,
Promet-il à vos vœux de le pouvoir demain?
Il est toûjours tout juste, et tout bon, mais sa grace
Ne descend pas toûjours avec mesme efficace
Après certains momens que perdent nos longueurs,
Elle quitte ces traits qui pénétrent les cœurs;
Le nostre s'endurcit, la repousse, l'égare;
Le bras qui la versoit en devient plus avare,
Et cette sainte ardeur qui doit porter au bien
Tombe plus rarement, ou n'opére plus rien.
Celle qui vous pressoit de courir au baptesme,
Languissante déja, cesse d'estre la mesme,
Et, pour quelques soûpirs qu'on vous a fait oüir,
Sa flame se dissipe et va s'évanoüir.

POLYEUCTE.

Vous me connoissez mal : la mesme ardeur me brusle,
Et le desir s'accroist quand l'effet se recule.
Ces pleurs, que je regarde avec un œil d'époux,
Me laissent dans le cœur aussi chrétien que vous ;
Mais, pour en recevoir le sacré caractére
Qui lave nos forfaits dans une eau salutaire,
Et qui, purgeant nostre ame et dessillant nos yeux,
Nous rend le prémier droit que nous avions aux cieux,
Bien que je le préfére aux grandeurs d'un empire,
Comme le bien suprème et le seul où j'aspire,
Je croy, pour satisfaire un juste et saint amour,
Pouvoir un peu remettre, et différer d'un jour.

NEARQUE.

Ainsi du genre humain l'ennemy vous abuse ;
Ce qu'il ne peut de force, il l'entreprend de ruse.
Jaloux des bons desseins qu'il tasche d'ébranler,
Quand il ne les peut rompre, il pousse à reculer :
D'obstacle sur obstacle il va troubler le vostre,
Aujourd'huy par des pleurs, chaque jour par quelqu'autre ;
Et ce songe, remply de noires visions,
N'est que le coup d'essay de ses illusions.
Il met tout en usage, et priére et menace ;
Il attaque toûjours, et jamais ne se lasse ;
Il croit pouvoir enfin ce qu'encore il n'a pû,
Et que ce qu'on différe est à demy rompu.
Rompez ses prémiers coups, laissez pleurer Pauline :
Dieu ne veut point d'un cœur où le monde domine,
Qui regarde en arriére, et, douteux en son choix,
Lors que sa voix l'appelle, écoute une autre voix.

POLYEUCTE.

Pour se donner à luy faut-il n'aimer personne ?

NEARQUE.

Nous pouvons tout aimer, il le souffre, il l'ordonne;
Mais, à vous dire tout, ce Seigneur des seigneurs
Veut le prémier amour et les prémiers honneurs.
Comme rien n'est égal à sa grandeur suprème,
Il faut ne rien aimer qu'après luy, qu'en luy-mesme,
Négliger, pour luy plaire, et femme, et biens, et rang,
Exposer pour sa gloire et verser tout son sang.
Mais que vous étes loin de cette ardeur parfaite
Qui vous est nécessaire, et que je vous souhaite!
Je ne puis vous parler que les larmes aux yeux.
Polyeucte, aujourd'huy qu'on nous hait en tous lieux,
Qu'on croit servir l'Etat quand on nous persécute,
Qu'aux plus aspres tourmens un chrétien est en butte,
Comment en pourrez-vous surmonter les douleurs,
Si vous ne pouvez pas résister à des pleurs?

POLYEUCTE.

Vous ne m'étonnez point; la pitié qui me blesse
Sied bien aux plus grands cœurs, et n'a point de foiblesse.
Sur mes pareils, Néarque, un bel œil est bien fort;
Tel craint de le fascher qui ne craint pas la mort,
Et s'il faut affronter les plus crüels supplices,
Y trouver des appas, en faire mes délices,
Vostre Dieu, que je n'ose encor nommer le mien,
M'en donnera la force en me faisant chrétien.

NEARQUE.

Hastez-vous donc de l'estre.

POLYEUCTE.

Ouy, j'y cours, cher Néarque,
Je brusle d'en porter la glorieuse marque;
Mais Pauline s'afflige, et ne peut consentir,
Tant ce songe la trouble, à me laisser sortir.

NEARQUE.

Vostre retour pour elle en aura plus de charmes.
Dans une heure au plus tard vous essuîrez ses larmes,
Et l'heur de vous revoir luy semblera plus doux,
Plus elle aura pleuré pour un si cher époux.
Allons, on nous attend.

POLYEUCTE.

Appaisez donc sa crainte,
Et calmez la douleur dont son ame est atteinte.
Elle revient.

NEARQUE.

Fuyez.

POLYEUCTE.

Je ne puis.

NEARQUE.

Il le faut.
Fuyez un ennemy qui sçait vostre defaut,
Qui le trouve aisément, qui blesse par la veuë,
Et dont le coup mortel vous plaist quand il vous tuë.

SCENE II.

POLYEUCTE, NEARQUE, PAULINE, STRATONICE.

POLYEUCTE.

Fuyons, puisqu'il le faut. Adieu, Pauline, adieu;
Dans une heure au plus tard je reviens en ce lieu.

PAULINE.

Quel sujet si pressant à sortir vous convie?
Y va-t'il de l'honneur? y va-t'il de la vie?

POLYEUCTE.

Il y va de bien plus.

PAULINE.

Quel est donc ce secret?

POLYEUCTE.

Vous le sçaurez un jour; je vous quitte à regret,
Mais enfin il le faut.

PAULINE.

Vous m'aimez?

POLYEUCTE.

Je vous aime,
Le Ciel m'en soit témoin, cent fois plus que moy-mesme;
Mais...

PAULINE.

Mais mon déplaisir ne vous peut émouvoir!
Vous avez des secrets que je ne puis sçavoir!
Quelle preuve d'amour! Au nom de l'hyménée,
Donnez à mes soûpirs cette seule journée.

POLYEUCTE.

Un songe vous fait peur!

PAULINE.

Ses présages sont vains,
Je le sçay, mais enfin je vous aime, et je crains.

POLYEUCTE.

Ne craignez rien de mal pour une heure d'absence.
Adieu, vos pleurs sur moy prennent trop de puissance;
Je sens déja mon cœur prest à se révolter,
Et ce n'est qu'en fuyant que j'y puis résister.

SCENE III.

PAULINE, STRATONICE.

PAULINE.

Va, néglige mes pleurs, cours et te précipite
Au devant de la mort que les dieux m'ont prédite;
Suy cet agent fatal de tes mauvais destins,
Qui peut-estre te livre aux mains des assassins.
Tu vois, ma Stratonice, en quel siécle nous sommes :
Voilà nostre pouvoir sur les esprits des hommes,
Voilà ce qui nous reste, et l'ordinaire effet
De l'amour qu'on nous offre et des vœux qu'on nous fait !
Tant qu'ils ne sont qu'amans nous sommes souveraines,
Et jusqu'à la conqueste ils nous traitent de reines;
Mais après l'hyménée ils sont rois à leur tour.

STRATONICE.

Polyeucte pour vous ne manque point d'amour.
S'il ne vous traite icy d'entiére confidence,
S'il part malgré vos pleurs, c'est un trait de prudence.
Sans vous en affliger, présumez avec moy
Qu'il est plus à propos qu'il vous céle pourquoy.
Assurez-vous sur luy qu'il en a juste cause.
Il est bon qu'un mary nous cache quelque chose,
Qu'il soit quelquefois libre, et ne s'abaisse pas
A nous rendre toûjours conte de tous ses pas.
On n'a tous deux qu'un cœur qui sent mesmes traverses,
Mais ce cœur a pourtant ses functions diverses,
Et la loy de l'hymen, qui vous tient assemblez,
N'ordonne pas qu'il tremble alors que vous tremblez.

Ce qui fait vos frayeurs ne peut le mettre en peine :
Il est Arménien, et vous étes Romaine,
Et vous pouvez sçavoir que nos deux nations
N'ont pas sur ce sujet mesmes impressions.
Un songe en nostre esprit passe pour ridicule,
Il ne nous laisse espoir, ny crainte, ny scrupule ;
Mais il passe dans Rome avec authorité
Pour fidelle miroir de la fatalité.

PAULINE.

Quelque peu de crédit que chez vous il obtienne,
Je croy que ta frayeur égaleroit la mienne
Si de telles horreurs t'avoient frapé l'esprit,
Si je t'en avois fait seulement le récit.

STRATONICE.

A raconter ses maux souvent on les soulage.

PAULINE.

Ecoute ; mais il faut te dire davantage,
Et que, pour mieux comprendre un si triste discours,
Tu sçaches ma foiblesse et mes autres amours.
Une femme d'honneur peut avoüer sans honte
Ces surprises des sens que la raison surmonte ;
Ce n'est qu'en ces assauts qu'éclate la vertu,
Et l'on doute d'un cœur qui n'a point combatu.
Dans Rome, où je nasquis, ce malheureux visage
D'un chevalier romain captiva le courage ;
Il s'appelloit Sévére. Excuse les soûpirs
Qu'arrache encor un nom trop cher à mes desirs.

STRATONICE.

Est-ce luy qui n'aguére, aux dépens de sa vie,
Sauva des ennemis vostre empereur Décie,
Qui leur tira mourant la victoire des mains,
Et fit tourner le sort des Perses aux Romains?

Luy qu'entre tant de morts immolez à son maistre
On ne pût rencontrer, ou du moins reconnoistre,
A qui Décie enfin, pour des exploits si beaux,
Fit si pompeusement dresser de vains tombeaux?

PAULINE.

Hélas! c'étoit luy-mesme, et jamais nostre Rome
N'a produit plus grand cœur, ny veu plus honneste homme.
Puisque tu le connois, je ne t'en diray rien.
Je l'aimay, Stratonice : il le méritoit bien.
Mais que sert le mérite où manque la fortune?
L'un étoit grand en luy, l'autre foible et commune:
Trop invincible obstacle, et dont trop rarement
Triomphe auprès d'un pére un vertüeux amant.

STRATONICE.

La digne occasion d'une rare constance!

PAULINE.

Dy plûtost d'une indigne et folle résistance.
Quelque fruit qu'une fille en puisse recueillir,
Ce n'est une vertu que pour qui veut faillir.
Parmy ce grand amour que j'avois pour Sévére,
J'attendois un époux de la main de mon pére,
Toûjours preste à le prendre, et jamais ma raison
N'avoüa de mes yeux l'aimable trahison.
Il possédoit mon cœur, mes desirs, ma pensée;
Je ne luy cachois point combien j'étois blessée,
Nous soûpirions ensemble et pleurions nos malheurs;
Mais au lieu d'espérance il n'avoit que des pleurs,
Et malgré des soûpirs si doux, si favorables,
Mon pére et mon devoir étoient inexorables.
Enfin je quittay Rome et ce parfait amant
Pour suivre icy mon pére en son gouvernement,
Et luy, desespéré, s'en alla dans l'armée

Chercher d'un beau trépas l'illustre renommée.
Le reste, tu le sçais : mon abord en ces lieux
Me fit voir Polyeucte, et je plûs à ses yeux;
Et comme il est icy le chef de la noblesse,
Mon pére fut ravy qu'il me prist pour maîtresse,
Et, par son alliance il se creut asseuré
D'estre plus redoutable, et plus considéré.
Il approuva sa flame, et conclud l'hyménée,
Et moy, comme à son lit je me vis destinée,
Je donnay par devoir à son affection
Tout ce que l'autre avoit par inclination.
Si tu peux en douter, juge-le par la crainte
Dont en ce triste jour tu me vois l'ame atteinte.

STRATONICE.

Elle fait assez voir à quel point vous l'aimez.
Mais quel songe, après tout, tient vos sens alarmez?

PAULINE.

Je l'ay veu cette nuit, ce malheureux Sévére,
La vengeance à la main, l'œil ardent de colére.
Il n'étoit point couvert de ces tristes lambeaux
Qu'une ombre désolée emporte des tombeaux;
Il n'étoit point percé de ces coups pleins de gloire
Qui, retranchant sa vie, asseurent sa mémoire;
Il sembloit triomphant, et tel que sur son char,
Victorieux, dans Rome entre nostre César.
Après un peu d'effroy que m'a donné sa veuë :
« Porte à qui tu voudras la faveur qui m'est due,
Ingrate, m'a-t'il dit, et, ce jour expiré,
Pleure à loisir l'époux que tu m'as préféré. »
A ces mots j'ay frémy, mon ame s'est troublée;
En suite, des chrétiens une impie assemblée,
Pour avancer l'effet de ce discours fatal,

A jetté Polyeucte aux pieds de son rival.
Soudain à son secours j'ay réclamé mon pére.
Hélas! c'est de tout point ce qui me desespére,
J'ay veu mon pére mesme, un poignard à la main,
Entrer, le bras levé, pour luy percer le sein.
Là, ma douleur trop forte a brouillé ces images,
Le sang de Polyeucte a satisfait leurs rages;
Je ne sçay ny comment ny quand ils l'ont tüé,
Mais je sçay qu'à sa mort tous ont contribüé,
Voilà quel est mon songe.

STRATONICE.

Il est vray qu'il est triste,
Mais il faut que vostre ame à ces frayeurs résiste;
La vision, de soy, peut faire quelque horreur,
Mais non pas vous donner une juste terreur.
Pouvez-vous craindre un mort? pouvez-vous craindre un pére
Qui chérit vostre époux, que vostre époux révére,
Et dont le juste choix vous a donnée à luy
Pour s'en faire en ces lieux un ferme et seur appuy?

PAULINE.

Il m'en a dit autant, et rit de mes alarmes;
Mais je crains des chrétiens les complots et les charmes,
Et que sur mon époux leur troupeau ramassé
Ne venge tant de sang que mon pére a versé.

STRATONICE.

Leur secte est insensée, impie et sacrilége,
Et dans son sacrifice use de sortilége;
Mais sa fureur ne va qu'à briser nos autels,
Elle n'en veut qu'aux dieux, et non pas aux mortels.
Quelque sévérité que sur eux on déploye,
Ils souffrent sans murmure et meurent avec joye,

Et, depuis qu'on les traite en criminels d'Etat,
On ne peut les charger d'aucun assassinat.

PAULINE.

Tay-toy, mon pére vient.

SCENE IV.

FELIX, ALBIN, PAULINE, STRATONICE.

FELIX.

Ma fille, que ton songe
En d'étranges frayeurs ainsi que toy me plonge!
Que j'en crains les effets qui semblent s'approcher!

PAULINE.

Quelle subite alarme ainsi vous peut toucher?

FELIX.

Sévére n'est point mort.

PAULINE.

Quel mal nous fait sa vie?

FELIX.

Il est le favory de l'empereur Décie.

PAULINE.

Après l'avoir sauvé des mains des ennemis,
L'espoir d'un si haut rang luy devenoit permis.
Le Destin, aux grands cœurs si souvent mal propice,
Se résout quelquefois à leur faire justice.

FELIX.

Il vient icy luy-mesme.

PAULINE.

Il vient!

FELIX.

Tu le vas voir.

PAULINE.

C'en est trop! mais comment le pouvez-vous sçavoir?

FELIX.

Albin l'a rencontré dans la proche campagne;
Un gros de courtisans en foule l'accompagne,
Et montre assez quel est son rang et son crédit.
Mais, Albin, redy-luy ce que ses gens t'ont dit.

ALBIN.

Vous sçavez quelle fut cette grande journée
Que sa perte pour nous rendit si fortunée,
Où l'empereur captif, par sa main dégagé,
Rasseura son party déja découragé,
Tandis que sa vertu succomba sous le nombre;
Vous sçavez les honneurs qu'on fit faire à son ombre,
Après qu'entre les morts on ne le pût trouver.
Le roy de Perse aussi l'avoit fait enlever.
Témoin de ses hauts faits et de son grand courage,
Ce monarque en voulut connoistre le visage;
On le mit dans sa tente, où, tout percé de coups,
Tout mort qu'il paroissoit, il fit mille jaloux.
Là, bien-tost il montra quelque signe de vie;
Ce prince généreux en eut l'ame ravie,
Et sa joye, en dépit de son dernier malheur,
Du bras qui le causoit honora la valeur.
Il en fit prendre soin, la cure en fut secrette,
Et, comme au bout d'un mois sa santé fut parfaite,
Il offrit dignitez, alliance, tresors,
Et, pour gagner Sévére, il fit cent vains efforts.
Après avoir comblé ses refus de loüange,
Il envoye à Décie en proposer l'échange;

Et soudain l'empereur, transporté de plaisir,
Offre au Perse son frére et cent chefs à choisir.
Ainsi revint au camp le valeureux Sévére
De sa haute vertu recevoir le salaire :
Le faveur de Décie en fut le digne prix.
De nouveau l'on combat, et nous sommes surpris.
Ce malheur toutefois sert à croistre sa gloire;
Luy seul rétablit l'ordre, et gagne la victoire,
Mais si belle, et si pleine, et par tant de beaux faits,
Qu'on nous offre tribut, et nous faisons la paix.
L'empereur, qui luy montre une amour infinie,
Après ce grand succès l'envoye en Arménie;
Il vient en apporter la nouvelle en ces lieux,
Et par un sacrifice en rendre hommage aux dieux.

FELIX.

O Ciel! en quel état ma fortune est réduite!

ALBIN.

Voilà ce que j'ay sceu d'un homme de sa suite,
Et j'ay couru, Seigneur, pour vous y disposer.

FELIX.

Ah! sans doute, ma fille, il vient pour t'épouser.
L'ordre d'un sacrifice est pour luy peu de chose :
C'est un prétexte faux, dont l'amour est la cause.

PAULINE.

Cela pourroit bien estre, il m'aimoit chérement.

FELIX.

Que ne permettra-t'il à son ressentiment,
Et jusques à quel point ne porte sa vengeance
Une juste colére avec tant de puissance!
Il nous perdra, ma fille.

PAULINE.

Il est trop généreux.

FELIX.

Tu veux flatter en vain un pére malheureux,
Il nous perdra, ma fille. Ah! regret qui me tuë,
De n'avoir pas aimé la vertu toute nuë!
Ah! Pauline, en effet, tu m'as trop obéï.
Ton courage étoit bon, ton devoir l'a trahy.
Que ta rébellion m'eust été favorable!
Qu'elle m'eust garanty d'un état déplorable!
Si quelque espoir me reste, il n'est plus aujourd'huy
Qu'en l'absolu pouvoir qu'il te donnoit sur luy :
Ménage en ma faveur l'amour qui le posséde,
Et d'où provient mon mal fay sortir le reméde.

PAULINE.

Moy! moy! que je revoye un si puissant vainqueur,
Et m'expose à des yeux qui me percent le cœur!
Mon pére, je suis femme et je sçay ma foiblesse,
Je sens déja mon cœur qui pour luy s'intéresse,
Et poussera sans doute, en dépit de ma foy,
Quelque soûpir indigne et de vous et de moy.
Je ne le verray point.

FELIX.

Rasseure un peu ton ame.

PAULINE.

Il est toûjours aimable, et je suis toûjours femme.
Dans le pouvoir sur moy que ses regards ont eu,
Je n'ose m'asseurer de toute ma vertu.
Je ne le verray point.

FELIX.

Il faut le voir, ma fille,
Ou tu trahis ton père et toute ta famille.

PAULINE.

C'est à moy d'obéïr puisque vous commandez,

Mais voyez les périls où vous me hazardez.

FELIX.

Ta vertu m'est connuë.

PAULINE.

Elle vaincra sans doute.
Ce n'est pas le succès que mon ame redoute;
Je crains ce dur combat, et ces troubles puissans
Que fait déja chez moy la révolte des sens.
Mais, puisqu'il faut combattre un ennemy que j'aime,
Souffrez que je me puisse armer contre moy-mesme,
Et qu'un peu de loisir me prépare à le voir.

FELIX.

Jusqu'au devant des murs je vay le recevoir.
Rappelle cependant tes forces étonnées,
Et songe qu'en tes mains tu tiens nos destinées.

PAULINE.

Ouy, je vay de nouveau dompter mes sentimens
Pour servir de victime à vos commandemens.





ACTE II

SCENE PREMIERE.

SEVERE, FABIAN.

SEVERE.

CEPENDANT que Félix donne ordre au sacrifice,
Pourray-je prendre un temps à mes vœux si propice?
Pourray-je voir Pauline, et rendre à ses beaux yeux
L'hommage souverain que l'on va rendre aux dieux?
Je ne t'ay point celé que c'est ce qui m'améne,
Le reste est un prétexte à soulager ma peine;
Je viens sacrifier, mais c'est à ses beautez
Que je viens immoler toutes mes volontez.

FABIAN.

Vous la verrez, Seigneur.

SEVERE.

Ah! quel comble de joye!
Cette chére beauté consent que je la voye!
Mais ay-je sur son ame encor quelque pouvoir?
Quelque reste d'amour s'y fait-il encor voir?
Quel trouble, quel transport luy cause ma venue?
Puis-je tout espérer de cette heureuse veüe?

Car je voudrois mourir plûtost que d'abuser
Des lettres de faveur que j'ay pour l'épouser;
Elles sont pour Felix, non pour triompher d'elle :
Jamais à ses desirs mon cœur ne fut rebelle,
Et, si mon mauvais sort avoit changé le sien,
Je me vaincrois moy-mesme, et ne prétendrois rien.

FABIAN.

Vous la verrez, c'est tout ce que je vous puis dire.

SEVERE.

D'où vient que tu frémis, et que ton cœur soûpire?
Ne m'aime-t'elle plus? Éclaircy-moy ce point.

FABIAN.

M'en croirez-vous, Seigneur? ne la revoyez point;
Portez en lieu plus haut l'honneur de vos caresses :
Vous trouverez à Rome assez d'autres maîtresses,
Et, dans ce haut degré de puissance et d'honneur,
Les plus grands y tiendront vostre amour à bonheur.

SEVERE.

Qu'à des pensers si bas mon ame se ravale!
Que je tienne Pauline à mon sort inégale!
Elle en a mieux usé, je la dois imiter;
Je n'aime mon bonheur que pour la mériter.
Voyons-la, Fabian, ton discours m'importune;
Allons mettre à ses pieds cette haute fortune :
Je l'ay dans les combats trouvée heureusement
En cherchant une mort digne de son amant.
Ainsi ce rang est sien, cette faveur est sienne,
Et je n'ay rien enfin que d'elle je ne tienne.

FABIAN.

Non, mais encor un coup ne la revoyez point.

SEVERE.

Ah! c'en est trop, enfin éclaircy-moy ce point.
As-tu veu des froideurs quand tu l'en as priée?

FABIAN.

Je tremble à vous le dire, elle est...

SEVERE.

Quoy?

FABIAN.

Mariée.

SEVERE.

Soûtien-moy, Fabian, ce coup de foudre est grand,
Et frape d'autant plus que plus il me surprend.

FABIAN.

Seigneur, qu'est devenu ce généreux courage?

SEVERE.

La constance est icy d'un difficile usage;
De pareils déplaisirs accablent un grand cœur,
La vertu la plus masle en perd toute vigueur,
Et, quand d'un feu si beau les ames sont éprises,
La mort les trouble moins que de telles surprises.
Je ne suis plus à moy quand j'entens ce discours.
Pauline est mariée!

FABIAN.

Ouy, depuis quinze jours,
Polyeucte, un seigneur des prémiers d'Arménie,
Gouste de son hymen la douceur infinie.

SEVERE.

Je ne la puis du moins blasmer d'un mauvais choix :
Polyeucte a du nom, et sort du sang des rois.
Foibles soulagemens d'un malheur sans reméde!
Pauline, je verray qu'un autre vous posséde!
O Ciel qui malgré moy me renvoyez au jour,

O sort qui redonniez l'espoir à mon amour,
Reprenez la faveur que vous m'avez prétée,
Et rendez-moy la mort que vous m'avez ostée!
Voyons-la toutefois, et dans ce triste lieu
Achevons de mourir en luy disant adieu;
Que mon cœur, chez les morts emportant son image,
De son dernier soûpir puisse luy faire hommage.

FABIAN.

Seigneur, considérez...

SEVERE.

Tout est considéré.
Quel désordre peut craindre un cœur desespéré?
N'y consent-elle pas?

FABIAN.

Ouy, Seigneur, mais...

SEVERE.

N'importe.

FABIAN.

Cette vive douleur en deviendra plus forte.

SEVERE.

Et ce n'est pas un mal que je veuille guérir.
Je ne veux que la voir, soûpirer, et mourir.

FABIAN.

Vous vous échaperez sans doute en sa presence :
Un amant qui perd tout n'a plus de complaisance;
Dans un tel entretien il suit sa passion,
Et ne pousse qu'injure et qu'imprécation.

SEVERE.

Juge autrement de moy, mon respect dure encore;
Tout violent qu'il est, mon desespoir l'adore.
Quels reproches aussi peuvent m'estre permis?
Dequoy puis-je accuser qui ne m'a rien promis?

Elle n'est point parjure, elle n'est point légére ;
Son devoir m'a trahy, mon malheur, et son pére.
Mais son devoir fut juste, et son pére eut raison;
J'impute à mon malheur toute la trahison :
Un peu moins de fortune, et plûtost arrivée,
Eust gagné l'un par l'autre, et me l'eust conservée.
Trop heureux, mais trop tard, je n'ay pû l'acquérir.
Laisse-la moy donc voir, soûpirer, et mourir.

FABIAN.

Ouy, je vay l'asseurer qu'en ce malheur extrème
Vous étes assez fort pour vous vaincre vous-mesme.
Elle a craint, comme moy, ces prémiers mouvemens
Qu'une perte impréveuë arrache aux vrais amans,
Et dont la violence excite assez de trouble
Sans que l'objet présent l'irrite et le redouble.

SEVERE.

Fabian, je la voy.

FABIAN.

Seigneur, souvenez vous...

SEVERE.

Hélas! elle aime un autre, un autre est son époux!

SCENE II.

SEVERE, PAULINE, STRATONICE, FABIAN.

PAULINE.

Ouy, je l'aime, Seigneur, et n'en fais point d'excuse;
Que tout autre que moy vous flate et vous abuse,
Pauline a l'ame noble, et parle à cœur ouvert.
Le bruit de vostre mort n'est point ce qui vous perd.

Si le Ciel en mon choix eust mis mon hyménée,
A vos seules vertus je me serois donnée,
Et toute la rigueur de vostre prémier sort
Contre vostre mérite eust fait un vain effort.
Je découvrois en vous d'assez illustres marques
Pour vous préférer mesme aux plus heureux monarques;
Mais, puisque mon devoir m'imposait d'autres loix,
De quelque amant pour moy que mon pére eust fait choix,
Quand à ce grand pouvoir que la valeur vous donne
Vous auriez ajousté l'éclat d'une couronne,
Quand je vous aurois veu, quand je l'aurois haï,
J'en aurois soûpiré, mais j'aurois obéï,
Et sur mes passions ma raison souveraine
Eust blasmé mes soûpirs et dissipé ma haine.

SEVERE.

Que vous étes heureuse, et qu'un peu de soûpirs
Fait un aisé reméde à tous vos déplaisirs!
Ainsi, de vos desirs toûjours reine absoluë,
Les plus grands changemens vous trouvent résoluë,
De la plus forte ardeur vous portez vos esprits
Jusqu'à l'indifférence, et peut-estre au mépris,
Et vostre fermeté fait succéder sans peine
La faveur au dédain, et l'amour à la haine.
Qu'un peu de vostre humeur, ou de vostre vertu,
Soulageroit les maux de ce cœur abatu!
Un soûpir, une larme à regret épanduë,
M'auroit déja guéry de vous avoir perduë;
Ma raison pourroit tout sur l'amour affoibly,
Et de l'indifférence iroit jusqu'à l'oubly,
Et, mon feu desormais se réglant sur le vostre,
Je me tiendrois heureux entre les bras d'une autre.

O trop aimable objet qui m'avez trop charmé,
Est-ce là comme on aime, et m'avez-vous aimé?

PAULINE.

Je vous l'ay trop fait voir, Seigneur, et si mon ame
Pouvoit bien étouffer les restes de sa flâme,
Dieux! que j'éviterois de rigoureux tourmens!
Ma raison, il est vray, dompte mes sentimens;
Mais, quelque authorité que sur eux elle ait prise,
Elle n'y régne pas, elle les tyrannise,
Et, quoyque le dehors soit sans émotion,
Le dedans n'est que trouble et que sedition.
Un je ne sçay quel charme encor vers vous m'emporte;
Vostre mérite est grand, si ma raison est forte;
Je le vois encor tel qu'il alluma mes feux,
D'autant plus puissamment solliciter mes vœux
Qu'il est environné de puissance et de gloire,
Qu'en tous lieux après vous il traisne la victoire,
Que j'en sçay mieux le prix, et qu'il n'a point déceu
Le généreux espoir que j'en avois conceu.
Mais ce mesme devoir qui le vainquit dans Rome,
Et qui me range icy dessous les loix d'un homme,
Repousse encor si bien l'effort de tant d'appas
Qu'il déchire mon ame et ne l'ébransle pas.
C'est cette vertu mesme, à nos desirs crüelle,
Que vous loüiez alors, en blasphémant contre elle:
Plaignez-vous-en encor, mais loüez sa rigueur
Qui triomphe à la fois de vous et de mon cœur,
Et voyez qu'un devoir moins ferme et moins sincére
N'auroit pas mérité l'amour du grand Sévere.

SEVERE.

Ah! Madame, excusez une aveugle douleur
Qui ne connoit plus rien que l'excès du malheur;

Je nommois inconstance et prenois pour un crime
De ce juste devoir l'effort le plus sublime.
De grace, montrez moins à mes sens desolez
La grandeur de ma perte et ce que vous valez,
Et, cachant par pitié cette vertu si rare
Qui redouble mes feux lors qu'elle nous sépare,
Faites voir des defauts qui puissent à leur tour
Affoiblir ma douleur avecque mon amour.

PAULINE.

Hélas! cette vertu, quoy qu'enfin invincible,
Ne laisse que trop voir une ame trop sensible.
Ces pleurs en sont témoins, et ces lasches soupirs
Qu'arrachent de nos feux les crüels souvenirs,
Trop rigoureux effets d'une aimable presence,
Contre qui mon devoir a trop peu de défense.
Mais si vous estimez ce vertüeux devoir,
Conservez-m'en la gloire, et cessez de me voir.
Epargnez-moy des pleurs qui coulent à ma honte,
Epargnez-moy des feux qu'à regret je surmonte,
Enfin épargnez-moy ces tristes entretiens
Qui ne font qu'irriter vos tourmens et les miens.

SEVERE.

Que je me prive ainsi du seul bien qui me reste!

PAULINE.

Sauvez-vous d'une veüe à tous les deux funeste.

SEVERE.

Quel prix de mon amour! quel fruit de mes travaux!

PAULINE.

C'est le reméde seul qui peut guérir nos maux.

SEVERE.

Je veux mourir des miens, aimez-en la mémoire.

PAULINE.

Je veux guérir des miens, ils souilleroient ma gloire.

SEVERE.

Ah ! puisque vostre gloire en prononce l'arrest,
Il faut que ma douleur céde à son intérest :
Est-il rien que sur moy cette gloire n'obtienne?
Elle me rend les soins que je dois à la mienne.
Adieu, je vay chercher au milieu des combats
Cette immortalité que donne un beau trépas,
Et remplir dignement, par une mort pompeuse,
De mes prémiers exploits l'attente avantageuse,
Si toutefois, après ce coup mortel du sort,
J'ay de la vie assez pour chercher une mort.

PAULINE.

Et moy, dont vostre veuë augmente le supplice,
Je l'éviteray mesme en vostre sacrifice,
Et, seule dans ma chambre enfermant mes regrets,
Je vay pour vous aux dieux faire des vœux secrets.

SEVERE.

Puisse le juste Ciel, content de ma ruïne,
Combler d'heur et de jours Polyeucte et Pauline!

PAULINE.

Puisse trouver Sévére, après tant de malheur,
Une félicité digne de sa valeur!

SEVERE.

Il la trouvoit en vous.

PAULINE.

Je dépendois d'un pére.

SEVERE.

O devoir qui me perd et qui me desespére!
Adieu, trop vertüeux objet et trop charmant.

PAULINE.

Adieu, trop malheureux et trop parfait amant.

SCENE III.

PAULINE, STRATONICE.

STRATONICE.

Je vous ay plaint tous deux, j'en verse encor des larmes,
Mais du moins vostre esprit est hors de ses alarmes;
Vous voyez clairement que vostre songe est vain :
Sévére ne vient pas la vengeance à la main.

PAULINE.

Laisse-moy respirer du moins, si tu m'as plainte;
Au fort de ma douleur tu rappelles ma crainte;
Souffre un peu de relasche à mes esprits troublez,
Et ne m'accable point par des maux redoublez.

STRATONICE.

Quoy! vous craignez encor?

PAULINE.

Je tremble, Stratonice,
Et, bien que je m'effraye avec peu de justice,
Cette injuste frayeur sans cesse reproduit
L'image des malheurs que j'ay veus cette nuit.

STRATONICE.

Sévére est généreux.

PAULINE.

Malgré sa retenuë,
Polyeucte sanglant frape toûjours ma veuë.

STRATONICE.

Vous voyez ce rival faire des vœux pour luy.

PAULINE.

Je croy mesme au besoin qu'il seroit son appuy.
Mais, soit cette croyance ou fausse ou véritable,
Son sejour en ce lieu m'est toûjours redoutable :
A quoy que sa vertu puisse le disposer,
Il est puissant, il m'aime, et vient pour m'épouser.

SCENE IV.

POLYEUCTE, NEARQUE, PAULINE, STRATONICE.

POLYEUCTE.

C'est trop verser de pleurs, il est temps qu'ils tarissent,
Que vostre douleur cesse, et vos craintes finissent :
Malgré les faux avis par vos dieux envoyez,
Je suis vivant, Madame, et vous me revoyez.

PAULINE.

Le jour est encor long, et, ce qui plus m'effraye,
La moitié de l'avis se trouve déja vraye.
J'ay crû Sévére mort, et je le vois icy.

POLYEUCTE.

Je le sçay, mais enfin j'en prens peu de soucy.
Je suis dans Méliténe, et, quel que soit Sévére,
Vostre pére y commande, et l'on m'y considére,
Et je ne pense pas qu'on puisse avec raison
D'un cœur tel que le sien craindre une trahison.
On m'avoit asseuré qu'il vous faisoit visite,
Et je venois luy rendre un honneur qu'il mérite.

PAULINE.

Il vient de me quitter assez triste et confus,
Mais j'ay gagné sur luy qu'il ne me verra plus.

POLYEUCTE.

Quoy! vous me soupçonnez déja de quelque ombrage!

PAULINE.

Je ferois à tous trois un trop sensible outrage;
J'asseure mon repos, que troublent ses regards.
La vertu la plus ferme évite les hazards.
Qui s'expose au péril veut bien trouver sa perte,
Et, pour vous en parler avec une ame ouverte,
Depuis qu'un vray mérite a pû nous enflamer,
Sa presence toûjours a droit de nous charmer.
Outre qu'on doit rougir de s'en laisser surprendre,
On souffre à résister, on souffre à s'en défendre,
Et, bien que la vertu triomphe de ces feux,
La victoire est pénible, et le combat honteux.

POLYEUCTE.

O vertu trop parfaite, et devoir trop sincére!
Que vous devez coûter de regrets à Sévére!
Qu'aux dépens d'un beau feu vous me rendez heureux,
Et que vous étes doux à mon cœur amoureux!
Plus je voy mes défauts, et plus je vous contemple,
Plus j'admire...

SCENE V.

POLYEUCTE, PAULINE, NEARQUE, STRATONICE, CLEON.

CLEON.

Seigneur, Félix vous mande au temple:
La victime est choisie et le peuple à genoux,
Et pour sacrifier on n'attend plus que vous.

POLYEUCTE.

Va, nous allons te suivre. Y venez-vous, Madame?

PAULINE.

Sévére craint ma veuë, elle irrite sa flame;
Je luy tiendray parole, et ne veux plus le voir.
Adieu, vous l'y verrez, pensez à son pouvoir,
Et ressouvenez-vous que sa faveur est grande.

POLYEUCTE.

Allez, tout son crédit n'a rien que j'appréhende,
Et, comme je connoy sa générosité,
Nous ne nous combatrons que de civilité.

SCENE VI.

POLYEUCTE, NEARQUE.

NEARQUE.

Où pensez-vous aller?

POLYEUCTE.

Au temple, où l'on m'appelle.

NEARQUE.

Quoy! vous mesler aux vœux d'une troupe infidelle?
Oubliez-vous déja que vous étes chrétien?

POLYEUCTE.

Vous, par qui je le suis, vous en souvient-il bien?

NEARQUE.

J'abhorre les faux dieux.

POLYEUCTE.

Et moy, je les déteste.

NEARQUE.

Je tiens leur culte impie.

POLYEUCTE.

Et je le tiens funeste.

NEARQUE.

Fuyez donc leurs autels.

POLYEUCTE.

Je les veux renverser,
Et mourir dans leur temple, ou les y terrasser.
Allons, mon cher Nearque, allons aux yeux des homme
Braver l'idolatrie et montrer qui nous sommes :
C'est l'attente du Ciel, il nous la faut remplir,
Je viens de le promettre et je vay l'accomplir.
Je rens graces au Dieu que tu m'as fait connoistre
De cette occasion qu'il a si-tost fait naistre,
Où déja sa bonté, preste à me couronner,
Daigne éprouver la foy qu'il vient de me donner.

NEARQUE.

Ce zèle est trop ardent, souffrez qu'il se modére.

POLYEUCTE.

On n'en peut avoir trop pour le Dieu qu'on révére.

NEARQUE.

Vous trouverez la mort.

POLYEUCTE.

Je la cherche pour luy.

NEARQUE.

Et si ce cœur s'ébransle ?

POLYEUCTE.

Il sera mon appuy.

NEARQUE.

Il ne commande point que l'on s'y précipite.

POLYEUCTE.

Plus elle est volontaire et plus elle merite.

NEARQUE.

Il suffit, sans chercher, d'attendre et de souffrir.

POLYEUCTE.

On souffre avec regret quand on n'ose s'offrir.

NEARQUE.

Mais dans ce temple enfin la mort est asseurée.

POLYEUCTE.

Mais dans le ciel déja la palme est préparée.

NEARQUE.

Par une sainte vie il faut la mériter.

POLYEUCTE.

Mes crimes en vivant me la pourroient oster.
Pourquoy mettre au hazard ce que la mort asseure?
Quand elle ouvre le ciel, peut-elle sembler dure?
Je suis chrétien, Néarque, et le suis tout à fait,
La foy que j'ay receuë aspire à son effet.
Qui fuit croit laschement, et n'a qu'une foy morte.

NEARQUE.

Ménagez vostre vie, à Dieu mesme elle importe,
Vivez pour protéger les chrétiens en ces lieux.

POLYEUCTE.

L'exemple de ma mort les fortifîra mieux.

NEARQUE.

Vous voulez donc mourir?

POLYEUCTE.

Vous aimez donc à vivre.

NEARQUE.

Je ne puis déguiser que j'ay peine à vous suivre?
Sous l'horreur des tourmens je crains de succomber.

POLYEUCTE.

Qui marche asseurément n'a point peur de tomber,
Dieu fait part au besoin de sa force infinie,

Qui craint de le nier dans son ame le nie,
Il croit le pouvoir faire, et doute de sa foy.

NEARQUE.

Qui n'appréhende rien présume trop de soy.

POLYEUCTE.

J'attens tout de sa grace, et rien de ma foiblesse.
Mais, loin de me presser, il faut que je vous presse!
D'où vient cette froideur?

NEARQUE.

Dieu mesme a craint la mort.

POLYEUCTE.

Il s'est offert pourtant; suivons ce saint effort,
Dressons-luy des autels sur des monceaux d'idoles.
Il faut (je me souviens encor de vos paroles)
Négliger, pour luy plaire, et femme, et biens, et rang,
Exposer pour sa gloire et verser tout son sang.
Hélas! qu'avez-vous fait de cette amour parfaite
Que vous me souhaitiez, et que je vous souhaite?
S'il vous en reste encor, n'étes-vous point jaloux
Qu'à grand peine chrétien j'en montre plus que vous?

NEARQUE.

Vous sortez du baptesme, et ce qui vous anime,
C'est sa grace, qu'en vous n'affoiblit aucun crime;
Comme encor toute entiére, elle agit pleinement,
Et tout semble possible à son feu véhément.
Mais cette mesme grace, en moy diminüée,
Et par mille péchez sans cesse exténüée,
Agit aux grands effets avec tant de langueur
Que tout semble impossible à son peu de vigueur.
Cette indigne mollesse et ces lasches défenses
Sont des punitions qu'attirent mes offenses;
Mais Dieu, dont on ne doit jamais se défier,

Me donne vostre exemple à me fortifier.
  Allons, cher Polyeucte, allons aux yeux des hommes
Braver l'idolatrie, et montrer qui nous sommes.
Puissay-je vous donner l'exemple de souffrir,
Comme vous me donnez celuy de vous offrir!

POLYEUCTE.

A cet heureux transport que le Ciel vous envoye,
Je reconnoy Néarque et j'en pleure de joye.
  Ne perdons plus de temps, le sacrifice est prest,
Allons-y du vray Dieu soutenir l'intérest;
Allons fouler aux pieds ce foudre ridicule
Dont arme un bois pourry ce peuple trop crédule,
Allons en éclairer l'aveuglement fatal,
Allons briser ces dieux de pierre et de metal,
Abandonnons nos jours à cette ardeur celeste;
Faisons triompher Dieu, qu'il dispose du reste.

NEARQUE.

Allons faire éclater sa gloire aux yeux de tous,
Et répondre avec zéle à ce qu'il veut de nous.





ACTE III

SCENE PREMIERE.

PAULINE.

Que de soucis flotans! que de confus nuages
Presentent à mes yeux d'inconstantes images!
Douce tranquillité que je n'ose espérer,
Que ton divin rayon tarde à les éclairer!
Mille agitations, que mes troubles produisent,
Dans mon cœur ébranslé tour à tour se détruisent;
Aucun espoir n'y coule où j'ose persister,
Aucun effroy n'y régne où j'ose m'arréter;
Mon esprit, embrassant tout ce qu'il s'imagine,
Voit tantost mon bonheur et tantost ma ruïne,
Et fuit leur vaine idée avec si peu d'effet
Qu'il ne peut espérer ny craindre tout-à-fait.
Sévére incessamment brouille ma fantaisie;
J'espére en sa vertu, je crains sa jalousie,
Et je n'ose penser que d'un œil bien égal
Polyeucte en ces lieux puisse voir son rival.

Comme entre deux rivaux la haine est naturelle,
L'entreveuë aisément se termine en querelle :
L'un voit aux mains d'autruy ce qu'il croit mériter,
L'autre un desespéré qui peut trop attenter;
Quelque haute raison qui régle leur courage,
L'un conçoit de l'envie, et l'autre de l'ombrage;
La honte d'un affront que chacun d'eux croit voir
Ou de nouveau receuë, ou preste à recevoir,
Consumant dès l'abort toute leur patience,
Forme de la colére et de la défiance,
Et, saisissant ensemble et l'époux et l'amant,
En dépit d'eux les livre à leur ressentiment.
Mais que je me figure une étrange chimére,
Et que je traite mal Polyeucte et Sévére!
Comme si la vertu de ces fameux rivaux
Ne pouvoit s'affranchir de ces communs defauts!
Leurs ames à tous deux, d'elles-mesmes maîtresses,
Sont d'un ordre trop haut pour de telles bassesses;
Ils se verront au temple en hommes généreux;
Mais, las! ils se verront, et c'est beaucoup pour eux.
Que sert à mon époux d'estre dans Méliténe,
Si contre luy Sévére arme l'aigle romaine,
Si mon pére y commande, et craint ce favory,
Et se repent déja du choix de mon mary?
Si peu que j'ay d'espoir ne luit qu'avec contrainte,
En naissant il avorte, et fait place à la crainte;
Ce qui doit l'affermir sert à le dissiper.
Dieux, faites que ma peur puisse enfin se tromper!

SCENE II.

PAULINE, STRATONICE.

PAULINE.

Mais sçachons-en l'issuë. Et bien! ma Stratonice,
Comment s'est terminé ce pompeux sacrifice?
Ces rivaux généreux au temple se sont veus?

STRATONICE.

Ah! Pauline!

PAULINE.

Mes vœux ont-ils été deceus?
J'en voy sur ton visage une mauvaise marque.
Se sont-ils querellez?

STRATONICE.

Polyeucte, Néarque,
Les chrétiens...

PAULINE.

Parle donc... Les chrétiens?

STRATONICE.

Je ne puis.

PAULINE.

Tu prépares mon ame à d'étranges ennuis.

STRATONICE.

Vous n'en sçauriez avoir une plus juste cause.

PAULINE.

L'ont-ils assassiné?

STRATONICE.

Ce seroit peu de chose.
Tout vostre songe est vray, Polyeucte n'est plus...

PAULINE.

Il est mort?

STRATONICE.

Non, il vit, mais (ô pleurs superflus!)
Ce courage si grand, cette ame si divine,
N'est plus digne du jour, ny digne de Pauline.
Ce n'est plus cet époux si charmant à vos yeux,
C'est l'ennemy commun de l'Etat et des dieux,
Un méchant, un infame, un rebelle, un perfide,
Un traistre, un scélerat, un lasche, un parricide,
Une peste exécrable à tous les gens de bien,
Un sacrilége impie, en un mot un chrétien.

PAULINE.

Ce mot auroit suffy sans ce torrent d'injures.

STRATONICE.

Ces titres aux chrétiens, sont-ce des impostures?

PAULINE.

Il est ce que tu dis s'il embrasse leur foy,
Mais il est mon époux, et tu parles à moy.

STRATONICE.

Ne considérez plus que le Dieu qu'il adore.

PAULINE.

Je l'aimay par devoir, ce devoir dure encore.

STRATONICE.

Il vous donne à present sujet de le haïr;
Qui trahit tous nos dieux auroit pû vous trahir.

PAULINE.

Je l'aimerois encor quand il m'auroit trahie,
Et si de tant d'amour tu peux estre ébahie,
Appren que mon devoir ne dépend point du sien.
Qu'il y manque, s'il veut, je doy faire le mien.
Quoy! s'il aimoit ailleurs, serois-je dispensée

A suivre, à son exemple, une ardeur insensée?
Quelque chrétien qu'il soit, je n'en ay point d'horreur,
Je chéris sa personne, et je hay son erreur.
Mais quel ressentiment en témoigne mon pére?

STRATONICE.

Une secrette rage, un excès de colére,
Malgré qui toutefois un reste d'amitié
Montre pour Polyeucte encor quelque pitié.
Il ne veut point sur luy faire agir sa justice,
Que du traistre Néarque il n'ait veu le supplice.

PAULINE.

Quoy! Néarque en est donc?

STRATONICE.

Néarque l'a séduit:
De leur vieille amitié c'est-là l'indigne fruit.
Ce perfide tantost, en dépit de luy-mesme,
L'arrachant de vos bras, le traisnoit au baptesme.
Voilà ce grand secret, et si mystérieux,
Que n'en pouvoit tirer vostre amour curieux.

PAULINE.

Tu me blasmois alors d'estre trop importune.

STRATONICE.

Je ne prévoyois pas une telle infortune.

PAULINE.

Avant qu'abandonner mon ame à mes douleurs,
Il me faut essayer la force de mes pleurs.
En qualité de femme, ou de fille, j'espére
Qu'ils vaincront un époux, ou fléchiront un pére;
Que si sur l'un et l'autre ils manquent de pouvoir,
Je ne prendray conseil que de mon desespoir.
Appren-moy cependant ce qu'ils ont fait au temple.

STRATONICE.

C'est une impiété qui n'eut jamais d'exemple.
Je ne puis y penser sans frémir à l'instant,
Et crains de faire un crime en vous la racontant.
Apprenez en deux mots leur brutale insolence.
  Le prestre avoit à peine obtenu du silence,
Et devers l'orient asseuré son aspect,
Qu'ils ont fait éclater leur manque de respect.
A chaque occasion de la cérémonie,
A l'envy l'un et l'autre étaloit sa manie,
Des mystéres sacrez hautement se moquoit,
Et traitoit de mépris les dieux qu'on invoquoit.
Tout le peuple en murmure et Félix s'en offense;
Mais, tous deux s'emportant à plus d'irrévérence :
« Quoy! luy dit Polyeucte en élevant sa voix,
Adorez-vous des dieux ou de pierre ou de bois? »
Icy dispensez-moy du récit des blasphèmes
Qu'ils ont vomy tous deux contre Jupiter mesmes;
L'adultére et l'inceste en étoient les plus doux.
« Oyez, dit-il en suite, oyez, peuple, oyez tous.
Le Dieu de Polyeucte et celuy de Néarque
De la terre et du ciel est l'absolu monarque,
Seul estre indépendant, seul maistre du destin,
Seul principe éternel et souveraine fin.
C'est ce Dieu des chrétiens qu'il faut qu'on remercie
Des victoires qu'il donne à l'empereur Décie;
Luy seul tient en sa main le succès des combats,
Il le veut élever, il le peut mettre à bas;
Sa bonté, son pouvoir, sa justice, est immense;
C'est luy seul qui punit, luy seul qui récompense :
Vous adorez en vain des monstres impuissans. »
Se jettant à ces mots sur le vin et l'encens,

Aprés en avoir mis les saints vases par terre,
Sans crainte de Félix, sans crainte du tonnerre,
D'une fureur pareille ils courent à l'autel.
Cieux ! a-t'on veu jamais, a-t'on rien veu de tel ?
Du plus puissant des dieux nous voyons la statuë
Par une main impie à leurs pieds abatuë !
Les mystéres troublez, le temple profané,
La fuite et les clameurs d'un peuple mutiné,
Qui craint d'estre accablé sous le couroux céleste,
Félix... Mais le voicy qui vous dira le reste.

PAULINE.

Que son visage est sombre et plein d'émotion !
Qu'il montre de tristesse et d'indignation !

SCENE III.

FELIX, PAULINE, STRATONICE.

FELIX.

Une telle insolence avoir osé paroistre !
En public, à ma veuë ! Il en moûrra, le traistre !

PAULINE.

Souffrez que vostre fille embrasse vos genoux.

FELIX.

Je parle de Néarque, et non de vostre époux.
Quelque indigne qu'il soit de ce doux nom de gendre,
Mon ame luy conserve un sentiment plus tendre ;
La grandeur de son crime et de mon déplaisir
N'a pas éteint l'amour qui me l'a fait choisir.

PAULINE.

Je n'attendois pas moins de la bonté d'un pére.

FELIX.

Je pouvois l'immoler à ma juste colére,
Car vous n'ignorez pas à quel comble d'horreur
De son audace impie a monté la fureur :
Vous l'avez pû sçavoir du moins de Stratonice.

PAULINE.

Je sçay que de Néarque il doit voir le supplice.

FELIX.

Du conseil qu'il doit prendre il sera mieux instruit
Quand il verra punir celuy qui l'a séduit.
Au spectacle sanglant d'un amy qu'il faut suivre,
La crainte de mourir et le desir de vivre
Ressaisissent une ame avec tant de pouvoir
Que qui voit le trépas cesse de le vouloir.
L'exemple touche plus que ne fait la menace :
Cette indiscrette ardeur tourne bien-tost en glace,
Et nous verrons bien-tost son cœur inquiété
Me demander pardon de tant d'impiété.

PAULINE.

Vous pouvez espérer qu'il change de courage?

FELIX.

Aux dépens de Néarque il doit se rendre sage.

PAULINE.

Il le doit, mais, hélas! où me renvoyez-vous,
Et quels tristes hazards ne court point mon époux,
Si de son inconstance il faut qu'enfin j'espére
Le bien que j'espérois de la bonté d'un pére?

FELIX.

Je vous en fais trop voir, Pauline, à consentir
Qu'il évite la mort par un prompt repentir :
Je devois mesme peine à des crimes semblables,
Et, mettant différence entre ces deux coupables,

J'ay trahy la justice à l'amour paternel,
Je me suis fait pour luy moy-mesme criminel,
Et j'attendois de vous, au milieu de vos craintes,
Plus de remercîmens que je n'entens de plaintes.

PAULINE.

De quoy remercier qui ne me donne rien?
Je sçay quelle est l'humeur et l'esprit d'un chrétien,
Dans l'obstination jusqu'au bout il demeure :
Vouloir son repentir, c'est ordonner qu'il meure.

FELIX.

Sa grace est en sa main, c'est à luy d'y resver.

PAULINE.

Faites-la toute entiére.

FELIX.

Il la peut achever.

PAULINE.

Ne l'abandonnez pas aux fureurs de sa secte.

FELIX.

Je l'abandonne aux loix qu'il faut que je respecte.

PAULINE.

Est-ce ainsi que d'un gendre un beau-pére est l'appuy?

FELIX.

Qu'il fasse autant pour soy comme je fais pour luy.

PAULINE.

Mais il est aveuglé.

FELIX.

Mais il se plaist à l'estre.
Qui chérit son erreur ne la veut pas connoistre.

PAULINE.

Mon pére, au nom des dieux...

FELIX.

Ne les reclamez pas,
Ces dieux, dont l'intérest demande son trépas.

PAULINE.

Ils écoutent nos vœux.

FELIX.

Et bien! qu'il leur en fasse.

PAULINE.

Au nom de l'empereur, dont vous tenez la place...

FELIX.

J'ay son pouvoir en main, mais, s'il me l'a commis,
C'est pour le déployer contre ses ennemis.

PAULINE.

Polyeucte l'est-il?

FELIX.

Tous chrétiens sont rebelles.

PAULINE.

N'écoutez point pour luy ces maximes crüelles;
En épousant Pauline, il s'est fait vostre sang.

FELIX.

Je regarde sa faute, et ne voy plus son rang.
Quand le crime d'Etat se mesle au sacrilége,
Le sang ny l'amitié n'ont plus de privilége.

PAULINE.

Quel excès de rigueur!

FELIX.

Moindre que son forfait.

PAULINE.

O de mon songe affreux trop véritable effet!
Voyez-vous qu'avec luy vous perdez vostre fille?

FELIX.

Les dieux et l'empereur sont plus que ma famille.

PAULINE.

La perte de tous deux ne vous peut arréter!

FELIX.

J'ay les dieux et Décie ensemble à redouter.
Mais nous n'avons encor à craindre rien de triste.
Dans son aveuglement pensez-vous qu'il persiste?
S'il nous sembloit tantost courir à son malheur,
C'est d'un nouveau chrétien la prémiére chaleur.

PAULINE.

Si vous l'aimez encor, quittez cette espérance
Que deux fois en un jour il change de croyance :
Outre que les chrétiens ont plus de dureté,
Vous attendez de luy trop de legéreté.
Ce n'est point une erreur avec le lait succée
Que sans l'examiner son ame ait embrassée;
Polyeucte est chrétien parce qu'il l'a voulu,
Et vous portoit au temple un esprit résolu.
Vous devez présumer de luy comme du reste.
Le trépas n'est pour eux ny honteux ny funeste :
Ils cherchent de la gloire à mépriser nos dieux;
Aveugles pour la terre, ils aspirent aux cieux,
Et, croyant que la mort leur en ouvre la porte,
Tourmentez, déchirez, assassinez, n'importe,
Les supplices leur sont ce qu'à nous les plaisirs,
Et les ménent au but où tendent leurs desirs :
La mort la plus infame, ils l'appellent martyre.

FELIX.

Et bien donc, Polyeucte aura ce qu'il desire.
N'en parlons plus.

PAULINE.

Mon pére...

SCENE IV.

FELIX, ALBIN, PAULINE, STRATONICE.

FELIX.

Albin, en est-ce fait?

ALBIN.

Ouy, Seigneur, et Néarque a payé son forfait.

FELIX.

Et nostre Polyeucte a veu trancher sa vie?

ALBIN.

Il l'a veu, mais, hélas! avec un œil d'envie.
Il brusle de le suivre au lieu de reculer,
Et son cœur s'affermit au lieu de s'ébransler.

PAULINE.

Je vous le disois bien; encor un coup, mon pére,
Si jamais mon respect a pû vous satisfaire,
Si vous l'avez prisé, si vous l'avez chéry...

FELIX.

Vous aimez trop, Pauline, un indigne mary.

PAULINE.

Je l'ay de vostre main, mon amour est sans crime :
Il est de vostre choix la glorieuse estime,
Et j'ay, pour l'accepter, éteint le plus beau feu
Qui d'une ame bien née ait mérité l'aveu.
Au nom de cette aveugle et prompte obéïssance,
Que j'ay toûjours renduë aux loix de la naissance,
Si vous avez pû tout sur moy, sur mon amour,
Que je puisse sur vous quelque chose à mon tour.
Par ce juste pouvoir à present trop à craindre,

Par ces beaux sentimens qu'il m'a fallu contraindre,
Ne m'ostez pas vos dons : ils sont chers à mes yeux,
Et m'ont assez coûté pour m'estre précieux.

FELIX.

Vous m'importunez trop : bien que j'aye un cœur tendre,
Je n'aime la pitié qu'au prix que j'en veux prendre;
Employez mieux l'effort de vos justes douleurs.
Malgré moy m'en toucher, c'est perdre et temps et pleurs;
J'en veux estre le maistre, et je veux bien qu'on sçache
Que je la desavouë alors qu'on me l'arrache.
Préparez-vous à voir ce malheureux chrétien,
Et faites vostre effort, quand j'auray fait le mien.
Allez, n'irritez plus un pére qui vous aime,
Et taschez d'obtenir vostre époux de luy-mesme.
Tantost jusque en ce lieu je le feray venir;
Cependant quittez-nous, je veux l'entretenir.

PAULINE.

De grace, permettez...

FELIX.

Laissez-nous seuls, vous dy-je,
Vostre douleur m'offense autant qu'elle m'afflige;
A gagner Polyeucte appliquez tous vos soins,
Vous avancerez plus en m'importunant moins.

SCENE V.

FELIX, ALBIN.

FELIX.

Albin, comme est-il mort ?

ALBIN.

En brutal, en impie,

En bravant les tourmens, en dédaignant la vie,
Sans regret, sans murmure, et sans étonnement,
Dans l'obstination et l'endurcissement,
Comme un chrétien enfin, le blasphème à la bouche.

FELIX.

Et l'autre?

ALBIN.

Je l'ay dit déja, rien ne le touche :
Loin d'en estre abatu, son cœur en est plus haut;
On l'a violenté pour quitter l'échaffaut;
Il est dans la prison où je l'ay veu conduire,
Mais vous étes bien loin encor de le réduire.

FELIX.

Que je suis malheureux!

ALBIN.

Tout le monde vous plaint.

FELIX.

On ne sçait pas les maux dont mon cœur est atteint.
De pensers sur pensers mon ame est agitée,
De soucis sur soucis elle est inquiétée;
Je sens l'amour, la haine, et la crainte et l'espoir,
La joye et la douleur, tour à tour l'émouvoir.
J'entre en des sentimens qui ne sont pas croyables,
J'en ay de violens, j'en ay de pitoyables,
J'en ay de généreux qui n'oseroient agir,
J'en ay mesme de bas, et qui me font rougir.
J'aime ce malheureux que j'ay choisi pour gendre,
Je hay l'aveugle erreur qui le vient de surprendre,
Je déplore sa perte, et, le voulant sauver,
J'ay la gloire des dieux ensemble à conserver;
Je redoute leur foudre, et celuy de Décie.
Il y va de ma charge, il y va de ma vie :

Ainsi tantost pour luy je m'expose au trépas,
Et tantost je le perds pour ne me perdre pas.

ALBIN.

Décie excusera l'amitié d'un beau-pére,
Et d'ailleurs Polyeucte est d'un sang qu'on révére.

FELIX.

A punir les chrétiens son ordre est rigoureux,
Et plus l'exemple est grand, plus il est dangereux.
On ne distingue point quand l'offense est publique,
Et, lors qu'on dissimule un crime domestique,
Par quelle authorité peut-on, par quelle loy,
Châtier en autruy ce qu'on souffre chez soy?

ALBIN.

Si vous n'osez avoir d'égard à sa personne,
Ecrivez à Décie afin qu'il en ordonne.

FELIX.

Sévére me perdroit si j'en usois ainsi.
Sa haine et son pouvoir font mon plus grand soucy.
Si j'avois différé de punir un tel crime,
Quoy qu'il soit généreux, quoy qu'il soit magnanime,
Il est homme et sensible, et je l'ay dédaigné,
Et de tant de mépris son esprit indigné,
Que met au desespoir cet hymen de Pauline,
Du couroux de Décie obtiendroit ma ruïne.
Pour venger un affront tout semble estre permis,
Et les occasions tentent les plus remis.
Peut-estre (et ce soupçon n'est pas sans apparence),
Il rallume en son cœur déja quelque espérance,
Et, croyant bien-tost voir Polyeucte puny,
Il rappelle un amour à grand peine banny.
Juge si sa colére, en ce cas implacable,
Me feroit innocent de sauver un coupable,

Et s'il m'épargneroit, voyant par mes bontez
Une seconde fois ses desseins avortez.
Te diray-je un penser indigne, bas et lasche?
Je l'étouffe, il renaist, il me flatte et me fasche.
L'ambition toûjours me le vient presenter,
Et tout ce que je puis, c'est de le détester.
Polyeucte est icy l'appuy de ma famille,
Mais si, par son trépas, l'autre épousoit ma fille,
J'acquerrois bien par là de plus puissans appuis,
Qui me mettroient plus haut cent fois que je ne suis.
Mon cœur en prend par force une maligne joye;
Mais que plûtost le Ciel à tes yeux me foudroye
Qu'à des pensers si bas je puisse consentir,
Que jusque-là ma gloire ose se démentir !

ALBIN.

Vostre cœur est trop bon, et vostre ame trop haute;
Mais vous resolvez-vous à punir cette faute?

FELIX.

Je vay dans la prison faire tout mon effort
A vaincre cet esprit par l'effroy de la mort,
Et nous verrons après ce que pourra Pauline.

ALBIN.

Que ferez-vous enfin si toûjours il s'obstine?

FELIX.

Ne me presse point tant: dans un tel déplaisir,
Je ne puis que résoudre, et ne sçay que choisir.

ALBIN.

Je dois vous avertir, en serviteur fidelle,
Qu'en sa faveur déja la ville se rebelle,
Et ne peut voir passer par la rigueur des loix
Sa derniére espérance et le sang de ses rois.
Je tiens sa prison mesme assez mal asseurée;

J'ay laissé tout autour une troupe éplorée,
Je crains qu'on ne la force.

FELIX.

Il faut donc l'en tirer,
Et l'amener icy pour nous en asseurer.

ALBIN.

Tirez-l'en donc vous-mesme, et d'un espoir de grace
Appaisez la fureur de cette populace.

FELIX.

Allons, et, s'il persiste à demeurer chrétien,
Nous en disposerons sans qu'elle en sçache rien.





ACTE IV

SCENE PREMIERE.

POLYEUCTE, CLEON, TROIS AUTRES GARDES.

POLYEUCTE.

Gardes, que me veut-on?

CLEON.

Pauline vous demande.

POLYEUCTE.

O présence, ô combat que surtout j'appréhende!
Félix, dans la prison j'ay triomphé de toy,
J'ay ry de ta menace et t'ay veu sans effroy;
Tu prens, pour t'en venger, de plus puissantes armes:
Je craignois beaucoup moins tes bourreaux que ses larmes.
Seigneur, qui vois icy les périls que je cours,
En ce pressant besoin redouble ton secours.
Et toy qui, tout sortant encor de la victoire,
Regardes mes travaux du séjour de la gloire,
Cher Néarque, pour vaincre un si fort ennemy,
Préte du haut du ciel la main à ton amy.
Gardes, oseriez-vous me rendre un bon office?

Non pour me dérober aux rigueurs du supplice,
Ce n'est pas mon dessein qu'on me fasse évader;
Mais, comme il suffira de trois à me garder,
L'autre m'obligeroit d'aller querir Sévére:
Je croy que sans péril on peut me satisfaire.
Si j'avois pû luy dire un secret important,
Il vivroit plus heureux, et je mourrois content.

CLEON.

Si vous me l'ordonnez, j'y cours en diligence.

POLYEUCTE.

Sévére, à mon defaut, fera ta récompense.
Va, ne perds point de temps, et revien promptement.

CLEON.

Je seray de retour, Seigneur, dans un moment.

SCENE II.

POLYEUCTE.

(*Les gardes se retirent aux coins du théatre.*)

Source délicieuse en miséres féconde,
Que voulez-vous de moy, flateuses voluptez?
Honteux attachemens de la chair et du monde,
Que ne me quittez-vous quand je vous ay quittez?
Allez, honneurs, plaisirs, qui me livrez la guerre,
Toute vostre félicité,
Sujette à l'instabilité,
En moins de rien tombe par terre,
Et, comme elle a l'éclat du verre,
Elle en a la fragilité.

Ainsi, n'espérez pas qu'après vous je soûpire.
Vous étalez en vain vos charmes impuissans,
Vous me montrez en vain, par tout ce vaste empire,
Les ennemis de Dieu pompeux et florissans;
Il étale à son tour des revers équitables
Par qui les grands sont confondus,
Et les glaives, qu'il tient pendus
Sur les plus fortunez coupables,
Sont d'autant plus inévitables
Que leurs coups sont moins attendus.

Tigre altéré de sang, Décie impitoyable,
Ce Dieu t'a trop long-temps abandonné les siens;
De ton heureux destin voy la suite effroyable,
Le Scythe va venger la Perse et les chrétiens.
Encor un peu plus outre, et ton heure est venuë;
Rien ne t'en sçauroit garantir,
Et la foudre qui va partir,
Toute preste à crever la nuë,
Ne peut plus estre retenuë
Par l'attente du repentir.

Que cependant Félix m'immole à ta colére,
Qu'un rival plus puissant éblouïsse ses yeux,
Qu'aux dépens de ma vie il s'en fasse beau-pére,
Et qu'à titre d'esclave il commande en ces lieux,
Je consens, ou plûtost j'aspire à ma ruïne :
Monde, pour moy tu n'as plus rien,
Je porte en un cœur tout chrétien
Une flame toute divine,
Et je ne regarde Pauline
Que comme un obstacle à mon bien.

Saintes douceurs du ciel, adorables idées,
Vous remplissez un cœur qui vous peut recevoir;
De vos sacrez attraits les ames possédées
Ne conçoivent plus rien qui les puisse émouvoir.
Vous promettez beaucoup et donnez davantage,
Vos biens ne sont point inconstans,
Et l'heureux trépas que j'attens
Ne vous sert que d'un doux passage
Pour nous introduire au partage
Qui nous rend à jamais contens.

C'est vous, ô feu divin que rien ne peut éteindre,
Qui m'allez faire voir Pauline sans la craindre!
Je la voy, mais mon cœur, d'un saint zéle enflamé,
N'en gouste plus l'appas dont il étoit charmé;
Et mes yeux, éclairez des célestes lumiéres,
Ne trouvent plus aux siens leurs graces coûtumiéres.

SCENE III.

POLYEUCTE, PAULINE, Gardes.

Polyeucte.

Madame, quel dessein vous fait me demander?
Est-ce pour me combatre, ou pour me seconder?
Cet effort généreux de vostre amour parfaite
Vient-il à mon secours? vient-il à ma défaite?
Apportez-vous icy la haine, ou l'amitié,
Comme mon ennemie, ou ma chére moitié?

Pauline.

Vous n'avez point icy d'ennemis que vous-mesme:

Seul vous vous haïssez, lors que chacun vous aime,
Seul vous exécutez tout ce que j'ay resvé
Ne veuillez pas vous perdre, et vous étes sauvé.
A quelque extrémité que vostre crime passe,
Vous étes innocent, si vous vous faites grace.
Daignez considérer le sang dont vous sortez,
Vos grandes actions, vos rares qualitez ;
Chéry de tout le peuple, estimé chez le prince,
Gendre du gouverneur de toute la province,
Je ne vous conte à rien le nom de mon époux :
C'est un bonheur pour moy, qui n'est pas grand pour vous.
Mais après vos exploits, après vostre naissance,
Après vostre pouvoir, voyez nostre espérance,
Et n'abandonnez pas à la main d'un bourreau
Ce qu'à nos justes vœux promet un sort si beau.

POLYEUCTE.

Je considére plus, je sçay mes avantages,
Et l'espoir que sur eux forment les grands courages.
Ils n'aspirent enfin qu'à des biens passagers,
Que troublent les soucis, que suivent les dangers;
La mort nous les ravit, la fortune s'en jouë,
Aujourd'huy dans le trosne, et demain dans la bouë,
Et leur plus haut éclat fait tant de mécontens
Que peu de vos Césars en ont joüy long-temps.
J'ay de l'ambition, mais plus noble et plus belle :
Cette grandeur périt, j'en veux une immortelle,
Un bonheur asseuré, sans mesure et sans fin,
Au dessus de l'envie, au dessus du destin.
Est-ce trop l'acheter que d'une triste vie,
Qui tantost, qui soudain me peut estre ravie,
Qui ne me fait joüir que d'un instant qui fuit,
Et ne peut m'asseurer de celuy qui le suit?

PAULINE.

Voilà de vos chrétiens les ridicules songes,
Voilà jusqu'à quel point vous charment leurs mensonges ;
Tout vostre sang est peu pour un bonheur si doux.
Mais, pour en disposer, ce sang est-il à vous ?
Vous n'avez pas la vie ainsi qu'un héritage,
Le jour qui vous la donne en mesme temps l'engage,
Vous la devez au prince, au public, à l'Etat.

POLYEUCTE.

Je la voudrois pour eux perdre dans un combat,
Je sçay quel en est l'heur et quelle en est la gloire.
Des ayeux de Décie on vante la mémoire,
Et ce nom, précieux encor à vos Romains,
Au bout de six cens ans luy met l'empire aux mains.
Je doy ma vie au peuple, au prince, à sa couronne,
Mais je la doy bien plus au Dieu qui me la donne :
Si mourir pour son prince est un illustre sort,
Quand on meurt pour son Dieu, quelle sera la mort ?

PAULINE.

Quel Dieu ?

POLYEUCTE.

Tout beau ! Pauline, il entend vos paroles,
Et ce n'est pas un Dieu comme vos dieux frivoles,
Insensibles et sourds, impuissans, mutilez,
De bois, de marbre ou d'or, comme vous les voulez :
C'est le Dieu des chrétiens, c'est le mien, c'est le vostre,
Et la terre et le ciel n'en connoissent point d'autre.

PAULINE.

Adorez-le dans l'ame, et n'en témoignez rien.

POLYEUCTE.

Que je sois tout ensemble idolatre et chrétien !

PAULINE.

Ne feignez qu'un moment, laissez partir Sévére,
Et donnez lieu d'agir aux bontez de mon pére.

POLYEUCTE.

Les bontez de mon Dieu sont bien plus à chérir.
Il m'oste des périls que j'aurois pû courir,
Et, sans me laisser lieu de tourner en arriére,
Sa faveur me couronne entrant dans la carriére;
Du prémier coup de vent il me conduit au port,
Et sortant du baptesme il m'envoye à la mort.
Si vous pouviez comprendre et le peu qu'est la vie,
Et de quelles douceurs cette mort est suivie ..
Mais que sert de parler de ces tresors cachez
A des esprits que Dieu n'a pas encor touchez?

PAULINE.

Crüel, car il est temps que ma douleur éclate,
Et qu'un juste reproche accable une ame ingrate,
Est-ce là ce beau feu? sont-ce là tes sermens?
Témoignes-tu pour moy les moindres sentimens?
Je ne te parlois point de l'état déplorable
Où ta mort va laisser ta femme inconsolable;
Je croyois que l'amour t'en parleroit assez,
Et je ne voulois pas de sentimens forcez.
Mais cette amour si ferme et si bien méritée
Que tu m'avois promise et que je t'ay portée,
Quand tu me veux quitter, quand tu me fais mourir,
Te peut-elle arracher une larme, un soûpir?
Tu me quittes, ingrat, et le fais avec joye;
Tu ne la caches pas, tu veux que je la voye,
Et ton cœur, insensible à ces tristes appas,
Se figure un bonheur où je ne seray pas!

C'est donc là le dégoust qu'apporte l'hyménée!
Je te suis odieuse après m'estre donnée!

POLYEUCTE.

Hélas!

PAULINE.

Que cet hélas a de peine à sortir!
Encor s'il commençoit un heureux repentir,
Que, tout forcé qu'il est, j'y trouverois de charmes!
Mais, courage! il s'émeut, je voy couler des larmes.

POLYEUCTE.

J'en verse, et plûst à Dieu qu'à force d'en verser
Ce cœur trop endurcy se pûst enfin percer!
Le déplorable état où je vous abandonne
Est bien digne des pleurs que mon amour vous donne,
Et, si l'on peut au ciel sentir quelques douleurs,
J'y pleureray pour vous l'excès de vos malheurs.
Mais si, dans ce séjour de gloire et de lumiére,
Ce Dieu tout juste et bon peut souffrir ma priére,
S'il y daigne écouter un conjugal amour,
Sur vostre aveuglement il répandra le jour.
Seigneur, de vos bontez il faut que je l'obtienne;
Elle a trop de vertu pour n'estre pas chrétienne,
Avec trop de mérite il vous plût la former
Pour ne vous pas connoistre et ne vous pas aimer,
Pour vivre des enfers esclave infortunée,
Et sous leur triste joug mourir, comme elle est née.

PAULINE.

Que dis-tu, malheureux? Qu'oses-tu souhaiter?

POLYEUCTE.

Ce que de tout mon sang je voudrois acheter.

PAULINE.

Que plûtost...

POLYEUCTE.

C'est en vain qu'on se met en défense,
Ce Dieu touche les cœurs lors que moins on y pense.
Ce bien-heureux moment n'est pas encor venu;
Il viendra, mais le temps ne m'en est pas connu.

PAULINE.

Quittez cette chimére, et m'aimez.

POLYEUCTE.

Je vous aime,
Beaucoup moins que mon Dieu, mais bien plus que moy-mesme.

PAULINE.

Au nom de cet amour, ne m'abandonnez pas.

POLYEUCTE.

Au nom de cet amour, daignez suivre mes pas.

PAULINE.

C'est peu de me quitter, tu veux donc me séduire?

POLYEUCTE.

C'est peu d'aller au ciel, je vous y veux conduire.

PAULINE.

Imaginations.

POLYEUCTE.

Célestes véritez.

PAULINE.

Etrange aveuglement.

POLYEUCTE.

Eternelles clartez.

PAULINE.

Tu préféres la mort à l'amour de Pauline!

POLYEUCTE.

Vous préférez le monde à la bonté divine!

PAULINE

Va, cruel, va mourir; tu ne m'aimas jamais.

POLYEUCTE.

Vivez heureuse au monde, et me laissez en paix.

PAULINE.

Ouy, je t'y vay laisser, ne t'en mets plus en peine,
Je vay...

SCENE IV.

POLYEUCTE, PAULINE, SEVERE,
FABIAN, GARDES.

PAULINE.

Mais quel dessein en ce lieu vous améne,
Sévére? Auroit-on crû qu'un cœur si généreux
Pûst venir jusqu'icy braver un malheureux?

POLYEUCTE.

Vous traitez mal, Pauline, un si rare mérite;
A ma seule priére, il rend cette visite.
Je vous ay fait, Seigneur, une incivilité,
Que vous pardonnerez à ma captivité.
Possesseur d'un tresor dont je n'étois pas digne,
Souffrez avant ma mort que je vous le résigne,
Et laisse la vertu la plus rare à nos yeux
Qu'une femme jamais pûst recevoir des cieux
Aux mains du plus vaillant et du plus honneste homme
Qu'ait adoré la terre, et qu'ait veu naistre Rome.
Vous étes digne d'elle, elle est digne de vous;
Ne la refusez pas de la main d'un époux.
S'il vous a desunis, sa mort vous va rejoindre;

Qu'un feu jadis si beau n'en devienne pas moindre;
Rendez-luy vostre cœur, et recevez sa foy;
Vivez heureux ensemble, et mourez comme moy :
C'est le bien qu'à tous deux Polyeucte desire.
Qu'on me méne à la mort, je n'ay plus rien à dire.
Allons, gardes, c'est fait.

SCENE V.

SEVERE, PAULINE, FABIAN.

SEVERE.

Dans mon étonnement,
Je suis confus pour luy de son aveuglement;
Sa résolution a si peu de pareilles
Qu'à peine je me fie encor à mes oreilles.
Un cœur qui vous chérit (mais quel cœur assez bas
Auroit pû vous connoistre, et ne vous chérir pas?),
Un homme aimé de vous, si-tost qu'il vous posséde,
Sans regret il vous quitte; il fait plus, il vous céde;
Et, comme si vos feux étoient un don fatal,
Il en fait un present luy-mesme à son rival!
Certes, ou les chrétiens ont d'étranges manies,
Ou leurs félicitez doivent estre infinies,
Puisque pour y prétendre ils osent rejetter
Ce que de tout l'empire il faudroit acheter.
Pour moy, si mes destins, un peu plûtost propices,
Eussent de vostre hymen honoré mes services,
Je n'aurois adoré que l'éclat de vos yeux,
J'en aurois fait mes rois, j'en aurois fait mes dieux,

On m'auroit mis en poudre, on m'auroit mis en cendre
Avant que...

PAULINE.

Brisons-là, je crains de trop entendre,
Et que cette chaleur, qui sent vos prémiers feux,
Ne pousse quelque suite indigne de tous deux.
Sévére, connoissez Pauline toute entiére.
Mon Polyeucte touche à son heure derniére,
Pour achever de vivre il n'a plus qu'un moment;
Vous en étes la cause, encor qu'innocemment.
Je ne sçay si vostre ame, à vos desirs ouverte,
Auroit osé former quelque espoir sur sa perte;
Mais sçachez qu'il n'est point de si crüels trépas
Où d'un front asseuré je ne porte mes pas,
Qu'il n'est point aux enfers d'horreurs que je n'endure,
Plûtost que de souiller une gloire si pure,
Que d'épouser un homme, après son triste sort,
Qui de quelque façon soit cause de sa mort;
Et si vous me croyiez d'une ame si peu saine,
L'amour que j'eus pour vous tourneroit toute en haine.
Vous étes généreux, soyez-le jusqu'au bout;
Mon pére est en état de vous accorder tout,
Il vous craint, et j'avance encor cette parole,
Que, s'il perd mon époux, c'est à vous qu'il l'immole.
Sauvez ce malheureux, employez-vous pour luy,
Faites-vous un effort pour luy servir d'appuy.
Je sçay que c'est beaucoup que ce que je demande,
Mais plus l'effort est grand, plus la gloire en est grande:
Conserver un rival dont vous étes jaloux,
C'est un trait de vertu qui n'appartient qu'à vous;
Et si ce n'est assez de vostre renommée,
C'est beaucoup qu'une femme autrefois tant aimée,

Et dont l'amour peut-estre encor vous peut toucher,
Doive à vostre grand cœur ce qu'elle a de plus cher.
Souvenez-vous enfin que vous étes Sévére.
Adieu, résolvez seul ce que vous voulez faire.
Si vous n'étes pas tel que je l'ose espérer,
Pour vous priser encor, je le veux ignorer.

SCENE VI.

SEVERE, FABIAN.

SEVERE.

Qu'est-ce-cy, Fabian, quel nouveau coup de foudre
Tombe sur mon bonheur et le réduit en poudre?
Plus je l'estime près, plus il est éloigné;
Je trouve tout perdu, quand je croy tout gagné,
Et toûjours la Fortune, à me nuire obstinée,
Tranche mon espérance aussi-tost qu'elle est née.
Avant qu'offrir des vœux je reçoy des refus,
Toûjours triste, toûjours et honteux et confus
De voir que laschement elle ait osé renaistre,
Qu'encor plus laschement elle ait osé paroistre,
Et qu'une femme enfin dans la calamité
Me fasse des leçons de générosité.
Vostre belle ame est haute autant que malheureuse,
Mais elle est inhumaine autant que généreuse,
Pauline, et vos douleurs avec trop de rigueur
D'un amant tout à vous tyrannisent le cœur.
C'est donc peu de vous perdre, il faut que je vous donne,
Que je serve un rival lors qu'il vous abandonne,

Et que, par un crüel et généreux effort,
Pour vous rendre en ses mains je l'arrache à la mort.

FABIAN.

Laissez à son destin cette ingrate famille;
Qu'il accorde, s'il veut, le pére avec la fille,
Polyeucte et Félix, l'épouse avec l'époux.
D'un si crüel effort quel prix espérez-vous?

SEVERE.

La gloire de montrer à cette ame si belle
Que Sévére l'égale, et qu'il est digne d'elle,
Qu'elle m'étoit bien deuë, et que l'ordre des Cieux,
En me la refusant, m'est trop injurieux.

FABIAN.

Sans accuser le sort ny le Ciel d'injustice,
Prenez garde au péril qui suit un tel service.
Vous hazardez beaucoup, Seigneur, pensez-y bien.
Quoy! vous entreprenez de sauver un chrétien!
Pouvez-vous ignorer pour cette secte impie
Quelle est et fut toûjours la haine de Décie?
C'est un crime vers luy si grand, si capital,
Qu'à vostre faveur mesme il peut estre fatal.

SEVERE.

Cet avis seroit bon pour quelque ame commune.
S'il tient entre ses mains ma vie et ma fortune,
Je suis encor Sévére, et tout ce grand pouvoir
Ne peut rien sur ma gloire, et rien sur mon devoir.
Icy l'honneur m'oblige, et j'y veux satisfaire;
Qu'après, le sort se montre ou propice ou contraire,
Comme son naturel est toûjours inconstant,
Périssant glorieux, je périray content.

Je te diray bien plus, mais avec confidence,
La secte des chrétiens n'est pas ce que l'on pense.
On les hait : la raison, je ne la connoy point,
Et je ne voy Décie injuste qu'en ce point.
Par curiosité j'ay voulu les connoistre :
On les tient pour sorciers dont l'enfer est le maistre,
Et, sur cette croyance, on punit du trépas
Des mystéres secrets que nous n'entendons pas.
Mais Cerés Eleusine et la Bonne Déesse
Ont leurs secrets, comme eux, à Rome et dans la Gréce ;
Encor impunément nous souffrons en tous lieux,
Leur Dieu seul excepté, toute sorte de dieux ;
Tous les monstres d'Egypte ont leurs temples dans Rome;
Nos ayeux à leur gré faisoient un Dieu d'un homme,
Et, leur sang parmy nous conservant leurs erreurs,
Nous remplissons le ciel de tous nos empereurs ;
Mais, à parler sans fard de tant d'apothéoses,
L'effet est bien douteux de ces métamorphoses.
Les chrétiens n'ont qu'un Dieu, maistre absolu de tout,
De qui le seul vouloir fait tout ce qu'il résout;
Mais, si j'ose entre nous dire ce qui me semble,
Les nostres bien souvent s'accordent mal ensemble,
Et, me dûst leur colére écraser à tes yeux,
Nous en avons beaucoup pour estre de vrais dieux.
Enfin chez les chrétiens les mœurs sont innocentes,
Les vices détestez, les vertus florissantes;
Ils font des vœux pour nous, qui les persécutons,
Et, depuis tant de temps que nous les tourmentons,
Les a-t'on veus mutins ? les a-t'on veus rebelles ?
Nos princes ont-ils eu des soldats plus fidelles ?
Furieux dans la guerre, ils souffrent nos bourreaux,
Et, lyons au combat, ils meurent en agneaux.

J'ay trop de pitié d'eux pour ne les pas défendre.
Allons trouver Félix, commençons par son gendre,
Et contentons ainsi d'une seule action
Et Pauline, et ma gloire, et ma compassion.





ACTE V

SCENE PREMIERE.

FELIX, ALBIN, CLEON.

FELIX.

ALBIN, as-tu bien veu la fourbe de Sévére?
As-tu bien veu sa haine, et vois-tu ma misére?

ALBIN.

Je n'ay veu rien en luy qu'un rival généreux,
Et ne voy rien en vous qu'un pére rigoureux

FELIX.

Que tu discernes mal le cœur d'avec la mine!
Dans l'ame il hait Félix, et dédaigne Pauline;
Et, s'il l'aima jadis, il estime aujourd'huy
Les restes d'un rival trop indignes de luy.
Il parle en sa faveur, il me prie, il menace,
Et me perdra, dit-il, si je ne luy fais grace.
Tranchant du généreux, il croit m'épouvanter:
L'artifice est trop lourd pour ne pas l'éventer.
Je sçay des gens de cour quelle est la politique,

J'en connoy mieux que luy la plus fine pratique;
C'est en vain qu'il tempeste et feint d'estre en fureur,
Je voy ce qu'il prétend auprès de l'empereur;
De ce qu'il me demande il m'y feroit un crime;
Epargnant son rival, je serois sa victime,
Et, s'il avoit affaire à quelque mal-adroit,
Le piége est bien tendu, sans doute il le perdroit.
Mais un vieux courtisan est un peu moins crédule;
Il voit quand on le joue et quand on dissimule,
Et moy, j'en ay tant veu de toutes les façons
Qu'à luy-mesme, au besoin, j'en ferois des leçons.

ALBIN.

Dieux! que vous vous gesnez par cette défiance!

FELIX.

Pour subsister en cour c'est la haute science.
Quand un homme une fois a droit de nous haïr,
Nous devons présumer qu'il cherche à nous trahir;
Toute son amitié nous doit estre suspecte:
Si Polyeucte enfin n'abandonne sa secte,
Quoy que son protecteur ait pour luy dans l'esprit,
Je suivray hautement l'ordre qui m'est prescrit.

ALBIN.

Grace, grace, Seigneur! que Pauline l'obtienne!

FELIX.

Celle de l'empereur ne suivroit pas la mienne,
Et, loin de le tirer de ce pas dangereux,
Ma bonté ne feroit que nous perdre tous deux.

ALBIN.

Mais Sévére promet...

FELIX.

Albin, je m'en défie,
Et connoy mieux que luy la haine de Décie:

En faveur des chrétiens s'il choquoit son couroux,
Luy-mesme asseurément se perdroit avec nous.
Je veux tenter pourtant encor une autre voye :
Amenez Polyeucte, et si je le renvoye,
S'il demeure insensible à ce dernier effort,
Au sortir de ce lieu qu'on luy donne la mort.

ALBIN.

Vostre ordre est rigoureux.

FELIX.

Il faut que je le suive
Si je veux empescher qu'un desordre n'arrive.
Je voy le peuple émeu pour prendre son party,
Et toy-mesme tantost tu m'en as adverty.
Dans ce zéle pour luy qu'il fait déja paroistre,
Je ne sçay si long-temps j'en pourrois estre maistre.
Peut-estre dès demain, dès la nuit, dès ce soir,
J'en verrois des effets que je ne veux pas voir,
Et Sévére aussi-tost, courant à sa vengeance,
M'iroit calomnier de quelque intelligence.
Il faut rompre ce coup qui me seroit fatal.

ALBIN.

Que tant de prévoyance est un étrange mal !
Tout vous nuit, tout vous perd, tout vous fait de l'ombrage ;
Mais voyez que sa mort mettra ce peuple en rage,
Que c'est mal le guérir que le desesperer.

FELIX.

En vain après sa mort il voudra murmurer,
Et, s'il ose venir à quelque violence,
C'est à faire à céder deux jours à l'insolence :
J'auray fait mon devoir, quoy qu'il puisse arriver.
Mais Polyeucte vient, taschons à le sauver.
Soldats, retirez-vous et gardez bien la porte.

SCENE II.

FELIX, POLYEUCTE, ALBIN.

FELIX.

As-tu donc pour la vie une haine si forte,
Malheureux Polyeucte, et la loy des chrétiens
T'ordonne-t'elle ainsi d'abandonner les tiens?

POLYEUCTE.

Je ne hay point la vie, et j'en aime l'usage,
Mais sans attachement qui sente l'esclavage,
Toûjours prest à la rendre au Dieu dont je la tiens.
La raison me l'ordonne, et la loy des chrétiens,
Et je vous montre à tous par là comme il faut vivre,
Si vous avez le cœur assez bon pour me suivre.

FELIX.

Te suivre dans l'abîme où tu te veux jetter!

POLYEUCTE.

Mais plûtost dans la gloire où je m'en vay monter.

FELIX.

Donne-moy pour le moins le temps de la connoistre;
Pour me faire chrétien, sers-moy de guide à l'estre,
Et ne dédaigne pas de m'instruire en ta foy,
Ou toy-mesme à ton Dieu tu répondras de moy.

POLYEUCTE.

N'en riez point, Félix, il sera vostre juge;
Vous ne trouverez point devant luy de refuge.
Les rois et les bergers y sont d'un mesme rang.
De tous les siens sur vous il vengera le sang.

FELIX.

Je n'en répandray plus, et, quoy qu'il en arrive,
Dans la foy des chrétiens je souffriray qu'on vive.
J'en seray protecteur.

POLYEUCTE.

Non, non, persécutez,
Et soyez l'instrument de nos félicitez.
Celle d'un vray chrétien n'est que dans les souffrances,
Les plus crüels tourmens luy sont des récompenses;
Dieu, qui rend le centuple aux bonnes actions,
Pour comble donne encor les persécutions.
Mais ces secrets pour vous sont fascheux à comprendre :
Ce n'est qu'à ses éleus que Dieu les fait entendre.

FELIX.

Je te parle sans fard, et veux estre chrétien.

POLYEUCTE.

Qui peut donc retarder l'effet d'un si grand bien?

FELIX.

La presence importune...

POLYEUCTE.

Et de qui? de Sévére?

FELIX.

Pour luy seul contre toy j'ay feint tant de colére;
Dissimule un moment jusques à son depart.

POLYEUCTE.

Félix, c'est donc ainsi que vous parlez sans fard !
Portez à vos payens, portez à vos idoles
Le sucre empoisonné que sément vos paroles.
Un chrétien ne craint rien, ne dissimule rien :
Aux yeux de tout le monde il est toûjours chrétien.

FELIX.

Ce zèle de ta foy ne sert qu'à te séduire,
Si tu cours à la mort plûtost que de m'instruire.

POLYEUCTE.

Je vous en parlerois icy hors de saison :
Elle est un don du Ciel, et non de la raison,
Et c'est là que bien-tost, voyant Dieu face à face,
Plus aisément pour vous j'obtiendray cette grace.

FELIX.

Ta perte cependant me va desespérer.

POLYEUCTE.

Vous avez en vos mains dequoy la réparer;
En vous ostant un gendre on vous en donne un autre
Dont la condition répond mieux à la vostre.
Ma perte n'est pour vous qu'un change avantageux.

FELIX.

Cesse de me tenir ce discours outrageux.
Je t'ay considéré plus que tu ne mérites,
Mais malgré ma bonté, qui croist plus tu l'irrites,
Cette insolence enfin te rendroit odieux,
Et je me vengerois aussi-bien que nos dieux.

POLYEUCTE.

Quoy! vous changez bien-tost d'humeur et de langage!
Le zèle de vos dieux rentre en vostre courage!
Celuy d'estre chrétien s'échape, et par hazard
Je vous viens d'obliger à me parler sans fard!

FELIX.

Va, ne présume pas que, quoy que je te jure,
De tes nouveaux docteurs je suive l'imposture :
Je flatois ta manie, afin de t'arracher
Du honteux précipice où tu vas trébucher;
Je voulois gagner temps pour ménager ta vie

Après l'éloignement d'un flateur de Décie.
Mais j'ay fait trop d'injure à nos dieux tout-puissans :
Choisy de leur donner ton sang, ou de l'encens.

POLYEUCTE.

Mon choix n'est point douteux. Mais j'apperçoy Pauline.
O Ciel !

SCENE III.

FELIX, POLYEUCTE, PAULINE, ALBIN.

PAULINE.

Qui de vous deux aujourd'huy m'assassine?
Sont-ce tous deux ensemble, ou chacun à son tour?
Ne pourray-je fléchir la nature, ou l'amour,
Et n'obtiendray-je rien d'un époux ny d'un pére?

FELIX.

Parlez à vostre époux.

POLYEUCTE.

Vivez avec Sévére.

PAULINE.

Tygre, assassine-moy du moins sans m'outrager.

POLYEUCTE.

Mon amour par pitié cherche à vous soulager.
Il voit quelle douleur dans l'ame vous posséde,
Et sçait qu'un autre amour en est le seul reméde.
Puisqu'un si grand mérite a pû vous enflamer,
Sa presence toûjours a droit de vous charmer,
Vous l'aimiez, il vous aime, et sa gloire augmentée...

PAULINE.

Que t'ay-je fait, crüel, pour estre ainsi traitée,

Et pour me reprocher, au mépris de ma foy,
Un amour si puissant que j'ay vaincu pour toy?
Voy, pour te faire vaincre un si fort adversaire,
Quels efforts à moy-mesme il a fallu me faire,
Quels combats j'ai donnez pour te donner un cœur
Si justement acquis à son prémier vainqueur,
Et, si l'ingratitude en ton cœur ne domine,
Fay quelque effort sur toy pour te rendre à Pauline;
Appren d'elle à forcer ton propre sentiment,
Pren sa vertu pour guide en ton aveuglement,
Souffre que de toy-mesme elle obtienne ta vie
Pour vivre sous tes loix à jamais asservie.
Si tu peux rejetter de si justes desirs,
Regarde au moins ses pleurs, écoute ses soûpirs;
Ne desespére pas une ame qui t'adore.

POLYEUCTE.

Je vous l'ay déja dit, et vous le dis encore,
Vivez avec Sévére, ou mourez avec moy.
Je ne méprise point vos pleurs, ny vostre foy,
Mais de quoy que pour vous nostre amour m'entretienne,
Je ne vous connoy plus, si vous n'étes chrétienne.
C'en est assez, Félix, reprenez ce couroux,
Et sur cet insolent vengez vos dieux et vous.

PAULINE.

Ah! mon pére, son crime à peine est pardonnable;
Mais, s'il est insensé, vous étes raisonnable;
La nature est trop forte, et ses aimables traits,
Imprimez dans le sang, ne s'effacent jamais.
Un pére est toûjours pére, et sur cette asseurance
J'ose appuyer encor un reste d'espérance.
Jettez sur vostre fille un regard paternel;
Ma mort suivra la mort de ce cher criminel,

Et les dieux trouveront sa peine illégitime,
Puisqu'elle confondra l'innocence et le crime,
Et qu'elle changera, par ce redoublement,
En injuste rigueur un juste châtiment.
Nos destins, par vos mains rendus inséparables,
Nous doivent rendre heureux ensemble, ou misérables,
Et vous seriez crüel jusques au dernier point
Si vous desunissiez ce que vous avez joint.
Un cœur à l'autre uny jamais ne se retire,
Et pour l'en séparer il faut qu'on le déchire :
Mais vous étes sensible à mes justes douleurs,
Et d'un œil paternel vous regardez mes pleurs.

FELIX.

Ouy, ma fille, il est vray qu'un pére est toûjours pére,
Rien n'en peut effacer le sacré caractére ;
Je porte un cœur sensible, et vous l'avez percé :
Je me joints avec vous contre cet insensé.
Malheureux Polyeucte, es-tu seul insensible,
Et veux-tu rendre seul ton crime irrémissible?
Peux-tu voir tant de pleurs d'un œil si détaché?
Peux-tu voir tant d'amour sans en estre touché?
Ne reconnois-tu plus ny beau-pére, ny femme,
Sans amitié pour l'un, et pour l'autre sans flame?
Pour reprendre les noms et de gendre et d'époux,
Veux-tu nous voir tous deux embrasser tes genoux?

POLYEUCTE.

Que tout cet artifice est de mauvaise grace !
Après avoir deux fois essayé la menace,
Après m'avoir fait voir Néarque dans la mort,
Après avoir tenté l'amour et son effort,
Après m'avoir montré cette soif du baptesme
Pour opposer à Dieu l'intérest de Dieu mesme,

Vous vous joignez ensemble ! Ah ! ruses de l'enfer !
Faut il tant de fois vaincre avant que triompher ?
Vos résolutions usent trop de remise ;
Prenez la vostre enfin, puisque la mienne est prise.
  Je n'adore qu'un Dieu maistre de l'univers,
Sous qui tremblent le ciel, la terre et les enfers ;
Un Dieu qui, nous aimant d'une amour infinie,
Voulut mourir pour nous avec ignominie,
Et qui, par un effort de cet excès d'amour,
Veut pour nous en victime estre offert chaque jour.
Mais j'ay tort d'en parler à qui ne peut m'entendre ;
Voyez l'aveugle erreur que vous osez défendre :
Des crimes les plus noirs vous souillez tous vos dieux,
Vous n'en punissez point qui n'ait son maistre aux cieux.
La prostitution, l'adultére, l'inceste,
Le vol, l'assassinat, et tout ce qu'on déteste,
C'est l'exemple qu'à suivre offrent vos immortels.
J'ay profané leur temple et brisé leurs autels ;
Je le ferois encor si j'avois à le faire,
Mesme aux yeux de Félix, mesme aux yeux de Sévére,
Mesme aux yeux du sénat, aux yeux de l'empereur.

FELIX.

Enfin ma bonté céde à ma juste fureur.
Adore-les, ou meurs.

POLYEUCTE.

Je suis chrétien.

FELIX.

Impie !
Adore-les, te dy-je, ou renonce à la vie.

POLYEUCTE.

Je suis chrétien.

FELIX.

Tu l'es? O cœur trop obstiné!
Soldats, exécutez l'ordre que j'ay donné.

PAULINE.

Où le conduisez-vous?

FELIX.

A la mort.

POLYEUCTE.

A la gloire.
Chére Pauline, adieu; conservez ma mémoire.

PAULINE.

Je te suivray par tout, et mourray si tu meurs.

POLYEUCTE.

Ne suivez point mes pas, ou quittez vos erreurs.

FELIX

Qu'on l'oste de mes yeux, et que l'on m'obéïsse!
Puisqu'il aime à périr, je consens qu'il périsse.

SCENE IV.

FELIX, ALBIN.

FELIX.

Je me fais violence, Albin, mais je l'ay dû;
Ma bonté naturelle aisément m'eust perdu.
Que la rage du peuple à présent se déploye,
Que Sévére en fureur tonne, éclate, foudroye :
M'étant fait cet effort, j'ay fait ma seureté.
Mais n'es-tu point surpris de cette dureté?
Vois-tu comme le sien des cœurs impénétrables,
Ou des impiétez à ce point exécrables?

Du moins j'ay satisfait mon esprit affligé,
Pour amollir son cœur je n'ay rien négligé,
J'ay feint mesme à tes yeux des laschetez extrèmes,
Et certes, sans l'horreur de ses derniers blasphèmes,
Qui m'ont remply soudain de colére et d'effroy,
J'aurois eu de la peine à triompher de moy.

ALBIN.

Vous maudirez peut-estre un jour cette victoire
Qui tient je ne sçay quoy d'une action trop noire,
Indigne de Félix, indigne d'un Romain,
Répandant vostre sang par vostre propre main.

FELIX.

Ainsi l'ont autrefois versé Brute et Manlie;
Mais leur gloire en a creu, loin d'en estre affoiblie,
Et quand nos vieux héros avoient de mauvais sang,
Ils eussent, pour le perdre, ouvert leur propre flanc.

ALBIN.

Vostre ardeur vous séduit, mais, quoy qu'elle vous die,
Quand vous la sentirez une fois refroidie,
Quand vous verrez Pauline, et que son desespoir
Par ses pleurs et ses cris sçaura vous émouvoir...

FELIX.

Tu me fais souvenir qu'elle a suivy ce traistre,
Et que ce desespoir qu'elle fera paroistre
De mes commandemens pourra troubler l'effet.
Va donc, cours-y mettre ordre et voir ce qu'elle fait;
Romps ce que ses douleurs y donneroient d'obstacle;
Tire-la, si tu peux, de ce triste spectacle;
Tasche à la consoler. Va donc, qui te retient?

ALBIN.

Il n'en est pas besoin, Seigneur, elle revient.

SCENE V.

FELIX, PAULINE, ALBIN.

PAULINE.

Pére barbare, achéve, achéve ton ouvrage;
Cette seconde hostie est digne de ta rage;
Joins ta fille à ton gendre, ose, que tardes-tu?
Tu vois le mesme crime ou la mesme vertu;
Ta barbarie en elle a les mesmes matiéres.
Mon époux en mourant m'a laissé ses lumiéres;
Son sang, dont tes bourreaux viennent de me couvrir,
M'a dessillé les yeux et me les vient d'ouvrir.
Je voy, je sçay, je croy, je suis desabusée,
De ce bien-heureux sang tu me vois baptisée,
Je suis chrétienne enfin, n'est-ce point assez dit?
Conserve, en me perdant, ton rang et ton crédit;
Redoute l'empereur, appréhende Sévére;
Si tu ne veux périr, ma perte est nécessaire.
Polyeucte m'appelle à cet heureux trépas;
Je voy Néarque et luy qui me tendent les bras.
Méne, méne-moy voir tes dieux que je déteste:
Ils n'en ont brisé qu'un, je briseray le reste;
On m'y verra braver tout ce que vous craignez,
Ces foudres impuissans qu'en leurs mains vous peignez,
Et, saintement rebelle aux loix de la naissance,
Une fois envers toy manquer d'obéïssance.
Ce n'est point ma douleur que par là je fais voir,
C'est la grace qui parle, et non le desespoir.
Le faut-il dire encor, Félix? je suis chrétienne.

Affermy par ma mort ta fortune et la mienne;
Le coup à l'un et l'autre en sera précieux,
Puisqu'il t'asseure en terre en m'élevant aux cieux.

SCENE VI.

FELIX, SEVERE, PAULINE, ALBIN, FABIAN.

SEVERE.

Pére dénaturé, malheureux politique,
Esclave ambitieux d'une peur chimérique,
Polyeucte est donc mort, et, par vos crüautez,
Vous pensez conserver vos tristes dignitez!
La faveur que pour luy je vous avois offerte,
Au lieu de le sauver, précipite sa perte;
J'ay prié, menacé, mais sans vous émouvoir,
Et vous m'avez creu fourbe ou de peu de pouvoir.
Et bien, à vos dépens vous verrez que Sévére
Ne se vante jamais que de ce qu'il peut faire,
Et par vostre ruïne il vous fera juger
Que qui peut bien vous perdre eust pû vous protéger.
Continüez aux dieux ce service fidelle,
Par de telles horreurs montrez-leur vostre zéle,
Adieu; mais, quand l'orage éclatera sur vous,
Ne doutez point du bras dont partiront les coups.

FELIX.

Arrétez-vous, Seigneur, et d'une ame appaisée
Souffrez que je vous livre une vengeance aisée.
Ne me reprochez plus que par mes crüautez
Je tasche à conserver mes tristes dignitez,

Je dépose à vos pieds l'éclat de leur faux lustre;
Celle où j'ose aspirer est d'un rang plus illustre,
Je m'y trouve forcé par un secret appas,
Je céde à des transports que je ne connoy pas,
Et, par un mouvement que je ne puis entendre,
De ma fureur je passe au zèle de mon gendre.
C'est luy, n'en doutez point, dont le sang innocent
Pour son persécuteur prie un Dieu tout-puissant;
Son amour, épandu sur toute la famille,
Tire après luy le pére aussi-bien que la fille:
J'en ay fait un martyr, sa mort me fait chrétien;
J'ay fait tout son bonheur, il veut faire le mien.
C'est ainsi qu'un chrétien se venge et se courrouce:
Heureuse crüauté dont la suite est si douce!
Donne la main, Pauline. Apportez des liens,
Immolez à vos dieux ces deux nouveaux chrétiens.
Je le suis, elle l'est, suivez vostre colére.

PAULINE.

Qu'heureusement enfin je retrouve mon pére!
Cet heureux changement rend mon bonheur parfait.

FELIX.

Ma fille, il n'appartient qu'à la main qui le fait.

SEVERE.

Qui ne seroit touché d'un si tendre spectacle?
De pareils changemens ne vont point sans miracle.
Sans doute vos chrétiens, qu'on persécute en vain,
Ont quelque chose en eux qui surpasse l'humain;
Ils ménent une vie avec tant d'innocence
Que le Ciel leur en doit quelque reconnoissance.
Se relever plus forts, plus ils sont abbatus,
N'est pas aussi l'effet des communes vertus.
Je les aimay toûjours, quoy qu'on m'en ait pû dire;

Je n'en voy point mourir que mon cœur n'en soûpire,
Et peut-estre qu'un jour je les connoistray mieux.
J'approuve cependant que chacun ait ses dieux,
Qu'il les serve à sa mode, et sans peur de la peine.
Si vous étes chrétien, ne craignez plus ma haine;
Je les aime, Félix, et de leur protecteur
Je n'en veux pas sur vous faire un persécuteur.
Gardez vostre pouvoir, reprenez-en la marque,
Servez bien vostre Dieu, servez nostre monarque.
Je perdray mon crédit envers sa Majesté,
Ou vous verrez finir cette sévérité :
Par cette injuste haine il se fait trop d'outrage.

FELIX.

Daigne le Ciel en vous achever son ouvrage,
Et, pour vous rendre un jour ce que vous méritez,
Vous inspirer bien-tost toutes ses véritez!
Nous autres, benissons nostre heureuse avanture,
Allons à nos martyrs donner la sepulture,
Baiser leurs corps sacrez, les mettre en digne lieu,
Et faire retentir par tout le nom de Dieu.





EXAMEN DE POLYEUCTE

Ce martyre est rapporté par Surius sur le neufiéme de janvier. Polyeucte vivoit en l'année 250, sous l'empereur Décius; il étoit Arménien, amy de Néarque et gendre de Félix, qui avoit la commission de l'empereur pour faire exécuter ses edits contre les chrétiens. Cet amy l'ayant résolu à se faire chrétien, il déchira ces edits qu'on publioit, arracha les idoles des mains de ceux qui les portoient sur les autels pour les adorer, les brisa contre terre, resista aux larmes de sa femme Pauline, que Félix employa auprès de luy pour le raméner à leur culte, et perdit la vie par l'ordre de son beau-pére, sans autre baptesme que celuy de son sang. Voila ce que m'a prété l'histoire; le reste est de mon invention.

Pour donner plus de dignité à l'action, j'ay fait Félix gouverneur d'Arménie, et ay pratiqué un sacrifice public, afin de rendre l'occasion plus illustre, et donner un prétexte à Sévére de venir en cette province sans faire éclater son amour avant qu'il en eust l'aveu de Pauline. Ceux qui veulent arréter nos héros dans une médiocre bonté, où quelques interprétes d'Aristote bornent leur vertu, ne trouveront pas icy leur conte, puisque celle de Polyeucte va jusqu'à la sainteté, et n'a aucun meslange de foiblesse. J'en ay déja parlé ailleurs, et, pour confirmer ce que j'en ay dit par quelques authoritez, j'ajoûteray icy que Minturnus, dans son traité *Du Poëte*, agite cette question, « si la Passion

de Jesus-Christ et les martyres des saints doivent estre exclus du théatre, à cause qu'ils passent cette médiocre bonté », et résout en ma faveur. Le célébre Heinsius, qui non seulement a traduit la *Poëtique* de nostre philosophe, mais a fait un traité de la constitution de la tragédie selon sa pensée, nous en a donné une sur le martyre des innocens. L'illustre Grotius a mis sur la scéne la Passion mesme de Jesus-Christ et l'histoire de Joseph, et le sçavant Buchanan a fait la mesme chose de celle de Jephté et de la mort de S. Jean Baptiste. C'est sur ces exemples que j'ay hazardé ce poëme, où je me suis donné des licences, qu'ils n'ont pas prises, de changer l'histoire en quelque chose et d'y mesler des episodes d'invention. Aussi m'étoit-il plus permis sur cette matiére qu'à eux sur celle qu'ils ont choisie. Nous ne devons qu'une croyance pieuse à la vie des saints, et nous avons le mesme droit sur ce que nous en tirons pour le porter sur le théatre que sur ce que nous empruntons des autres histoires; mais nous devons une foy chrétienne et indispensable à tout ce qui est dans la Bible, qui ne nous laisse aucune liberté d'y rien changer. J'estime toutefois qu'il ne nous est pas défendu d'y ajouster quelque chose, pourveu qu'il ne détruise rien de ces véritez dictées par le Saint Esprit. Buchanan ny Grotius ne l'ont pas fait dans leurs poëmes, mais aussi ne les ont-ils pas rendus assez fournis pour nostre théatre, et ne s'y sont proposé pour exemple que la constitution la plus simple des anciens. Heinsius a plus osé qu'eux dans celuy que j'ay nommé. Les anges qui bercent l'Enfant Jesus, et l'ombre de Mariane avec les furies qui agitent l'esprit d'Hérode, sont des agrémens qu'il n'a pas trouvez dans l'Evangile. Je croy mesme qu'on en peut supprimer quelque chose quand il y a apparence qu'il ne plairoit pas sur le théatre, pourveu qu'on ne mette rien en la place, car alors ce seroit changer l'histoire, ce que le respect que nous devons à l'Ecriture ne permet point. Si j'avois à y exposer celle de David et Bersabée, je ne décrirois pas comme il en devint amoureux en la voyant se baigner dans une fontaine, de peur que l'image de cette nudité ne fist une impression trop chatouilleuse dans l'esprit de l'auditeur; mais je me contenterois de le peindre avec de l'amour pour elle, sans parler aucunement

de quelle maniére cet amour se seroit emparé de son cœur.

Je reviens à *Polyeucte*, dont le succès a été tres-heureux. Le stile n'en est pas si fort ny si majestüeux que celuy de *Cinna* et de *Pompée;* mais il a quelque chose de plus touchant, et les tendresses de l'amour humain y font un si agréable meslange avec la fermeté du divin que sa representation a satisfait tout ensemble les dévots et les gens du monde. A mon gré, je n'ay point fait de piéce où l'ordre du théatre soit plus beau et l'enchaisnement des scénes mieux ménagé. L'unité d'action et celles de jour et de lieu y ont leur justesse, et les scrupules qui peuvent naistre touchant ces deux derniéres se dissiperont aisément, pour peu qu'on me veuïlle préter de cette faveur que l'auditeur nous doit toûjours, quand l'occasion s'en offre, en reconnoissance de la peine que nous avons prise à le divertir.

Il est hors de doute que, si nous appliquons ce poëme à nos coûtumes, le sacrifice se fait trop tost après la venuë de Sévére, et cette précipitation sortira du vray-semblable par la nécessité d'obéïr à la régle. Quand le Roy envoye ses ordres dans les villes pour y faire rendre des actions de graces pour ses victoires, ou pour d'autres bénédictions qu'il reçoit du Ciel, on ne les exécute pas dès le jour mesme; mais aussi il faut du temps pour assembler le clergé, les magistrats et les corps de ville, et c'est ce qui en fait différer l'exécution. Nos acteurs n'avoient icy aucune de ces assemblées à faire.

Il suffisoit de la présence de Sévére et de Félix, et du ministére du grand prestre, et ainsi nous n'avons eu aucun besoin de remettre ce sacrifice en un autre jour. D'ailleurs, comme Félix craignoit ce favory, qu'il croyoit irrité du mariage de sa fille, il étoit bien aise de luy donner le moins d'occasion de tarder qu'il luy étoit possible, et de tascher, durant son peu de sejour, à gagner son esprit par une prompte complaisance, et montrer tout ensemble une impatience d'obéïr aux volontez de l'empereur.

L'autre scrupule regarde l'unité de lieu, qui est assez exacte, puisque tout s'y passe dans une salle ou antichambre commune aux apartemens de Félix et de sa fille. Il semble que la bien-séance y soit un peu forcée pour conserver cette unité au second acte, en ce que Pauline vient jusque dans

cette antichambre pour trouver Sévére, dont elle devroit attendre la visite dans son cabinet. A quoy je répons qu'elle a eu deux raisons de venir au devant de luy : l'une, pour faire plus d'honneur à un homme dont son pére redoutoit l'indignation, et qu'il luy avoit commandé d'adoucir en sa faveur; l'autre, pour rompre plus aisément la conversation avec luy, en se retirant dans ce cabinet, s'il ne vouloit pas la quitter à sa priére, et se délivrer par cette retraite d'un entretien dangereux pour elle, ce qu'elle n'eust pû faire si elle eust receu sa visite dans son apartement.

Sa confidence avec Stratonice touchant l'amour qu'elle avoit eu pour ce cavalier me fait faire une réflexion sur le temps qu'elle prend pour cela. Il s'en fait beaucoup, sur nos théatres, d'affections qui ont déja duré deux ou trois ans, dont on attend à réveler le secret justement au jour de l'action qui se presente, et non seulement sans aucune raison de choisir ce jour-là plûtost qu'un autre pour le déclarer, mais lors mesme que vray-semblablement on s'en est dû ouvrir beaucoup auparavant avec la personne à qui on en fait confidence. Ce sont choses dont il faut instruire le spectateur en les faisant apprendre par un des acteurs à l'autre, mais il faut prendre garde avec soin que celuy à qui on les apprend ait eu lieu de les ignorer jusque-là aussi bien que le spectateur, et que quelque occasion tirée du sujet oblige celuy qui les récite à rompre enfin un silence qu'il a gardé si long-temps. L'infante, dans le *Cid*, avouë à Leonor l'amour secret qu'elle a pour luy, et l'auroit pû faire un an ou six mois plûtost. Cléopatre, dans *Pompée*, ne prend pas des mesures plus justes avec Charmion ; elle luy conte la passion de César pour elle, et comme

chaque jour ses courriers
Luy portent en tribut ses vœux et ses lauriers.

Cependant, comme il ne paroit personne avec qui elle aye plus d'ouverture de cœur qu'avec cette Charmion, il y a grande apparence que c'étoit elle-mesme dont cette reine se servoit pour introduire ces courriers, et qu'ainsi elle devoit sçavoir déja tout ce commerce entre César et sa maîtresse. Du moins il falloit marquer quelque raison qui luy eust laissé ignorer jusque-là tout ce qu'elle luy apprend, et de

quel autre ministére cette princesse s'étoit servie pour recevoir ces courriers. Il n'en va pas de mesme icy. Pauline ne s'ouvre avec Stratonice que pour luy faire entendre le songe qui la trouble et les sujets qu'elle a de s'en alarmer; et, comme elle n'a fait ce songe que la nuit d'auparavant, et qu'elle ne luy eust jamais révelé son secret sans cette occasion qui l'y oblige, on peut dire qu'elle n'a point eu lieu de luy faire cette confidence plûtost qu'elle ne l'a faite.

Je n'ay point fait de narration de la mort de Polyeucte, parce que je n'avois personne pour la faire ny pour l'écouter que des payens qui ne la pouvoient ny écouter ny faire que comme ils avoient fait et écouté celle de Néarque, ce qui auroit été une répétition et marque de stérilité, et en outre n'auroit pas répondu à la dignité de l'action principale, qui est terminée par là. Ainsi j'ay mieux aimé la faire connoistre par un saint emportement de Pauline, que cette mort a convertie, que par un récit qui n'eust point eu de grace dans une bouche indigne de le prononcer. Félix, son pére, se convertit après elle, et ces deux conversions, quoy que miraculeuses, sont si ordinaires dans les martyres qu'elles ne sortent point de la vray-semblance, parce qu'elles ne sont pas de ces événemens rares et singuliers qu'on ne peut tirer en exemple, et elles servent à remettre le calme dans les esprits de Félix, de Sévére et de Pauline, que sans cela j'aurois eu bien de la peine à retirer du théatre dans un état qui rendist la piéce complette, en ne laissant rien à souhaiter à la curiosité de l'auditeur.



POMPÉE

TRAGEDIE

ACTEURS.

JULES CESAR.
MARC ANTOINE.
LEPIDE.
CORNELIE, femme de Pompée.
PTOLOMÉE, roy d'Egypte.
CLEOPATRE, sœur de Ptolomée.
PHOTIN, chef du Conseil d'Egypte.
ACHILLAS, lieutenant général des armées du roy d'Egypte.
SEPTIME, tribun romain à la solde du roy d'Egypte.
CHARMION, dame d'honneur de Cléopatre.
ACHORÉE, écuyer de Cléopatre.
PHILIPPE, affranchy de Pompée.
TROUPE DE ROMAINS.
TROUPE D'EGYPTIENS.

La s ène est en Alexandrie, dans le palais de Ptolomée.



POMPÉE

ACTE PREMIER

SCENE PREMIERE.

PTOLOMÉE, PHOTIN, ACHILLAS, SEPTIME.

PTOLOMÉE.

Le destin se déclare, et nous venons d'entendre
Ce qu'il a résolu du beau-pére et du gendre.
Quand les dieux étonnez sembloient se partager,
Pharsale a décidé ce qu'ils n'osoient juger;
Ses fleuves teints de sang et rendus plus rapides
Par le débordement de tant de parricides,
Cet horrible débris d'aigles, d'armes, de chars,
Sur ses champs empestez confusément épars,
Ces montagnes de morts privez d'honneurs suprèmes

Que la nature force à se venger eux-mesmes,
Et dont les troncs pourris exhalent dans les vents
Dequoy faire la guerre au reste des vivans,
Sont les tîtres affreux dont le droit de l'épée,
Justifiant César, a condamné Pompée.
Ce déplorable chef du party le meilleur,
Que sa fortune lasse abandonne au malheur,
Devient un grand exemple, et laisse à la mémoire
Des changemens du sort une éclatante histoire.
Il fuit, luy qui, toûjours triomphant et vainqueur,
Vit ses prospéritez égaler son grand cœur;
Il fuit, et dans nos ports, dans nos murs, dans nos villes,
Et, contre son beau-pére ayant besoin d'aziles,
Sa déroute orgueilleuse en cherche aux mesmes lieux
Où contre les Titans en trouvérent les dieux.
Il croit que ce climat, en dépit de la guerre,
Ayant sauvé le Ciel, sauvera bien la terre,
Et, dans son desespoir à la fin se meslant,
Pourra préter l'épaule au monde chancelant.
Ouy, Pompée avec luy porte le sort du monde,
Et veut que nostre Egypte, en miracles féconde,
Serve à sa liberté de sépulchre ou d'appuy,
Et reléve sa chûte ou trébûche sous luy.
C'est dequoy, mes amis, nous avons à résoudre.
Il apporte en ces lieux les palmes ou la foudre;
S'il couronna le pére, il hazarde le fils,
Et, nous l'ayant donnée, il expose Memphis.
Il faut le recevoir, ou haster son supplice,
Le suivre, ou le pousser dedans le précipice :
L'un me semble peu seur, l'autre peu généreux,
Et je crains d'estre injuste et d'estre malheureux;
Quoy que je fasse enfin, la Fortune ennemie

M'offre bien des périls ou beaucoup d'infamie.
C'est à moy de choisir, c'est à vous d'aviser
A quel choix vos conseils doivent me disposer.
Il s'agit de Pompée, et nous aurons la gloire
D'achever de César ou troubler la victoire,
Et je puis dire enfin que jamais potentat
N'eut à délibérer d'un si grand coup d'Etat.

PHOTIN.

Seigneur, quand par le fer les choses sont vuidées,
La justice et le droit sont de vaines idées,
Et qui veut estre juste en de telles saisons
Balance le pouvoir, et non pas les raisons.
Voyez donc vostre force et regardez Pompée,
Sa fortune abatuë et sa valeur trompée.
César n'est pas le seul qu'il fuye en cet état,
Il fuit et le reproche et les yeux du sénat,
Dont plus de la moitié piteusement étale
Une indigne curée aux vautours de Pharsale;
Il fuit Rome perdue, il fuit tous les Romains
A qui par sa défaite il met les fers aux mains;
Il fuit le desespoir des peuples et des princes,
Qui vengeroient sur luy le sang de leurs provinces,
Leurs Etats et d'argent et d'hommes épuisez,
Leurs trosnes mis en cendre, et leurs sceptres brisez.
Autheur des maux de tous, il est à tous en bute,
Et fuit le monde entier écrasé sous sa chûte.
Le défendrez-vous seul contre tant d'ennemis?
L'espoir de son salut en luy seul étoit mis,
Luy seul pouvoit pour soy : cédez alors qu'il tombe.
Soûtiendrez-vous un faix sous qui Rome succombe,
Sous qui tout l'univers se trouve foudroyé,
Sous qui le grand Pompée a luy-mesme ployé?

Quand on veut soûtenir ceux que le sort accable,
A force d'estre juste on est souvent coupable,
Et la fidélité qu'on garde imprudemment
Après un peu d'éclat traisne un long châtiment,
Trouve un noble revers, dont les coups invincibles,
Pour estre glorieux, ne sont pas moins sensibles.
Seigneur, n'attirez point le tonnerre en ces lieux,
Rangez-vous du party des destins et des dieux,
Et, sans les accuser d'injustice ou d'outrage,
Puisqu'ils font les heureux, adorez leur ouvrage ;
Quels que soient leurs décrets, déclarez-vous pour eux,
Et, pour leur obéïr, perdez le malheureux.
Pressé de toutes parts des coléres célestes,
Il en vient dessus vous faire fondre les restes,
Et sa teste, qu'à peine il a pû dérober,
Toute preste de choir, cherche avec qui tomber :
Sa retraite chez vous en effet n'est qu'un crime ;
Elle marque sa haine, et non pas son estime ;
Il ne vient que vous perdre en venant prendre port,
Et vous pouvez douter s'il est digne de mort !
Il devoit mieux remplir nos vœux et nostre attente,
Faire voir sur ses nefs la victoire flotante :
Il n'eust icy trouvé que joye et que festins ;
Mais, puisqu'il est vaincu, qu'il s'en prenne aux destins.
J'en veux à sa disgrace, et non à sa personne ;
J'exécute à regret ce que le Ciel ordonne,
Et, du mesme poignard pour César destiné,
Je perce en soûpirant son cœur infortuné.
Vous ne pouvez enfin qu'aux dépens de sa teste
Mettre à l'abry la vostre et parer la tempeste.
Laissez nommer sa mort un injuste attentat,
La justice n'est pas une vertu d'Etat.

Le choix des actions ou mauvaises ou bonnes
Ne fait qu'anéantir la force des couronnes.
Le droit des rois consiste à ne rien épargner.
La timide équité détruit l'art de régner.
Quand on craint d'estre injuste on a toûjours à craindre,
Et qui veut tout pouvoir doit oser tout enfraindre,
Fuir comme un deshonneur la vertu qui le pert,
Et voler sans scrupule au crime qui luy sert.
C'est là mon sentiment. Achillas et Septime
S'attacheront peut-estre à quelqu'autre maxime :
Chacun a son avis; mais, quel que soit le leur,
Qui punit le vaincu ne craint point le vainqueur.

ACHILLAS.

Seigneur, Photin dit vray; mais, quoy que de Pompée
Je voye et la fortune et la valeur trompée,
Je regarde son sang comme un sang précieux
Qu'au milieu de Pharsale ont respecté les dieux.
Non qu'en un coup d'Etat je n'approuve le crime,
Mais, s'il n'est nécessaire, il n'est point légitime.
Et quel besoin icy d'une extréme rigueur?
Qui n'est point au vaincu ne craint point le vainqueur.
Neutre jusqu'à present, vous pouvez l'estre encore,
Vous pouvez adorer Cesar, si l'on l'adore;
Mais, quoy que vos encens le traitent d'immortel,
Cette grande victime est trop pour son autel,
Et sa teste immolée au Dieu de la victoire
Imprime à vostre nom une tache trop noire:
Ne le pas secourir suffit, sans l'opprimer.
En usant de la sorte on ne vous peut blasmer.
Vous luy devez beaucoup : par luy Rome animée
A fait rendre le sceptre au feu roy Ptolomée;
Mais la reconnoissance et l'hospitalité

Sur les ames des rois n'ont qu'un droit limité.
Quoy que doive un monarque, et dust-il sa couronne,
Il doit à ses sujets encor plus qu'à personne,
Et cesse de devoir quand la dette est d'un rang
A ne point s'acquiter qu'aux dépens de leur sang.
S'il est juste d'ailleurs que tout se considére,
Que hazardoit Pompée en servant vostre pére ?
Il se voulut par là faire voir tout puissant,
Et vit croistre sa gloire en le rétablissant.
Il le servit enfin, mais ce fut de la langue;
La bourse de César fit plus que sa harangue :
Sans ses mille talents, Pompée et ses discours
Pour rentrer en Egypte étoient un froid secours.
Qu'il ne vante donc plus ses mérites frivoles :
Les effets de César valent bien ses paroles,
Et, si c'est un bien-fait qu'il faut rendre aujourd'huy,
Comme il parla pour vous, vous parlerez pour luy.
Ainsi vous le pouvez et devez reconnoistre.
Le recevoir chez vous, c'est recevoir un maistre,
Qui, tout vaincu qu'il est, bravant le nom de roy,
Dans vos propres Etats vous donneroit la loy.
Fermez-luy donc vos ports, mais épargnez sa teste.
S'il le faut toutefois, ma main est toute preste;
J'obéis avec joye, et je serois jaloux
Qu'autre bras que le mien portast les prémiers coups.

SEPTIME.

Seigneur, je suis Romain, je connoy l'un et l'autre;
Pompée a besoin d'aide, il vient chercher la vostre;
Vous pouvez, comme maistre absolu de son sort,
Le servir, le chasser, le livrer vif ou mort.
Des quatre le prémier vous seroit trop funeste,
Souffrez donc qu'en deux mots j'examine le reste.

Le chasser, c'est vous faire un puissant ennemy,
Sans obliger par là le vainqueur qu'à demy,
Puisque c'est luy laisser, et sur mer et sur terre,
La suite d'une longue et difficile guerre,
Dont peut-estre tous deux également lassez
Se vengeroient sur vous de tous les maux passez.
Le livrer à César n'est que la mesme chose :
Il luy pardonnera s'il faut qu'il en dispose,
Et, s'armant à regret de générosité,
D'une fausse clémence il fera vanité :
Heureux de l'asservir en luy donnant la vie,
Et de plaire par là mesme à Rome asservie,
Cependant que, forcé d'épargner son rival,
Aussi-bien que Pompée il vous voudra du mal.
Il faut le delivrer du péril et du crime,
Asseurer sa puissance, et sauver son estime,
Et du party contraire en ce grand chef détruit
Prendre sur vous le crime, et luy laisser le fruit.
C'est là mon sentiment, ce doit estre le vostre :
Par là vous gagnez l'un, et ne craignez plus l'autre;
Mais, suivant d'Achillas le conseil hazardeux,
Vous n'en gagnez aucun, et les perdez tous deux.

PTOLOMÉE.

N'examinons donc plus la justice des causes,
Et cédons au torrent qui roule toutes choses.
Je passe au plus de voix, et de mon sentiment
Je veux bien avoir part à ce grand changement.
Assez et trop long-temps l'arrogance de Rome
A crû qu'estre Romain c'estoit estre plus qu'homme :
Abatons sa superbe avec sa liberté,
Dans le sang de Pompée éteignons sa fierté,
Tranchons l'unique espoir où tant d'orgueil se fonde,

Et donnons un tyran à ces tyrans du monde,
Secondons le destin qui les veut mettre aux fers,
Et prétons-luy la main pour venger l'univers.
Rome, tu serviras, et ces rois, que tu braves,
Et que ton insolence ose traiter d'esclaves,
Adoreront César avec moins de douleur,
Puisqu'il sera ton maistre aussi-bien que le leur.
Allez donc, Achillas, allez avec Septime
Nous immortaliser pas cet illustre crime;
Qu'il plaise au Ciel, ou non, laissez-m'en le soucy;
Je croy qu'il veut sa mort, puisqu'il l'améne icy.

ACHILLAS.

Seigneur, je croy tout juste alors qu'un roy l'ordonne.

PTOLOMÉE.

Allez, et hastez-vous d'asseurer ma couronne,
Et vous ressouvenez que je mets en vos mains
Le destin de l'Egypte et celuy des Romains.

SCENE II.

PTOLOMÉE, PHOTIN.

PTOLOMÉE.

Photin, ou je me trompe, ou ma sœur est déceuë,
De l'abord de Pompée elle espére autre issuë;
Sçachant que de mon pére il a le testament,
Elle ne doute point de son couronnement,
Elle se croit déja souveraine maîtresse
D'un sceptre partagé que sa bonté luy laisse,
Et, se promettant tout de leur vieille amitié,
De mon trosne en son ame elle prend la moitié,

Où de son vain orgueil les cendres rallumées.
Poussent déja dans l'air de nouvelles fumées.

PHOTIN.

Seigneur, c'est un motif que je ne disois pas
Qui devoit de Pompée avancer le trépas.
Sans doute il jugeroit de la sœur et du frére
Suivant le testament du feu roy vostre pére,
Son hoste et son amy, qui l'en daigna saisir :
Jugez après cela de vostre déplaisir.
Ce n'est pas que je veuille, en vous parlant contre elle,
Rompre les sacrez nœuds d'une amour fraternelle :
Du trosne, et non du cœur, je la veux éloigner,
Car c'est ne régner pas qu'estre deux à régner.
Un roy qui s'y résout est mauvais politique,
Il détruit son pouvoir quand il le communique,
Et les raisons d'Etat... Mais, Seigneur, la voicy.

SCENE III.

PTOLOMÉE, CLEOPATRE, PHOTIN.

CLEOPATRE.

Seigneur, Pompée arrive, et vous étes icy!

PTOLOMÉE.

J'attens dans mon palais ce guerrier magnanime,
Et luy viens d'envoyer Achillas et Septime.

CLEOPATRE.

Quoy! Septime à Pompée! à Pompée Achillas!

PTOLOMÉE.

Si ce n'est assez d'eux, allez, suivez leurs pas.

CLEOPATRE.

Donc, pour le recevoir, c'est trop que de vous-mesme?

PTOLOMÉE.

Ma sœur, je doy garder l'honneur du diadème.

CLEOPATRE.

Si vous en portez un, ne vous en souvenez
Que pour baiser la main de qui vous le tenez,
Que pour en faire hommage aux pieds d'un si grand homme.

PTOLOMÉE.

Au sortir de Pharsale est-ce ainsi qu'on le nomme?

CLEOPATRE.

Fust-il dans son malheur de tous abandonné,
Il est toûjours Pompée, et vous a couronné.

PTOLOMÉE.

Il n'en est plus que l'ombre, et couronna mon pére,
Dont l'ombre, et non pas moy, luy doit ce qu'il espére.
Il peut aller, s'il veut, dessus son monument
Recevoir ses devoirs et son remercîment.

CLEOPATRE.

Après un tel bien-fait, c'est ainsi qu'on le traite!

PTOLOMÉE.

Je m'en souviens, ma sœur, et je voy sa défaite.

CLEOPATRE.

Vous la voyez de vray, mais d'un œil de mépris.

PTOLOMÉE.

Le temps de chaque chose ordonne et fait le prix.
Vous qui l'estimez tant, allez luy rendre hommage,
Mais songez qu'au port mesme il peut faire naufrage.

CLEOPATRE.

Il peut faire naufrage, et mesme dans le port!
Quoy! vous auriez osé luy préparer la mort?

PTOLOMÉE.

J'ay fait ce que les dieux m'ont inspiré de faire,
Et que pour mon Etat j'ay jugé nécessaire.

CLEOPATRE.

Je ne le voy que trop, Photin et ses pareils
Vous ont empoisonné de leurs lasches conseils;
Ces ames que le Ciel ne forma que de bouë...

PHOTIN.

Ce sont de nos conseils, ouy, Madame, et j'avouë...

CLEOPATRE.

Photin, je parle au roy; vous répondrez pour tous
Quand je m'abaisseray jusqu'à parler à vous.

PTOLOMÉE, *à Photin.*

Il faut un peu souffrir de cette humeur hautaine,
Je sçay vostre innocence et je connoy sa haine;
Après tout, c'est ma sœur, oyez sans repartir.

CLEOPATRE.

Ah! s'il est encor temps de vous en repentir,
Affranchissez-vous d'eux et de leur tyrannie,
Rappelez la vertu par leurs conseils bannie,
Cette haute vertu dont le Ciel et le sang
Enflent toûjours les cœurs de ceux de nostre rang.

PTOLOMÉE.

Quoy! d'un frivole espoir déja préoccupée,
Vous me parlez en reine en parlant de Pompée,
Et d'un faux zéle ainsi vostre orgueil revétu
Fait agir l'intérest sous le nom de vertu!
Confessez-le, ma sœur, vous sçauriez vous en taire,
N'étoit le testament du feu roy nostre pére.
Vous sçavez qu'il le garde.

CLEOPATRE.

Et vous sçaurez aussi
Que la seule vertu me fait parler ainsi,
Et que, si l'intérest m'avoit préoccupée,
J'agirois pour César, et non-pas pour Pompée.

Apprenez un secret que je voulois cacher,
Et cessez desormais de me rien reprocher.
Quand ce peuple insolent qu'enferme Alexandrie
Fit quitter au feu roy son trosne et sa patrie,
Et que, jusque dans Rome, il alla du sénat
Implorer la pitié contre un tel attentat,
Il nous mena tous deux pour toucher son courage,
Vous assez jeune encor, moy déja dans un âge
Où ce peu de beauté que m'ont donné les Cieux
D'un assez vif éclat faisoit briller mes yeux.
César en fut épris, et du moins j'eus la gloire
De le voir hautement donner lieu de le croire;
Mais, voyant contre luy le sénat irrité,
Il fit agir Pompée et son authorité.
Ce dernier nous servit à sa seule priére,
Qui de leur amitié fut la preuve derniére.
Vous en sçavez l'effet, et vous en joüissez.
Mais pour un tel amant ce ne fut pas assez :
Après avoir pour nous employé ce grand homme,
Qui nous gagna soudain toutes les voix de Rome,
Son amour en voulut seconder les efforts,
Et, nous ouvrant son cœur, nous ouvrit ses tresors.
Nous eusmes de ses feux, encore en leur naissance,
Et les nerfs de la guerre et ceux de la puissance,
Et les mille talents qui luy sont encor dûs
Remirent en nos mains tous nos États perdus.
Le roy, qui s'en souvint à son heure fatale,
Me laissa comme à vous la dignité royale,
Et par son testament il vous fit cette loy
Pour me rendre une part de ce qu'il tint de moy.
C'est ainsi qu'ignorant d'où vint ce bon office,
Vous appelez faveur ce qui n'est que justice,

Et l'osez accuser d'une aveugle amitié,
Quand du tout qu'il me doit il me rend la moitié.

PTOLOMÉE.

Certes, ma sœur, le conte est fait avec adresse.

CLEOPATRE.

César viendra bien-tost, et j'en ay lettre expresse,
Et peut-estre aujourd'huy vos yeux seront témoins
De ce que vostre esprit s'imagine le moins.
Ce n'est pas sans sujet que je parlois en reine,
Je n'ay receu de vous que mépris et que haine,
Et, de ma part du sceptre indigne ravisseur,
Vous m'avez plus traitée en esclave qu'en sœur;
Mesme, pour éviter des effets plus sinistres,
Il m'a fallu flater vos insolens ministres,
Dont j'ay craint jusqu'icy le fer ou le poison.
Mais Pompée ou César m'en va faire raison,
Et, quoy qu'avec Photin Achillas en ordonne,
Ou l'une ou l'autre main me rendra ma couronne.
Cependant mon orgueil vous laisse à démesler
Quel étoit l'intérest qui me faisoit parler.

SCENE IV.

PTOLOMÉE, PHOTIN.

PTOLOMÉE.

Que dites-vous, amy, de cette ame orgueilleuse?

PHOTIN.

Seigneur, cette surprise est pour moy merveilleuse:
Je n'en sçay que penser, et mon cœur, étonné
D'un secret que jamais il n'auroit soupçonné,

Inconstant et confus dans son incertitude,
Ne se résout à rien qu'avec inquiétude.

PTOLOMÉE.

Sauverons-nous Pompée?

PHOTIN.

Il faudroit faire effort,
Si nous l'avions sauvé, pour conclurre sa mort.
Cléopatre vous hait, elle est fiére, elle est belle,
Et, si l'heureux César a de l'amour pour elle,
La teste de Pompée est l'unique present
Qui vous fasse contr'elle un rempart suffisant.

PTOLOMÉE.

Ce dangereux esprit a beaucoup d'artifice.

PHOTIN.

Son artifice est peu contre un si grand service.

PTOLOMÉE.

Mais si, tout grand qu'il est, il céde à ses appas?

PHOTIN.

Il la faudra flater, mais ne m'en croyez pas,
Et, pour mieux empescher qu'elle ne vous opprime,
Consultez-en encor Achillas et Septime.

PTOLOMÉE.

Allons donc les voir faire, et montons à la tour,
Et nous en résoudrons ensemble à leur retour.





ACTE II

SCENE PREMIERE.

CLEOPATRE, CHARMION.

CLEOPATRE.

Je l'aime, mais l'éclat d'une si belle flame,
Quelque brillant qu'il soit, n'éblouït point mon ame,
Et toûjours ma vertu retrace dans mon cœur
Ce qu'il doit au vaincu, bruslant pour le vainqueur.
Aussi, qui l'ose aimer porte une ame trop haute
Pour souffrir seulement le soupçon d'une faute,
Et je le traiterois avec indignité
Si j'aspirois à luy par une lascheté.

CHARMION.

Quoy! vous aimez César, et, si vous étiez creuë,
L'Egypte pour Pompée armeroit à sa veuë,
En prendroit la défense, et par un prompt secours
Du destin de Pharsale arréteroit le cours!
L'amour certes sur vous a bien peu de puissance!

CLEOPATRE.

Les princes ont cela de leur haute naissance.

Leur ame dans leur sang prend des impressions
Qui dessous leur vertu rangent leurs passions;
Leur générosité soûmet tout à leur gloire;
Tout est illustre en eux quand ils daignent se croire,
Et, si le peuple y voit quelques déréglemens,
C'est quand l'avis d'autruy corrompt leurs sentimens.
Ce malheur de Pompée achéve la ruïne :
Le roy l'eust secouru, mais Photin l'assassine;
Il croit cette ame basse et se montre sans foy;
Mais s'il croyoit la sienne il agiroit en roy.

CHARMION.

Ainsi donc de César l'amante et l'ennemie....

CLEOPATRE.

Je luy garde ma flame exempte d'infamie,
Un cœur digne de luy.

CHARMION.

Vous possédez le sien?

CLEOPATRE.

Je croy le posséder.

CHARMION.

Mais le sçavez-vous bien?

CLEOPATRE..

Appren qu'une princesse aimant sa renommée,
Quand elle dit qu'elle aime, est seure d'estre aimée,
Et que les plus beaux feux dont son cœur soit épris
N'oseroient l'exposer aux hontes d'un mépris.
Nostre séjour à Rome enflama son courage;
Là j'eus de son amour le prémier témoignage,
Et depuis, jusqu'icy chaque jour ses courriers
M'apportent en tribut ses vœux et ses lauriers;
Par tout, en Italie, aux Gaules, en Espagne,
La Fortune le suit, et l'Amour l'accompagne;

Son bras ne dompte point de peuples ny de lieux
Dont il ne rende hommage au pouvoir de mes yeux,
Et, de la mesme main dont il quitte l'épée
Fumante encor du sang des amis de Pompée,
Il trace des soûpirs, et, d'un stile plaintif,
Dans son champ de victoire il se dit mon captif.
Ouy, tout victorieux il m'écrit de Pharsale,
Et si sa diligence à ses feux est égale,
Ou plûtost si la mer ne s'oppose à ses feux,
L'Egypte le va voir me presenter ses vœux.
Il vient, ma Charmion, jusque dans nos murailles
Chercher auprès de moy le prix de ses batailles,
M'offrir toute sa gloire, et soûmettre à mes loix
Ce cœur et cette main qui commandent aux rois,
Et ma rigueur, meslée aux faveurs de la guerre,
Feroit un malheureux du maistre de la terre.

CHARMION.

J'oserois bien jurer que vos charmans appas
Se vantent d'un pouvoir dont ils n'useront pas,
Et que le grand César n'a rien qui l'importune,
Si vos seules rigueurs ont droit sur sa fortune.
Mais quelle est vostre attente et que prétendez-vous,
Puisque d'une autre femme il est déja l'époux,
Et qu'avec Calphurnie un paisible hyménée
Par des liens sacrez tient son ame enchaisnée?

CLEOPATRE.

Le divorce, aujourd'huy si commun aux Romains,
Peut rendre en ma faveur tous ces obstacles vains :
César en sçait l'usage et la cérémonie,
Un divorce chez luy fit place à Calphurnie.

CHARMION.

Par cette mesme voye il pourra vous quitter.

CLEOPATRE.

Peut-estre mon bon-heur sçaura mieux l'arréter,
Peut-estre mon amour aura quelque avantage
Qui sçaura mieux pour moy ménager son courage.
Mais laissons au hazard ce qui peut arriver,
Achevons cet hymen, s'il se peut achever;
Ne durast-il qu'un jour, ma gloire est sans seconde
D'estre du moins un jour la maîtresse du monde.
J'ay de l'ambition, et, soit vice ou vertu,
Mon cœur sous son fardeau veut bien estre abatu;
J'en aime la chaleur, et la nomme sans cesse
La seule passion digne d'une princesse.
Mais je veux que la gloire anime ses ardeurs,
Qu'elle méne sans honte au faiste des grandeurs;
Et je la desavouë alors que sa manie
Nous presente le trosne avec ignominie.
Ne t'étonne donc plus, Charmion, de me voir
Défendre encor Pompée et suivre mon devoir.
Ne pouvant rien de plus pour sa vertu séduite,
Dans mon ame en secret je l'exhorte à la fuite,
Et voudrois qu'un orage, écartant ses vaisseaux,
Malgré luy l'enlevast aux mains de ses bourreaux.
Mais voicy de retour le fidelle Achorée,
Par qui j'en apprendray la nouvelle asseurée.

SCENE II.

CLEOPATRE, ACHORÉE, CHARMION.

CLEOPATRE.

En est-ce déja fait, et nos bords malheureux
Sont-ils déja souillez d'un sang si généreux?

ACHORÉE.

Madame, j'ay couru par vostre ordre au rivage,
J'ay veu la trahison, j'ay veu toute sa rage,
Du plus grand des mortels j'ay veu trancher le sort,
J'ay veu dans son malheur la gloire de sa mort;
Et, puisque vous voulez qu'icy je vous raconte
La gloire d'une mort qui nous couvre de honte,
Ecoutez, admirez, et plaignez son trépas.
  Ses trois vaisseaux en rade avoient mis voile bas,
Et, voyant dans le port préparer nos galéres,
Il croyoit que le roy, touché de ses miséres,
Par un beau sentiment d'honneur et de devoir,
Avec toute sa cour le venoit recevoir.
Mais voyant que ce prince, ingrat à ses mérites,
N'envoyoit qu'un esquif remply de satellites,
Il soupçonne aussi-tost son manquement de foy,
Et se laisse surprendre à quelque peu d'effroy.
Enfin, voyant nos bords et nostre flote en armes,
Il condamne en son cœur ces indignes alarmes,
Et réduit tous les soins d'un si pressant ennuy
A ne hazarder pas Cornélie avec luy.
« N'exposons, luy dit-il, que cette seule teste
A la réception que l'Egypte m'apreste,
Et, tandis que moy seul j'en courray le danger,
Songe à prendre la fuite afin de me venger.
Le roy Juba nous garde une foy plus sincére,
Chez luy tu trouveras et mes fils et ton pére;
Mais, quand tu les verrois descendre chez Pluton,
Ne desespére point du vivant de Caton. »
Tandis que leur amour en cet adieu conteste,
Achillas à son bord joint son esquif funeste,
Septime se presente, et, luy tendant la main,

Le saluë empereur en langage romain,
Et comme député de ce jeune monarque.
« Passez, Seigneur, dit-il, passez dans cette barque;
Les sables et les bancs cachez dessous les eaux
Rendent l'accès mal seur à de plus grands vaisseaux. »
Ce héros voit la fourbe, et s'en mocque dans l'ame;
Il reçoit les adieux des siens et de sa femme,
Leur défend de le suivre, et s'avance au trépas
Avec le mesme front qu'il donnoit les Etats.
La mesme majesté sur son visage empreinte
Entre ces assassins montre un esprit sans crainte;
Sa vertu toute entiére à la mort le conduit;
Son affranchy Philippe est le seul qui le suit:
C'est de luy que j'ay sceu ce que je viens de dire;
Mes yeux ont veu le reste, et mon cœur en soûpire,
Et croit que César mesme à de si grands malheurs
Ne pourra refuser des soûpirs et des pleurs.

CLEOPATRE.

N'épargnez pas les miens; achevez, Achorée,
L'histoire d'une mort que j'ay déja pleurée.

ACHORÉE.

On l'améne, et du fort nous le voyons venir,
Sans que pas-un d'entr'eux daigne l'entretenir.
Ce mépris luy fait voir ce qu'il en doit attendre.
Si-tost qu'on a pris terre, on l'invite à descendre.
Il se léve, et soudain, pour signal, Achillas
Derriére ce héros tirant son coutelas,
Septime et trois des siens, lasches enfans de Rome,
Percent à coups pressez les flancs de ce grand homme,
Tandis qu'Achillas mesme, épouvanté d'horreur,
De ces quatre enragez admire la fureur.

CLEOPATRE.

Vous qui livrez la terre aux discordes civiles,
Si vous vengez sa mort, dieux, épargnez nos villes;
N'imputez rien aux lieux, reconnoissez les mains:
Le crime de l'Egypte est fait par des Romains.
Mais que fait et que dit ce généreux courage?

ACHORÉE.

D'un des pans de sa robbe il couvre son visage,
A son mauvais destin en aveugle obéït,
Et dédaigne de voir le Ciel qui le trahit,
De peur que, d'un coup d'œil, contre une telle offense
Il ne semble implorer son aide ou sa vengeance.
Aucun gémissement à son cœur échapé
Ne le montre en mourant digne d'estre frapé;
Immobile à leurs coups, en luy-mesme il rappelle
Ce qu'eut de beau sa vie et ce qu'on dira d'elle,
Et tient la trahison que le roy leur prescrit
Trop au dessous de luy pour y préter l'esprit.
Sa vertu dans leur crime augmente ainsi son lustre,
Et son dernier soûpir est un soûpir illustre,
Qui, de cette grande ame achevant les destins,
Etale tout Pompée aux yeux des assassins.
Sur les bords de l'esquif sa teste enfin panchée,
Par le traistre Septime indignement tranchée,
Passe au bout d'une lance en la main d'Achillas,
Ainsi qu'un grand trophée après de grands combats.
On descend, et, pour comble à sa noire avanture,
On donne à ce héros la mer pour sépulture,
Et le tronc sous les flots roule doresnavant,
Au gré de la fortune, et de l'onde et du vent.
La triste Cornélie, à cét affreux spectacle,
Par de longs cris aigus tasche d'y mettre obstacle,

Défend ce cher époux de la voix et des yeux,
Puis, n'espérant plus rien, léve les mains aux cieux,
Et, cédant tout à coup à la douleur plus forte,
Tombe dans sa galére évanoüye ou morte.
Les siens, en ce desastre, à force de ramer,
L'éloignent de la rive et regagnent la mer;
Mais sa fuite est mal seure, et l'infame Septime,
Qui se voit dérober la moitié de son crime,
Afin de l'achever prend six vaisseaux au port,
Et poursuit sur les eaux Pompée après sa mort.
Cependant Achillas porte au roy sa conqueste:
Tout le peuple tremblant en détourne la teste;
Un effroy général offre à l'un sous ses pas
Des abîmes ouverts pour venger ce trépas,
L'autre entend le tonnerre, et chacun se figure
Un desordre soudain de toute la nature,
Tant l'excès du forfait, troublant leurs jugemens,
Presente à leur terreur l'excès des châtimens.
Philippe, d'autre part, montrant sur le rivage
Dans une ame servile un généreux courage,
Examine, d'un œil et d'un soin curieux,
Où les vagues rendront ce dépost précieux,
Pour luy rendre, s'il peut, ce qu'aux morts on doit rendre,
Dans quelque urne chetive en ramasser la cendre,
Et d'un peu de poussiére élever un tombeau
A celuy qui du monde eut le sort le plus beau.
Mais comme vers l'Afrique on poursuit Cornélie,
On voit d'ailleurs César venir de Thessalie,
Une flote paroit, qu'on a peine à conter...

CLEOPATRE.

C'est luy-mesme, Achorée, il n'en faut point douter.
Tremblez, tremblez, méchans, voicy venir la foudre;

Cléopatre a dequoy vous mettre tous en poudre,
César vient, elle est reine, et Pompée est vengé;
La tyrannie est bas, et le sort a changé.
Admirons cependant le destin des grands hommes,
Plaignons-les, et par eux jugeons ce que nous sommes.
Ce prince d'un sénat maistre de l'univers,
Dont le bonheur sembloit au dessus du revers,
Luy que sa Rome a veu, plus craint que le tonnerre,
Triompher en trois fois des trois parts de la terre,
Et qui voyoit encor en ces derniers hazards
L'un et l'autre consul suivre ses étendarts,
Si-tost que d'un malheur sa fortune est suivie,
Les monstres de l'Egypte ordonnent de sa vie;
On voit un Achillas, un Septime, un Photin,
Arbitres souverains d'un si noble destin;
Un roy, qui de ses mains a receu la couronne,
A ces pestes de Cour laschement l'abandonne :
Ainsi finit Pompée, et peut-estre qu'un jour
César éprouvera mesme sort à son tour.
Rendez l'augure faux, dieux qui voyez mes larmes,
Et secondez par tout et mes vœux et ses armes.

CHARMION.

Madame, le roy vient qui pourra vous oüir.

SCENE III.

PTOLOMÉE, CLEOPATRE, CHARMION.

PTOLOMÉE.

Sçavez-vous le bon-heur dont nous allons joüir,
Ma sœur?

CLEOPATRE.

Oüy, je le sçay, le grand César arrive;
Sous les loix de Photin je ne suis plus captive.

PTOLOMÉE.

Vous haïssez toûjours ce fidelle sujet.

CLEOPATRE.

Non, mais en liberté je ry de son projet.

PTOLOMÉE.

Quel projet faisoit-il dont vous pûssiez vous plaindre?

CLEOPATRE.

J'en ay souffert beaucoup, et j'avois plus à craindre.
Un si grand politique est capable de tout,
Et vous donnez les mains à tout ce qu'il résout.

PTOLOMÉE.

Si je suy ses conseils, j'en connoy la prudence.

CLEOPATRE.

Si j'en crains les effets, j'en voy la violence.

PTOLOMÉE.

Pour le bien de l'Etat tout est juste en un roy.

CLEOPATRE.

Ce genre de justice est à craindre pour moy.
Après ma part du sceptre à ce titre usurpée,
Il en coûte la vie et la teste à Pompée.

PTOLOMÉE.

Jamais un coup d'Etat ne fut mieux entrepris;
Le voulant secourir, César nous eust surpris.
Vous voyez sa vistesse, et l'Egypte, troublée,
Avant qu'estre en défense en seroit accablée.
Mais je puis maintenant à cet heureux vainqueur
Offrir en seureté mon trosne et vostre cœur.

CLEOPATRE.

Je feray mes presens, n'ayez soin que des vostres,
Et dans vos intérests n'en confondez point d'autres.

PTOLOMÉE.

Les vostres sont les miens, étant de mesme sang.

CLEOPATRE.

Vous pouvez dire encor étant de mesme rang,
Etant rois l'un et l'autre; et toutefois je pense
Que nos deux intérests ont quelque difference.

PTOLOMÉE.

Ouy, ma sœur, car l'Etat dont mon cœur est content
Sur quelques bords du Nil à grand peine s'étend;
Mais César, à vos loix soûmettant son courage,
Vous va faire régner sur le Gange et le Tage.

CLEOPATRE.

J'ay de l'ambition, mais je la sçay régler,
Elle peut m'éblouïr, et non-pas m'aveugler;
Ne parlons point icy du Tage, ny du Gange;
Je connoy ma portée, et ne prens point le change.

PTOLOMÉE.

L'occasion vous rit, et vous en userez.

CLEOPATRE.

Si je n'en use bien, vous m'en accuserez.

PTOLOMÉE.

J'en espére beaucoup, veu l'amour qui l'engage.

CLEOPATRE.

Vous la craignez peut-estre encore davantage;
Mais, quelque occasion qui me rie aujourd'huy,
N'ayez aucune peur, je ne veux rien d'autruy;
Je ne garde pour vous ny haine ny colére,
Et je suis bonne sœur, si vous n'étes bon frére.

PTOLOMÉE.
Vous montrez cependant un peu bien du mépris.
CLEOPATRE.
Le temps de chaque chose ordonne et fait le prix.
PTOLOMÉE.
Vostre façon d'agir le fait assez connoistre.
CLEOPATRE.
Le grand César arrive, et vous avez un maistre.
PTOLOMÉE.
Il l'est de tout le monde, et je l'ay fait le mien.
CLEOPATRE.
Allez luy rendre hommage, et j'attendray le sien.
Allez, ce n'est pas trop pour luy que de vous-mesme,
Je garderay pour vous l'honneur du diadème.
Photin vous vient aider à le bien recevoir,
Consultez avec luy quel est vostre devoir.

SCENE IV.

PTOLOMÉE, PHOTIN.

PTOLOMÉE.
J'ay suivy tes conseils, mais plus je l'ay flatée,
Et plus dans l'insolence elle s'est emportée,
Si bien qu'enfin, outré de tant d'indignitez,
Je m'allois emporter dans les extrémitéz;
Mon bras, dont ses mépris forçoient la retenuë,
N'eust plus considéré César, ny sa venuë,
Et l'eust mise en état, malgré tout son appuy,
De s'en plaindre à Pompée auparavant qu'à luy.
L'arrogante, à l'oüir elle est déja ma reine,

Et si César en croit son orgueil et sa haine,
Si, comme elle s'en vante, elle est son cher objet,
De son frére et son roy, je deviens son sujet.
Non, non, prévenons-la, c'est foiblesse d'attendre
Le mal qu'on voit venir sans vouloir s'en défendre;
Ostons-luy les moyens de nous plus dédaigner,
Ostons-luy les moyens de plaire et de régner,
Et ne permettons pas qu'après tant de bravades,
Mon sceptre soit le prix d'une de ses œillades.

PHOTIN.

Seigneur, ne donnez point de prétexte à César
Pour attacher l'Egypte aux pompes de son char.
Ce cœur ambitieux, qui par toute la terre
Ne cherche qu'à porter l'esclavage et la guerre,
Enflé de sa victoire et des ressentimens
Qu'une perte pareille imprime aux vrais amans,
Quoy que vous ne rendiez que justice à vous mesme,
Prendroit l'occasion de venger ce qu'il aime,
Et, pour s'assujettir et vos Etats et vous,
Imputeroit à crime un si juste couroux.

PTOLOMÉE.

Si Cléopatre vit, s'il la voit, elle est reine.

PHOTIN.

Si Cléopatre meurt, vostre perte est certaine.

PTOLOMÉE.

Je perdray qui me perd, ne pouvant me sauver.

PHOTIN.

Pour la perdre avec joye il faut vous conserver.

PTOLOMÉE.

Quoy! pour voir sur sa teste éclater ma couronne?
Sceptre, s'il faut enfin que ma main t'abandonne,
Passe, passe plûtost en celle du vainqueur.

PHOTIN.

Vous l'arracherez mieux de celle d'une sœur.
Quelques feux que d'abord il luy fasse paroistre,
Il partira bien-tost, et vous serez le maistre.
L'amour à ses pareils ne donne point d'ardeur
Qui ne céde aisément aux soins de leur grandeur.
Il voit encor l'Afrique et l'Espagne occupées
Par Juba, Scipion et les jeunes Pompées,
Et le monde à ses loix n'est point assujetty
Tant qu'il verra durer ces restes du party.
Au sortir de Pharsale, un si grand capitaine
Sçauroit mal son métier s'il laissoit prendre haleine,
Et s'il donnoit loisir à des cœurs si hardis
De relever du coup dont ils sont étourdis.
S'il les vainq, s'il parvient où son desir aspire,
Il faut qu'il aille à Rome établir son empire,
Joüir de sa fortune et de son attentat,
Et changer à son gré la forme de l'Etat :
Jugez durant ce temps ce que vous pourrez faire.
Seigneur, voyez César, forcez-vous à luy plaire,
Et, luy déférant tout, veuillez vous souvenir
Que les événemens régleront l'avenir.
Remettez en ses mains trosne, sceptre, couronne,
Et, sans en murmurer, souffrez qu'il en ordonne.
Il en croira sans doute ordonner justement
En suivant du feu roy l'ordre et le testament;
L'importance, d'ailleurs, de ce dernier service
Ne permet pas d'en craindre une entiére injustice :
Quoy qu'il en fasse enfin, feignez d'y consentir,
Loüez son jugement, et laissez-le partir.
Après, quand nous verrons le temps propre aux vengeances,
Nous aurons et la force et les intelligences.

Jusque-là reprimez ces transports violens
Qu'excitent d'une sœur les mépris insolens;
Les bravades enfin sont des discours frivoles,
Et qui songe aux effets néglige les paroles.

PTOLOMÉE.

Ah! tu me rens la vie et le sceptre à la fois.
Un sage conseiller est le bon-heur des rois.
Cher appuy de mon trosne, allons, sans plus attendre,
Offrir tout à César afin de tout reprendre;
Avec toute ma flote allons le recevoir,
Et par ces vains honneurs séduire son pouvoir.





ACTE III

SCENE PREMIERE.

CHARMION, ACHORÉE.

CHARMION.

Ouy, tandis que le roy va luy-mesme, en personne,
Jusqu'aux pieds de César prosterner sa couronne,
Cléopatre s'enferme en son appartement,
Et sans s'en émouvoir attend son compliment.
Comment nommerez-vous une humeur si hautaine?

ACHORÉE.

Un orgueil noble et juste, et digne d'une reine,
Qui soûtient avec cœur et magnanimité
L'honneur de sa naissance et de sa dignité.
Luy pourray-je parler?

CHARMION.

Non, mais elle m'envoye
Sçavoir à cet abord ce qu'on a veu de joye,
Ce qu'à ce beau present César a témoigné,
S'il a paru content ou s'il l'a dédaigné,

S'il traite avec douceur, s'il traite avec empire,
Ce qu'à nos assassins enfin il a sceu dire.

ACHORÉE.

La teste de Pompée a produit des effets
Dont ils n'ont pas sujet d'estre fort satisfaits.
Je ne sçay si César prendroit plaisir à feindre,
Mais pour eux jusqu'icy je trouve lieu de craindre;
S'ils aimoient Ptolomée, ils l'ont fort mal servy.
Vous l'avez veu partir, et moy je l'ai suivy.
Ses vaisseaux en bon ordre ont éloigné la ville,
Et pour joindre César n'ont avancé qu'un mille.
Il venoit à plein voile, et si dans les hazards
Il éprouva toûjours pleine faveur de Mars,
Sa flote, qu'à l'envy favorisoit Neptune,
Avoit le vent en poupe ainsi que sa fortune.
Dès le prémier abord nostre prince, étonné,
Ne s'est plus souvenu de son front couronné;
Sa frayeur a paru sous sa fausse allegresse,
Toutes ses actions ont senty la bassesse,
J'en ay rougy moy-mesme, et me suis plaint à moy
De voir là Ptolomée, et n'y voir point de roy;
Et César, qui lisoit sa peur sur son visage,
Le flatoit par pitié pour luy donner courage.
Luy, d'une voix tombante offrant ce don fatal :
« Seigneur, vous n'avez plus, luy dit-il, de rival;
Ce que n'ont pu les dieux dans vostre Thessalie,
Je vay mettre en vos mains Pompée et Cornélie.
En voicy déja l'un, et pour l'autre, elle fuit,
Mais avec six vaisseaux un des miens la poursuit. »
A ces mots, Achillas découvre cette teste.
Il semble qu'à parler encor elle s'apreste,
Qu'à ce nouvel affront un reste de chaleur

En sanglots mal formez exhale sa douleur.
Sa bouche encor ouverte et sa veuë égarée
Rappellent sa grande ame à peine séparée,
Et son couroux mourant fait un dernier effort
Pour reprocher aux dieux sa défaite et sa mort.
César, à cet aspect, comme frappé du foudre,
Et comme ne sçachant que croire ou que résoudre,
Immobile, et les yeux sur l'objet attachez,
Nous tient assez long-temps ses sentimens cachez;
Et je diray, si j'ose en faire conjecture,
Que, par un mouvement commun à la nature,
Quelque maligne joye en son cœur s'élevoit,
Dont sa gloire indignée à peine le sauvoit.
L'aise de voir la terre à son pouvoir soûmise
Chatoüilloit malgré luy son ame avec surprise,
Et de cette douceur son esprit combatu
Avec un peu d'effort rasseuroit sa vertu.
S'il aime sa grandeur, il hait la perfidie,
Il se juge en autruy, se taste, s'étudie,
Examine en secret sa joye et ses douleurs,
Les balance, choisit, laisse couler des pleurs,
Et, forçant sa vertu d'estre encor la maîtresse,
Se montre généreux par un trait de foiblesse.
En suite il fait oster ce present de ses yeux,
Léve les mains ensemble et les regards aux cieux,
Lasche deux ou trois mots contre cette insolence,
Puis, tout triste et pensif, il s'obstine au silence,
Et mesme à ses Romains ne daigne repartir
Que d'un regard farouche et d'un profond soûpir.
Enfin, ayant pris terre avec trente cohortes,
Il se saisit du port, il se saisit des portes,
Met des gardes par tout, et des ordres secrets,

Fait voir sa défiance ainsi que ses regrets,
Parle d'Egypte en maistre, et de son adversaire
Non plus comme ennemy, mais comme son beau-pére.
Voilà ce que j'ay veu.

CHARMION.

Voilà ce qu'attendoit,
Ce qu'au juste Osiris la reine demandoit.
Je vay bien la ravir avec cette nouvelle;
Vous, continuez-luy ce service fidelle.

ACHORÉE.

Qu'elle n'en doute point. Mais César vient, allez,
Peignez-luy bien nos gens pasles et desolez,
Et moy, soit que l'issuë en soit douce ou funeste,
J'iray l'entretenir quand j'auray veu le reste.

SCENE II.

CESAR, PTOLOMÉE, LEPIDE, PHOTIN, ACHORÉE,

SOLDATS ROMAINS, SOLDATS EGYPTIENS.

PTOLOMÉE.

Seigneur, montez au trosne et commandez icy.

CESAR.

Connoissez-vous César, de luy parler ainsi?
Que m'offriroit de pis la fortune ennemie,
A moy qui tiens le trosne égal à l'infamie?
Certes Rome, à ce coup, pourroit bien se vanter
D'avoir eu juste lieu de me persécuter,
Elle qui d'un mesme œil les donne et les dédaigne,
Qui ne voit rien aux rois qu'elle aime ou qu'elle craigne,

Et qui verse en nos cœurs, avec l'ame et le sang,
Et la haine du nom, et le mépris du rang.
C'est ce que de Pompée il vous falloit apprendre;
S'il en eust aimé l'offre, il eust sceu s'en défendre,
Et le trosne et le roy se seroient ennoblis
A soûtenir la main qui les a rétablis.
Vous eussiez pû tomber, mais tout couvert de gloire,
Vostre chûte eust valu la plus haute victoire,
Et, si vostre destin n'eust pû vous en sauver,
César eust pris plaisir à vous en relever.
Vous n'avez pû former une si noble envie;
Mais quel droit aviez-vous sur cette illustre vie?
Que vous devoit son sang pour y tremper vos mains,
Vous qui devez respect au moindre des Romains?
Ay-je vaincu pour vous dans les champs de Pharsale,
Et, par une victoire aux vaincus trop fatale,
Vous ay-je acquis sur eux, en ce dernier effort,
La puissance absoluë et de vie et de mort?
Moy, qui n'ay jamais pû la souffrir à Pompée,
La souffriray-je en vous sur luy-mesme usurpée,
Et que de mon bonheur vous ayez abusé
Jusqu'à plus attenter que je n'aurois osé?
De quel nom, après tout, pensez-vous que je nomme
Ce coup où vous tranchez du souverain de Rome,
Et qui sur un seul chef luy fait bien plus d'affront
Que sur tant de milliers ne fit le roy de Pont?
Pensez-vous que j'ignore ou que je dissimule
Que vous n'auriez pas eu pour moy plus de scrupule,
Et que, s'il m'eust vaincu, vostre esprit complaisant
Luy faisoit de ma teste un semblable present?
Graces à ma victoire, on me rend des hommages
Où ma fuite eust receu toutes sortes d'outrages.

Au vainqueur, non à moy, vous faites tout l'honneur :
Si César en joüit, ce n'est que par bonheur.
Amitié dangereuse et redoutable zéle,
Que régle la fortune et qui tourne avec elle.
Mais parlez, c'est trop estre interdit et confus.

PTOLOMÉE.

Je le suis, il est vray, si jamais je le fus,
Et vous-mesme avoûrez que j'ay sujet de l'estre.
Etant né souverain, je vois icy mon maistre :
Icy, dy-je, où ma Cour tremble en me regardant,
Où je n'ay point encor agy qu'en commandant,
Je vois une autre Cour sous une autre puissance,
Et ne puis plus agir qu'avec obeïssance.
De vostre seul aspect je me suis veu surpris :
Jugez si vos discours rasseurent mes esprits,
Jugez par quels moyens je puis sortir d'un trouble
Que forme le respect, que la crainte redouble,
Et ce que vous peut dire un prince épouvanté
De voir tant de colére et tant de majesté.
Dans ces étonnemens, dont mon ame est frapée,
De rencontrer en vous le vengeur de Pompée,
Il me souvient pourtant que, s'il fut nostre appuy,
Nous vous dûmes deslors autant et plus qu'à luy.
Vostre faveur pour nous éclata la prémiére,
Tout ce qu'il fit après fut à vostre priére :
Il émût le sénat pour des rois outragez,
Que sans cette priére il auroit négligez.
Mais de ce grand sénat les saintes ordonnances
Eussent peu fait pour nous, Seigneur, sans vos finances :
Par là de nos mutins le feu roy vint à bout,
Et, pour en bien parler, nous vous devons le tout.
Nous avons honoré vostre amy, vostre gendre,

Jusqu'à ce qu'à vous-mesme il ait osé se prendre;
Mais, voyant son pouvoir, de vos succès jaloux,
Passer en tyrannie et s'armer contre vous...

CESAR.

Tout beau! que vostre haine, en son sang assouvie,
N'aille point à sa gloire : il suffit de sa vie.
N'avancez rien icy que Rome ose nier,
Et justifiez-vous sans le calomnier.

PTOLOMÉE.

Je laisse donc aux dieux à juger ses pensées,
Et diray seulement qu'en vos guerres passées,
Où vous fustes forcé par tant d'indignitez,
Tous nos vœux ont été pour vos prospéritez;
Que, comme il vous traitoit en mortel adversaire,
J'ay crû sa mort pour vous un malheur nécessaire,
Et que sa haine injuste, augmentant tous les jours,
Jusque dans les enfers chercheroit du secours,
Ou qu'enfin, s'il tomboit dessous vostre puissance,
Il nous falloit pour vous craindre vostre clémence,
Et que le sentiment d'un cœur trop généreux,
Usant mal de vos droits, vous rendist malheureux.
J'ay donc considéré qu'en ce péril extrème
Nous vous devions, Seigneur, servir malgré vous-mesme,
Et, sans attendre d'ordre en cette occasion,
Mon zèle ardent l'a prise à ma confusion.
Vous m'en desavoüez, vous l'imputez à crime;
Mais pour servir César rien n'est illégitime.
J'en ay souillé mes mains pour vous en préserver.
Vous pouvez en joüir, et le desapprouver;
Et plus j'ay fait pour vous, plus l'action est noire,
Puisque c'est d'autan plus vous immoler ma gloire,

Et que ce sacrifice, offert par mon devoir,
Vous asseure la vostre avec vostre pouvoir.

CESAR.

Vous cherchez, Ptolomée, avecque trop de ruses,
De mauvaises couleurs et de froides excuses.
Vostre zèle étoit faux, si seul il redoutoit
Ce que le monde entier à pleins vœux souhaitoit,
Et s'il vous a donné ces craintes trop subtiles
Qui m'ostent tout le fruit de nos guerres civiles,
Où l'honneur seul m'engage, et que, pour terminer,
Je ne veux que celuy de vaincre et pardonner;
Où mes plus dangereux et plus grands adversaires,
Si-tost qu'ils sont vaincus, ne sont plus que mes fréres,
Et mon ambition ne va qu'à les forcer,
Ayant dompté leur haine, à vivre et m'embrasser.
O combien d'allegresse une si triste guerre
Auroit-elle laissé dessus toute la terre
Si Rome avoit peu voir marcher en mesme char,
Vainqueurs de leur discorde, et Pompée et César!
Voilà ces grands malheurs que craignoit vostre zèle.
O crainte ridicule autant que criminelle!
Vous craignez ma clemence! Ah! n'ayez plus ce soin;
Souhaitez-la plûtost, vous en avez besoin.
Si je n'avois égard qu'aux loix de la justice,
Je m'appaiserois Rome avec vostre supplice,
Sans que ny vos respects, ny vostre repentir,
Ny vostre dignité, vous pussent garantir;
Vostre trosne luy-mesme en seroit le théatre.
Mais, voulant épargner le sang de Cléopatre,
J'impute à vos flateurs toute la trahison,
Et je veux voir comment vous m'en ferez raison.
Suivant les sentimens dont vous serez capable,

Je sçauray vous tenir innocent ou coupable.
Cependant à Pompée élevez des autels,
Rendez-luy les honneurs qu'on rend aux immortels,
Par un prompt sacrifice expiez tous vos crimes,
Et sur tout pensez bien aux choix de vos victimes.
Allez-y donner ordre, et me laissez icy
Entretenir les miens sur quelque autre soucy.

SCENE III.

CESAR, ANTOINE, LEPIDE.

CESAR.

Antoine, avez-vous veu cette reine adorable?

ANTOINE.

Ouy, Seigneur, je l'ay veuë : elle est incomparable.
Le Ciel n'a point encor par de si doux accords
Uny tant de vertus aux graces d'un beau corps :
Une majesté douce épand sur son visage
Dequoy s'assujettir le plus noble courage,
Ses yeux sçavent ravir, son discours sçait charmer,
Et si j'étois César je la voudrois aimer.

CESAR.

Comme a-t'elle receu les offres de ma flame?

ANTOINE.

Comme n'osant la croire, et la croyant dans l'ame;
Par un refus modeste et fait pour inviter,
Elle s'en dit indigne, et la croit mériter.

CESAR.

En pourray-je estre aimé?

ANTOINE.

Douter qu'elle vous aime,
Elle qui de vous seul attend son diadème,
Qui n'espére qu'en vous! Douter de ses ardeurs,
Vous qui pouvez la mettre au faiste des grandeurs!
Que vostre amour sans crainte à son amour prétende,
Au vainqueur de Pompée il faut que tout se rende,
Et vous l'éprouverez. Elle craint toutefois
L'ordinaire mépris que Rome fait des rois,
Et sur tout elle craint l'amour de Calphurnie.
Mais, l'une et l'autre crainte à vostre aspect bannie,
Vous ferez succéder un espoir assez doux,
Lors que vous daignerez luy dire un mot pour vous.

CESAR.

Allons donc l'affranchir de ces frivoles craintes,
Luy montrer de mon cœur les sensibles atteintes;
Allons, ne tardons plus.

ANTOINE.

Avant que de la voir,
Sçachez que Cornélie est en vostre pouvoir :
Septime vous l'améne, orgueilleux de son crime,
Et pense auprès de vous se mettre en haute estime.
Dès qu'ils ont abordé, vos chefs, par vous instruits,
Sans leur rien témoigner les ont icy conduits.

CESAR.

Qu'elle entre. Ah! l'importune et fascheuse nouvelle!
Qu'à mon impatience elle semble crüelle!
O Ciel! et ne pourray-je enfin à mon amour
Donner en liberté ce qui reste du jour?

SCENE IV.

CESAR, CORNELIE, ANTOINE, LEPIDE, SEPTIME.

SEPTIME.

Seigneur...

CESAR.

Allez, Septime, allez vers vostre maistre :
César ne peut souffrir la presence d'un traistre,
D'un Romain lasche assez pour servir sous un roy,
Après avoir servy sous Pompée et sous moy.
(*Septime rentre.*)

CORNELIE.

César, car le destin, que dans tes fers je brave,
Me fait ta prisonniére, et non pas ton esclave,
Et tu ne pretens pas qu'il m'abate le cœur
Jusqu'à te rendre hommage et te nommer seigneur,
De quelque rude trait qu'il m'ose avoir frapée,
Vefve du jeune Crasse et vefve de Pompée,
Fille de Scipion, et, pour dire encor plus,
Romaine, mon courage est encor au dessus,
Et, de tous les assauts que sa rigueur me livre,
Rien ne me fait rougir que la honte de vivre.
J'ay veu mourir Pompée, et ne l'ay pas suivy,
Et, bien que le moyen m'en aye été ravy,
Qu'une pitié crüelle à mes douleurs profondes
M'aye osté le secours et du fer et des ondes,
Je doy rougir pourtant, après un tel malheur,
De n'avoir pû mourir d'un excès de douleur.

Ma mort étoit ma gloire, et le destin m'en prive
Pour croistre mes malheurs et me voir ta captive.
Je doy bien toutefois rendre graces aux dieux
De ce qu'en arrivant je te trouve en ces lieux,
Que César y commande, et non pas Ptolomée.
Hélas! et sous quel astre, ô Ciel, m'as-tu formée,
Si je leur doy des vœux de ce qu'ils ont permis
Que je rencontre icy mes plus grands ennemis,
Et tombe entre leurs mains plûtost qu'aux mains d'un prince
Qui doit à mon époux son trosne et sa province?
César, de ta victoire écoute moins le bruit;
Elle n'est que l'effet du malheur qui me suit.
Je l'ay porté pour dot chez Pompée et chez Crasse,
Deux fois du monde entier j'ay causé la disgrace,
Deux fois de mon hymen le nœud mal assorty
A chassé tous les dieux du plus juste party :
Heureuse en mes malheurs, si ce triste hyménée
Pour le bonheur de Rome à César m'eust donnée,
Et si j'eusse avec moy porté dans ta maison
D'un astre envenimé l'invincible poison!
Car enfin n'atten pas que j'abaisse ma haine.
Je te l'ay déja dit, César, je suis Romaine,
Et, quoy que ta captive, un cœur comme le mien,
De peur de s'oublier, ne te demande rien.
Ordonne, et, sans vouloir qu'il tremble ou s'humilie,
Souvien-toy seulement que je suis Cornélie.

CESAR.

O d'un illustre époux noble et digne moitié,
Dont le courage étonne et le sort fait pitié!
Certes vos sentimens font assez reconnoistre
Qui vous donna la main et qui vous donna l'estre,
Et l'on juge aisément, au cœur que vous portez,

Où vous étes entrée et de qui vous sortez.
L'ame du jeune Crasse et celle de Pompée,
L'une et l'autre vertu par le malheur trompée,
Le sang des Scipions, protecteur de nos dieux,
Parlent par vostre bouche et brillent dans vos yeux,
Et Rome dans ses murs ne voit point de famille
Qui soit plus honorée, ou de femme, ou de fille.
Pleust au grand Jupiter, pleust à ces mesmes dieux,
Qu'Annibal eust bravez jadis sans vos ayeux,
Que ce héros si cher, dont le Ciel vous sépare,
N'eust pas si mal connu la Cour d'un roy barbare,
Ny mieux aimé tenter une incertaine foy
Que la vieille amitié qu'il eust trouvée en moy!
Qu'il eust voulu souffrir qu'un bonheur de mes armes
Eust vaincu ses soupçons, dissipé ses alarmes,
Et qu'enfin, m'attendant sans plus se défier,
Il m'eust donné moyen de me justifier!
Alors, foulant aux pieds la discorde et l'envie,
Je l'eusse conjuré de se donner la vie,
D'oublier ma victoire et d'aimer un rival,
Heureux d'avoir vaincu pour vivre son égal.
J'eusse alors regagné son ame satisfaite
Jusqu'à luy faire aux dieux pardonner sa défaite;
Il eust fait à son tour, en me rendant son cœur,
Que Rome eust pardonné la victoire au vainqueur.
Mais puisque, par sa perte à jamais sans seconde,
Le sort a dérobé cette allegresse au monde,
César s'efforcera de s'acquiter vers vous
De ce qu'il voudroit rendre à cet illustre époux.
Prenez donc en ces lieux liberté toute entiére,
Seulement pour deux jours soyez ma prisonniére,
Afin d'estre témoin comme après nos debats

Je chéris sa mémoire et venge son trépas,
Et de pouvoir apprendre à toute l'Italie
De quel orgueil nouveau m'enfle la Thessalie.
Je vous laisse à vous-mesme et vous quitte un moment...
Choisissez-luy, Lépide, un digne apartement,
Et qu'on l'honore icy, mais en dame romaine,
C'est à dire un peu plus qu'on n'honore la reine.
Commandez, et chacun aura soin d'obéïr.

CORNELIE.

O Ciel! que de vertus vous me faites haïr!





ACTE IV

SCENE PREMIERE.

PTOLOMÉE, ACHILLAS, PHOTIN.

PTOLOMÉE.

QUOY! de la mesme main et de la mesme épée
Dont il vient d'immoler le malheureux Pompée,
Septime, par César indignement chassé,
Dans un tel desespoir à vos yeux a passé?

ACHILLAS.

Ouy, Seigneur, et sa mort a dequoy vous apprendre
La honte qu'il prévient et qu'il vous faut attendre.
Jugez quel est César à ce couroux si lent.
Un moment pousse et rompt un transport violent,
Mais l'indignation qu'on prend avec étude
Augmente avec le temps, et porte un coup plus rude.
Ainsi n'espérez pas de le voir moderé :
Par adresse il se fasche après s'estre asseuré;
Sa puissance établie, il a soin de sa gloire;
Il poursuivoit Pompée, et chérit sa mémoire,

Et veut tirer à soy, par un couroux accort,
L'honneur de sa vengeance et le fruit de sa mort.

PTOLOMÉE.

Ah! si je t'avois crû, je n'aurois pas de maistre,
Je serois dans le trosne où le Ciel m'a fait naistre;
Mais c'est une imprudence assez commune aux rois,
D'écouter trop d'avis et se tromper au choix.
Le destin les aveugle au bord du précipice,
Ou, si quelque lumiére en leur ame se glisse,
Cette fausse clarté dont il les ébloüit
Les plonge dans un gouffre, et puis s'évanoüit.

PHOTIN.

J'ay mal connu César, mais, puisqu'en son estime
Un si rare service est un énorme crime,
Il porte dans son flanc dequoy nous en laver :
C'est là qu'est nostre grace, il nous l'y faut trouver.
Je ne vous parle plus de souffrir sans murmure,
D'attendre son départ pour venger cette injure :
Je sçay mieux conformer les remédes au mal.
Justifions sur luy la mort de son rival,
Et, nostre main alors également trempée
Et du sang de César et du sang de Pompée,
Rome, sans leur donner de tîtres differens,
Se croira par vous seul libre de deux tyrans.

PTOLOMÉE.

Ouy, par là seulement ma perte est évitable.
C'est trop craindre un tyran que j'ay fait redoutable :
Montrons que sa fortune est l'œuvre de nos mains,
Deux fois en mesme jour disposons des Romains,
Faisons leur liberté comme leur esclavage.
César, que tes exploits n'enflent plus ton courage;
Considére les miens, tes yeux en sont témoins.

Pompée étoit mortel, et tu ne l'es pas moins;
Il pouvoit plus que toy, tu luy portois envie;
Tu n'as, non plus que luy, qu'une ame et qu'une vie,
Et son sort, que tu plains, te doit faire penser
Que ton cœur est sensible et qu'on peut le percer.
Tonne, tonne à ton gré, fay peur de ta justice:
C'est à moy d'appaiser Rome par ton supplice,
C'est à moy de punir ta crüelle douceur,
Qui n'épargne en un roy que le sang de sa sœur.
Je n'abandonne plus ma vie et ma puissance
Au hazard de sa haine ou de ton inconstance;
Ne croy pas que jamais tu puisses à ce prix
Récompenser sa flame ou punir ses mépris;
J'emploiray contre toy de plus nobles maximes.
Tu m'as prescrit tantost de choisir des victimes,
De bien penser aux choix: j'obéïs, et je voy
Que je n'en puis choisir de plus dignes que toy,
Ny dont le sang offert, la fumée et la cendre
Puissent mieux satisfaire aux manes de ton gendre.
Mais ce n'est pas assez, amis, de s'irriter,
Il faut voir quels moyens on a d'exécuter:
Toute cette chaleur est peut-estre inutile,
Les soldats du tyran sont maistres de la ville;
Que pouvons-nous contr'eux, et, pour les prévenir,
Quel temps devons-nous prendre et quel ordre tenir?

ACHILLAS.

Nous pouvons tout, Seigneur, en l'état où nous sommes.
A deux milles d'icy vous avez six mille hommes,
Que depuis quelques jours, craignant des remûmens,
Je faisois tenir prests à tous événemens.
Quelques soins qu'ait César, sa prudence est déceuë.
Cette ville a sous terre une secrette issuë,

Par où fort aisément on les peut cette nuit
Jusque dans le palais introduire sans bruit.
Car contre sa fortune aller à force ouverte,
Ce seroit trop courir vous-mesme à vostre perte;
Il nous le faut surprendre au milieu du festin,
Enyvré des douceurs de l'amour et du vin.
Tout le peuple est pour nous : tantost, à son entrée,
J'ay remarqué l'horreur que ce peuple a montrée,
Lorsqu'avec tant de faste il a veu ses faisceaux
Marcher arrogamment et braver nos drapeaux.
Au spectacle insolent de ce pompeux outrage,
Ses farouches regards étinceloient de rage,
Je voyois sa fureur à peine se dompter,
Et, pour peu qu'on le pousse, il est prest d'éclater.
Mais sur tout les Romaïns que commandoit Septime,
Pressez de la terreur que sa mort leur imprime,
Ne cherchent qu'à venger par un coup généreux
Le mépris qu'en leur chef ce superbe a fait d'eux.

PTOLOMÉE.

Mais qui pourra, de nous, approcher sa personne,
Si durant le festin sa garde l'environne?

PHOTIN.

Les gens de Cornélie, entre qui vos Romains
Ont déja reconnu des fréres, des germains,
Dont l'aspre déplaisir leur a laissé paroistre
Une soif d'immoler leur tyran à leur maistre.
Ils ont donné parole, et peuvent, mieux que nous,
Dans les flancs de César porter les premiers coups.
Son faux art de clémence, ou plûtost sa folie
Qui pense gagner Rome en flatant Cornélie,
Leur donnera sans doute un assez libre accès
Pour de ce grand dessein asseurer le succès.

Mais voicy Cléopatre : agissez avec feinte,
Seigneur, et ne montrez que foiblesse et que crainte,
Nous allons vous quitter, comme objets odieux
Dont l'aspect importun offenseroit ses yeux.

PTOLOMÉE.

Allez, je vous rejoins.

SCENE II.

PTOLOMÉE, CLEOPATRE, ACHORÉE, CHARMION.

CLEOPATRE.

J'ay veu César, mon frére,
Et de tout mon pouvoir combatu sa colére.

PTOLOMÉE.

Vous étes généreuse, et j'avois attendu
Cet office de sœur que vous m'avez rendu.
Mais cet illustre amant vous a bien-tost quittée.

CLEOPATRE.

Sur quelque brouillerie en la ville excitée,
Il a voulu luy-mesme appaiser les debats
Qu'avec nos citoyens ont eu quelques soldats ;
Et moy, j'ay bien voulu moy-mesme vous redire
Que vous ne craigniez rien pour vous ny vostre empire,
Et que le grand César blasme vostre action
Avec moins de couroux que de compassion.
Il vous plaint d'écouter ces lasches politiques
Qui n'inspirent aux rois que des mœurs tyranniques ;
Ainsi que la naissance ils ont les esprits bas,
En vain on les éléve à régir des Etats ;

Un cœur né pour servir sçait mal comme on commande;
Sa puissance l'accable alors qu'elle est trop grande,
Et sa main, que le crime en vain fait redouter,
Laisse choir le fardeau qu'elle ne peut porter.

PTOLOMÉE.

Vous dites vray, ma sœur, et ces effets sinistres
Me font bien voir ma faute au choix de mes ministres.
Si j'avois écouté de plus nobles conseils,
Je vivrois dans la gloire où vivent mes pareils,
Je mériterois mieux cette amitié si pure
Que pour un frére ingrat vous donne la nature;
César embrasseroit Pompée en ce palais,
Nostre Egypte à la terre auroit rendu la paix,
Et verroit son monarque encor à juste tître
Amy de tous les deux, et peut-estre l'arbitre.
Mais, puisque le passé ne peut se révoquer,
Trouvez bon qu'avec vous mon cœur s'ose expliquer.
Je vous ay maltraitée, et vous étes si bonne
Que vous me conservez la vie et la couronne:
Vainquez-vous tout-à-fait, et, par un digne effort,
Arrachez Achillas et Photin à la mort.
Elle leur est bien deuë, ils vous ont offensée;
Mais ma gloire en leur perte est trop intéressée :
Si César les punit des crimes de leur roy,
Toute l'ignominie en réjallit sur moy;
Il me punit en eux, leur supplice est ma peine.
Forcez en ma faveur une trop juste haine,
Dequoy peut satisfaire un cœur si généreux
Le sang abjet et vil de ces deux malheureux?
Que je vous doive tout. César cherche à vous plaire,
Et vous pouvez d'un mot desarmer sa colére.

CLEOPATRE.

Si j'avois en mes mains leur vie et leur trépas,
Je les méprise assez pour ne m'en venger pas;
Mais sur le grand César je puis fort peu de chose.
Quand le sang de Pompée à mes desirs s'oppose,
Je ne me vante pas de pouvoir le fléchir;
J'en ay déja parlé, mais il a sceu gauchir,
Et, tournant le discours sur une autre matiére,
Il n'a ny refusé ny souffert ma priére.
Je veux bien toutefois encor m'y hazarder,
Mes efforts redoublez pourront mieux succéder,
Et j'ose croire...

PTOLOMÉE.

Il vient, souffrez que je l'évite;
Je crains que ma presence à vos yeux ne l'irrite,
Que son couroux émeu ne s'aigrisse à me voir,
Et vous agirez seule avec plus de pouvoir.

SCENE III.

CESAR, CLEOPATRE, ANTOINE, LEPIDE, CHARMION, ACHORÉE, ROMAINS.

CESAR.

Reine, tout est paisible, et la ville calmée,
Qu'un trouble assez leger avoit trop alarmée,
N'a plus à redouter le divorce intestin
Du soldat insolent et du peuple mutin.
Mais, ô dieux! ce moment que je vous ay quittée
D'un trouble bien plus grand a mon ame agitée,
Et ces soins importuns, qui m'arrachoient de vous,

Contre ma grandeur mesme allumoient mon couroux.
Je luy voulois du mal de m'estre si contraire,
De rendre ma presence ailleurs si nécessaire ;
Mais je luy pardonnois au simple souvenir
Du bonheur qu'à ma flame elle fait obtenir.
C'est elle dont je tiens cette haute espérance
Qui flate mes desirs d'une illustre apparance,
Et fait croire à César qu'il peut former des vœux,
Qu'il n'est pas tout-à-fait indigne de vos feux,
Et qu'il peut en prétendre une juste conqueste,
N'ayant plus que les dieux au dessus de sa teste.
Ouy, reine, si quelqu'un dans ce vaste univers
Pouvoit porter plus haut la gloire de vos fers,
S'il étoit quelque trosne où vous pûssiez paroistre
Plus dignement assise en captivant son maistre,
J'irois, j'irois à luy, moins pour le luy ravir
Que pour luy disputer le droit de vous servir,
Et je n'aspirerois au bonheur de vous plaire
Qu'après avoir mis bas un si grand adversaire.
C'étoit pour acquérir un droit si précieux
Que combatoit par tout mon bras ambitieux,
Et dans Pharsale mesme il a tiré l'épée
Plus pour le conserver que pour vaincre Pompée.
Je l'ay vaincu, Princesse, et le dieu des combats
M'y favorisoit moins que vos divins appas;
Ils conduisoient ma main, ils enfloient mon courage.
Cette pleine victoire est leur dernier ouvrage,
C'est l'effet des ardeurs qu'ils daignoient m'inspirer ;
Et vos beaux yeux enfin, m'ayant fait soûpirer,
Pour ſaire que vostre ame avec gloire y réponde,
M'ont rendu le prémier et de Rome et du monde.
C'est ce glorieux tître, à present effectif,

Que je viens ennoblir par celuy de captif,
Heureux si mon esprit gagne tant sur le vostre
Qu'il en estime l'un et me permette l'autre.

CLEOPATRE.

Je sçay ce que je dois au souverain bonheur
Dont me comble et m'accable un tel excès d'honneur;
Je ne vous tiendray plus mes passions secrettes,
Je sçay ce que je suis, je sçay ce que vous étes;
Vous daignastes m'aimer dès mes plus jeunes ans,
Le sceptre que je porte est un de vos presens,
Vous m'avez par deux fois rendu le diadème :
J'avouë après cela, Seigneur, que je vous aime,
Et que mon cœur n'est point à l'épreuve des traits
Ny de tant de vertus, ny de tant de bien-faits.
Mais, hélas! ce haut rang, cette illustre naissance,
Cet Etat de nouveau rangé sous ma puissance,
Ce sceptre par vos mains dans les miennes remis,
A mes vœux innocens sont autant d'ennemis.
Ils allument contr'eux une implacable haine,
Ils me font méprisable alors qu'ils me font reine,
Et, si Rome est encor telle qu'auparavant,
Le trosne où je me sieds m'abaisse en m'élevant,
Et ces marques d'honneur, comme tîtres infames,
Me rendent à jamais indigne de vos flâmes.
J'ose encor toutefois, voyant vostre pouvoir,
Permettre à mes desirs un généreux espoir.
Après tant de combats, je sçay qu'un si grand homme
A droit de triompher des caprices de Rome,
Et que l'injuste horreur qu'elle eut toûjours des rois
Peut céder par vostre ordre à de plus justes loix.
Je sçay que vous pouvez forcer d'autres obstacles,
Vous me l'avez promis, et j'attens ces miracles;

Vostre bras dans Pharsale a fait de plus grands coups,
Et je ne les demande à d'autres dieux qu'à vous.

CESAR.

Tout miracle est facile où mon amour s'applique;
Je n'ay plus qu'à courir les costes de l'Afrique,
Qu'à montrer mes drapeaux au reste épouvanté
Du party malheureux qui m'a persécuté.
Rome, n'ayant plus lors d'ennemis à me faire,
Par impuissance enfin prendra soin de me plaire,
Et vos yeux la verront, par un superbe accueil,
Immoler à vos pieds sa haine et son orgueil.
Encor une défaite, et dans Alexandrie
Je veux que cette ingrate en ma faveur vous prie,
Et qu'un juste respect, conduisant ses regards,
A vostre chaste amour demande des Césars.
C'est l'unique bonheur où mes desirs prétendent,
C'est le fruit que j'attens des lauriers qui m'attendent,
Heureux si mon destin encor un peu plus doux
Me les faisoit cueillir sans m'éloigner de vous.
Mais, las! contre mon feu mon feu me sollicite :
Si je veux estre à vous, il faut que je vous quitte;
En quelques lieux qu'on fuye, il me faut y courir
Pour achever de vaincre et de vous conquérir.
Permettez cependant qu'à ces douces amorces
Je prenne un nouveau cœur et de nouvelles forces,
Pour faire dire encor aux peuples, pleins d'effroy,
Que venir, voir et vaincre est mesme chose en moy.

CLEOPATRE.

C'est trop, c'est trop, Seigneur; souffrez que j'en abuse
Vostre amour fait ma faute, il fera mon excuse.
Vous me rendez le sceptre et peut-estre le jour;
Mais, si j'ose abuser de cet excés d'amour,

Je vous conjure encor par ses plus puissans charmes,
Par ce juste bonheur qui suit toûjours vos armes,
Par tout ce que j'espére et que vous attendez,
De n'ensanglanter pas ce que vous me rendez.
Faites grace, Seigneur, ou souffrez que j'en fasse,
Et montre à tous par là que j'ay repris ma place.
Achillas et Photin sont gens à dédaigner,
Ils sont assez punis en me voyant régner,
Et leur crime...

CESAR.

Ah! prenez d'autres marques de reine.
Dessus mes volontez vous étes souveraine,
Mais, si mes sentimens peuvent estre écoutez,
Choisissez des sujets dignes de vos bontez;
Ne vous donnez sur moy qu'un pouvoir légitime,
Et ne me rendez point complice de leur crime.
C'est beaucoup que pour vous j'ose épargner le roy,
Et si mes feux n'étoient....

SCENE IV.

CESAR, CORNELIE, CLEOPATRE, ACHORÉE, ANTOINE, LEPIDE, CHARMION, ROMAINS.

CORNELIE.

César, prens garde à toy :
Ta mort est résoluë, on la jure, on l'apreste,
A celle de Pompée on veut joindre ta teste;
Prens-y garde, César, ou ton sang répandu
Bien-tost parmy le sien se verra confondu.
Mes esclaves en sont, appren de leurs indices

L'auteur de l'attentat, et l'ordre, et les complices.
Je te les abandonne.

CESAR.

O cœur vraiment romain,
Et digne du héros qui vous donna la main !
Ses manes, qui du Ciel ont veu de quel courage
Je préparois la mienne à venger son outrage,
Mettant leur haine bas, me sauvent aujourd'huy
Par la moitié qu'en terre il nous laisse de luy :
Il vit, il vit encor en l'objet de sa flame,
Il parle par sa bouche, il agit dans son ame,
Il la pousse, et l'oppose à cette indignité,
Pour me vaincre par elle en générosité.

CORNELIE.

Tu te flates, César, de mettre en ta croyance
Que la haine ait fait place à la reconnoissance :
Ne le présume plus, le sang de mon époux
A rompu pour jamais tout commerce entre nous.
J'attens la liberté qu'icy tu m'as offerte,
Afin de l'employer toute entiére à ta perte,
Et je te chercheray par tout des ennemis
Si tu m'oses tenir ce que tu m'as promis.
Mais, avec cette soif que j'ay de ta ruïne,
Je me jette au devant du coup qui t'assassine,
Et forme des desirs avec trop de raison
Pour en aimer l'effet par une trahison.
Qui la sçait et la souffre a part à l'infamie;
Si je veux ton trépas, c'est en juste ennemie.
Mon époux a des fils, il aura des neveux;
Quand ils te combatront, c'est là que je le veux,
Et qu'une digne main, par moy-mesme animée,
Dans ton champ de bataille, aux yeux de ton armée,

T'immole noblement et par un digne effort
Aux manes du héros dont tu vanges la mort.
Tous mes soins, tous mes vœux, hastent cette vengeance,
Ta perte la recule et ton salut l'avance ;
Quelque espoir qui d'ailleurs me l'ose ou puisse offrir,
Ma juste impatience auroit trop à souffrir.
La vengeance éloignée est à demy perduë,
Et quand il faut l'attendre elle est trop cher venduë.
Je n'iray point chercher sur les bords Afriquains
Le foudre souhaitté que je vois en tes mains ;
La teste qu'il menace en doit estre frapée.
J'ay pû donner la tienne au lieu d'elle à Pompée,
Ma haine avoit le choix ; mais cette haine enfin
Sépare son vainqueur d'avec son assassin,
Et ne croit avoir droit de punir ta victoire
Qu'après le châtiment d'une action si noire.
Rome le veut ainsi : son adorable front
Auroit dequoy rougir d'un trop honteux affront,
De voir en mesme jour, après tant de conquestes,
Sous un indigne fer ses deux plus nobles testes.
Son grand cœur, qu'à tes loix en vain tu crois soûmis,
En veut aux criminels plus qu'à ses ennemis,
Et tiendroit à malheur le bien de se voir libre,
Si l'attentat du Nil affranchissoit le Tybre.
Comme autre qu'un Romain n'a pû l'assujettir,
Autre aussi qu'un Romain ne l'en doit garantir.
Tu tomberois icy sans estre sa victime ;
Au lieu d'un châtiment ta mort seroit un crime,
Et, sans que tes pareils en conceussent d'effroy,
L'exemple que tu dois périroit avec toy.
Venge-la de l'Egypte à son appuy fatale,
Et je la vengeray, si je puis, de Pharsale.

Va, ne perds point de temps, il presse. Adieu, tu peux
Te vanter qu'une fois j'ay fait pour toy des vœux.

SCENE V.

CESAR, CLEOPATRE, ANTOINE, LEPIDE, ACHORÉE, CHARMION.

CESAR.

Son courage m'étonne autant que leur audace.
Reine, voyez pour qui vous me demandiez grace.

CLEOPATRE.

Je n'ay rien à vous dire, allez, Seigneur, allez
Venger sur ces méchans tant de droits violez.
On m'en veut plus qu'à vous : c'est ma mort qu'ils respirent,
C'est contre mon pouvoir que les traistres conspirent.
Leur rage, pour l'abatre, attaque mon soutien,
Et par vostre trépas cherche un passage au mien.
Mais parmy ces transports d'une juste colére
Je ne puis oublier que leur chef est mon frére.
Le sçaurez-vous, Seigneur, et pourray-je obtenir
Que ce cœur irrité daigne s'en souvenir?

CESAR.

Ouy, je me souviendray que ce cœur magnanime
Au bonheur de son sang veut pardonner son crime.
Adieu, ne craignez rien, Achillas et Photin
Ne sont pas gens à vaincre un si puissant destin.
Pour les mettre en déroute, eux et tous leurs complices,
Je n'ay qu'à déployer l'appareil des supplices,
Et pour soldats choisis envoyer des bourreaux
Qui portent hautement mes haches pour drapeaux.

(*César rentre avec les Romains.*)

CLEOPATRE.

Ne quittez pas César, allez, cher Achorée,
Repousser avec luy ma mort qu'on a jurée,
Et, quand il punira nos lasches ennemis,
Faites-le souvenir de ce qu'il m'a promis;
Ayez l'œil sur le roy dans la chaleur des armes,
Et conservez son sang pour épargner mes larmes.

ACHORÉE.

Madame, asseurez-vous qu'il ne peut y périr,
Si mon zéle et mes soins peuvent le secourir.





ACTE V

SCENE PREMIERE.

CORNELIE, *tenant une petite urne en sa main*,
PHILIPPE.

CORNELIE.

Mes yeux, puis-je vous croire, et n'est-ce point un songe
Qui sur mes tristes vœux a formé ce mensonge?
Te revoy-je, Philippe, et cet époux si cher
A-t'il receu de toy les honneurs du bûcher?
Cette urne que je tiens contient-elle sa cendre?
O vous, à ma douleur objet terrible et tendre,
Eternel entretien de haine et de pitié,
Reste du grand Pompée, écoutez sa moitié.
N'attendez point de moy de regrets ny de larmes,
Un grand cœur à ses maux applique d'autres charmes.
Les foibles déplaisirs s'amusent à parler,
Et quiconque se plaint cherche à se consoler.
Moy, je jure des dieux la puissance suprème,
Et, pour dire encor plus, je jure par vous-mesme,

Car vous pouvez bien plus sur ce cœur affligé
Que le respect des dieux qui l'ont mal protegé,
Je jure donc par vous, ô pitoyable reste,
Ma divinité seule après ce coup funeste,
Par vous, qui seul icy pouvez me soulager,
De n'éteindre jamais l'ardeur de le venger!
Ptolomée à César, par un lasche artifice,
Rome, de ton Pompée a fait un sacrifice,
Et je n'entreray point dans tes murs desolez
Que le prestre et le dieu ne luy soient immolez.
Faites-m'en souvenir et soûtenez ma haine,
O cendres, mon espoir aussi bien que ma peine,
Et, pour m'aider un jour à perdre son vainqueur,
Versez dans tous les cœurs ce que ressent mon cœur!
Toy qui l'as honoré, sur cette infame rive,
D'une flame pieuse autant comme chétive,
Dy-moy quel bon démon a mis en ton pouvoir
De rendre à ce héros ce funébre devoir.

PHILIPPE.

Tout couvert de son sang et plus mort que luy-mesme,
Après avoir cent fois maudit le diadème,
Madame, j'ay porté mes pas et mes sanglots
Du costé que le vent poussoit encor les flots.
Je cours long-temps en vain, mais enfin, d'une roche,
J'en découvre le tronc vers un sable assez proche,
Où la vague en couroux sembloit prendre plaisir
A feindre de le rendre et puis s'en ressaisir.
Je m'y jette et l'embrasse, et le pousse au rivage,
Et, ramassant sous luy le débris d'un naufrage,
Je luy dresse un bucher à la haste et sans art,
Tel que je pûs sur l'heure et qu'il plût au hazard.
A peine brusloit-il que le Ciel, plus propice,

M'envoye un compagnon en ce pieux office
Cordus, un vieux Romain qui demeure en ces lieux,
Retournant de la ville, y détourne les yeux,
Et, n'y voyant qu'un tronc dont la teste est coupée,
A cette triste marque il reconnoît Pompée.
Soudain, la larme à l'œil : « O toy, qui que tu sois,
A qui le Ciel permet de si dignes emplois,
Ton sort est bien, dit-il, autre que tu ne penses :
Tu crains des châtimens, atten des récompenses.
César est en Egypte, et venge hautement
Celuy pour qui ton zéle a tant de sentiment.
Tu peux faire éclater les soins qu'on t'en voit prendre,
Tu peux mesme à sa vefve en reporter la cendre,
Son vainqueur l'a receuë avec tout le respect
Qu'un dieu pourroit icy trouver à son aspect.
Achéve, je reviens. » Il part et m'abandonne,
Et rapporte aussi-tost ce vase qu'il me donne,
Où sa main et la mienne enfin ont renfermé
Ces restes d'un héros par le feu consumé.

CORNELIE.

O que sa piété mérite de loüanges!

PHILIPPE.

En entrant, j'ay trouvé des desordres étranges,
J'ay veu fuir tout un peuple en foule vers le port,
Où le roy, disoit-on, s'étoit fait le plus fort :
Les Romains poursuivoient, et César dans la place,
Ruisselante du sang de cette populace,
Montroit de sa justice un exemple si beau,
Faisant passer Photin par les mains d'un bourreau.
Aussi-tost qu'il me voit, il daigne me connoistre,
Et, prenant de ma main les cendres de mon maistre ;

« Restes d'un demydieu dont à peine je puis
Egaler le grand nom, tout vainqueur que j'en suis,
De vos traistres, dit-il, voyez punir les crimes :
Attendant des autels, recevez ces victimes ;
Bien d'autres vont les suivre. Et toy, cours au palais
Porter à sa moitié ce don que je luy fais ;
Porte à ses déplaisirs cette foible allégeance,
Et dy luy que je cours achever sa vengeance. »
Ce grand homme, à ces mots, me quitte en soûpirant,
Et baise avec respect ce vase qu'il me rend.

CORNELIE.

O soûpirs ! ô respect ! ô qu'il est doux de plaindre
Le sort d'un ennemy quand il n'est plus à craindre !
Qu'avec chaleur, Philippe, on court à le venger,
Lors qu'on s'y voit forcé par son propre danger,
Et quand cet intérest qu'on prend pour sa mémoire
Fait nostre seureté comme il croist nostre gloire !
César est généreux, j'en veux estre d'accord,
Mais le roy le veut perdre, et son rival est mort.
Sa vertu laisse lieu de douter à l'envie
De ce qu'elle feroit s'il le voyoit en vie ;
Pour grand qu'en soit le prix, son péril en rabat,
Cette ombre qui la couvre en affoiblit l'éclat,
L'amour mesme s'y mesle et le force à combatre :
Quand il venge Pompée il défend Cléopatre.
Tant d'intérests sont joints à ceux de mon époux
Que je ne devrois rien à ce qu'il fait pour nous
Si, comme par soy-mesme un grand cœur juge un autre,
Je n'aimois mieux juger sa vertu par la nostre,
Et croire que nous seuls armons ce combatant,
Parce qu'au point qu'il est j'en voudrois faire autant.

SCENE II.

CLEOPATRE, CORNELIE, PHILIPPE, CHARMION.

CLEOPATRE.

Je ne viens pas icy pour troubler une plainte
Trop juste à la douleur dont vous étes atteinte;
Je viens pour rendre hommage aux cendres d'un héros
Qu'un fidelle affranchy vient d'arracher aux flots,
Pour le plaindre avec vous, et vous jurer, Madame,
Que j'aurois conservé ce maistre de vostre ame
Si le Ciel, qui vous traite avec trop de rigueur,
M'en eust donné la force aussi-bien que le cœur.
Si pourtant, à l'aspect de ce qu'il vous renvoye,
Vos douleurs laissoient place à quelque peu de joye,
Si la vengeance avoit dequoy vous soulager,
Je vous dirois aussi qu'on vient de vous venger.
Que le traistre Photin... Vous le sçavez, peut-estre?

CORNELIE.

Ouy, Princesse, je sçay qu'on a puny ce traistre.

CLEOPATRE.

Un si prompt châtiment vous doit estre bien doux.

CORNELIE.

S'il a quelque douceur, elle n'est que pour vous.

CLEOPATRE.

Tous les cœurs trouvent doux le succès qu'ils espérent.

CORNELIE.

Comme nos intérests, nos sentimens diffèrent.
Si César à sa mort joint celle d'Achillas,

Vous étes satisfaite, et je ne la suis pas.
Aux manes de Pompée il faut une autre offrande:
La victime est trop basse, et l'injure est trop grande,
Et ce n'est pas un sang que, pour la reparer,
Son ombre et ma douleur daignent considérer.
L'ardeur de le venger, dans mon ame allumée,
En attendant César demande Ptolomée;
Tout indigne qu'il est de vivre et de régner,
Je sçay bien que César se force à l'épargner;
Mais, quoy que son amour ait osé vous promettre,
Le Ciel, plus juste enfin, n'osera le permettre,
Et, s'il peut une fois écouter tous mes vœux,
Par la main l'un de l'autre ils périront tous deux.
Mon ame, à ce bonheur, si le Ciel me l'envoye,
Oublîra ses douleurs pour s'ouvrir à la joye ;
Mais, si ce grand souhait demande trop pour moy,
Si vous n'en perdez qu'un, ô Ciel, perdez le roy !

CLEOPATRE.

Le Ciel sur nos souhaits ne régle pas les choses.

CORNELIE.

Le Ciel régle souvent les effets sur les causes,
Et rend aux criminels ce qu'ils ont mérité.

CLEOPATRE.

Comme de la justice il a de la bonté.

CORNELIE.

Ouy, mais il fait juger, à voir comme il commence,
Que sa justice agit, et non-pas sa clémence.

CLEOPATRE.

Souvent de la justice il passe à la douceur.

CORNELIE.

Reine, je parle en veuve, et vous parlez en sœur,
Chacune a son sujet d'aigreur ou de tendresse

Qui dans le sort du roy justement l'intéresse.
Apprenons par le sang qu'on aura répandu
A quels souhaits le Ciel a le mieux répondu.
Voicy vostre Achorée.

SCENE III.

CORNELIE, CLEOPATRE, ACHORÉE, PHILIPPE, CHARMION.

CLEOPATRE.

Helas! sur son visage
Rien ne s'offre à mes yeux que de mauvais présage.
Ne nous déguisez rien, parlez sans me flater :
Qu'ay-je à craindre, Achorée, ou qu'ay-je à regretter?

ACHORÉE.

Aussi-tost que César eust sceu la perfidie...

CLEOPATRE.

Ce ne sont pas ses soins que je veux qu'on me die.
Je sçay qu'il fit trancher et clorre ce conduit
Par où ce grand secours devoit estre introduit,
Qu'il manda tous les siens pour s'asseurer la place
Où Photin a receu le prix de son audace,
Que d'un si prompt supplice Achillas étonné
S'est aisément saisi du port abandonné,
Que le roy l'a suivy, qu'Antoine a mis à terre
Ce qui dans ses vaisseaux restoit de gens de guerre,
Que César l'a rejoint, et je ne doute pas
Qu'il n'ait sceu vaincre encor et punir Achillas.

ACHORÉE.

Ouy, Madame, on a veu son bon-heur ordinaire...

CLEOPATRE.

Dites-moy seulement s'il a sauvé mon frére,
S'il m'a tenu promesse.

ACHORÉE.

Ouy, de tout son pouvoir.

CLEOPATRE.

C'est là l'unique point que je voulois sçavoir.
Madame, vous voyez, les dieux m'ont écoutée.

CORNELIE.

Ils n'ont que différé la peine méritée.

CLEOPATRE.

Vous la vouliez sur l'heure, ils l'en ont garanty.

ACHORÉE.

Il faudroit qu'à nos vœux il eust mieux consenty.

CLEOPATRE.

Que disiez-vous n'aguére, et que viens-je d'entendre?
Accordez ces discours que j'ay peine à comprendre.

ACHORÉE.

Aucuns ordres ny soins n'ont pû le secourir,
Malgré César et nous il a voulu périr;
Mais il est mort, Madame, avec toutes les marques
Que puissent laisser d'eux les plus dignes monarques:
Sa vertu rappelée a soûtenu son rang,
Et sa perte aux Romains a coûté bien du sang.
Il combatoit Antoine avec tant de courage
Qu'il emportoit déja sur luy quelque avantage,
Mais l'abord de César a changé le destin!
Aussi-tost Achillas suit le sort de Photin,
Il meurt, mais d'une mort trop belle pour un traistre,
Les armes à la main, en défendant son maistre.
Le vainqueur crie en vain qu'on épargne le roy,
Ces mots au lieu d'espoir luy donnent de l'effroy;

Son esprit alarmé les croit un artifice
Pour réserver sa teste à l'affront d'un supplice.
Il pousse dans nos rangs, il les perce, et fait voir
Ce que peut la vertu qu'arme le desespoir,
Et son cœur, emporté par l'erreur qui l'abuse,
Cherche par tout la mort que chacun luy refuse.
Enfin, perdant haleine après ces grands efforts,
Près d'estre environné, ses meilleurs soldats morts,
Il voit quelques fuyards sauter dans une barque ;
Il s'y jette, et les siens, qui suivent leur monarque,
D'un si grand nombre en foule accablent ce vaisseau
Que la mer l'engloutit avec tout son fardeau.
C'est ainsi que sa mort luy rend toute sa gloire,
A vous toute l'Egypte, à César la victoire;
Il vous proclame reine, et, bien qu'aucun Romain
Du sang que vous pleurez n'ait veu rougir sa main,
Il nous fait voir à tous un déplaisir extrème ;
Il soûpire, il gémit... Mais le voicy luy-mesme,
Qui pourra mieux que moy vous montrer la douleur
Que luy donne du roy l'invincible malheur.

SCENE IV.

CESAR, CORNELIE, CLEOPATRE, ANTOINE, LEPIDE, ACHORÉE, CHARMION, PHILIPPE.

CORNELIE.

César, tien-moy parole, et me rens mes galéres.
Achillas et Photin ont receu leurs salaires;
Leur roy n'a pû joüir de ton cœur adoucy,

Et Pompée est vengé ce qu'il peut l'estre icy.
Je n'y sçaurois plus voir qu'un funeste rivage
Qui de leur attentat m'offre l'horrible image,
Ta nouvelle victoire et le bruit éclatant
Qu'aux changemens de roy pousse un peuple inconstant,
Et parmy ces objets ce qui le plus m'afflige,
C'est d'y revoir toûjours l'ennemy qui m'oblige.
Laisse-moy m'affranchir de cette indignité,
Et souffre que ma haine agisse en liberté.
A cet empressement j'adjoûte une requeste:
Voy l'urne de Pompée, il y manque sa teste;
Ne me la retien plus, c'est l'unique faveur
Dont je te puis encor prier avec honneur.

CESAR.

Il est juste, et César est tout prest de vous rendre
Ce reste où vous avez tant de droit de pretendre;
Mais il est juste aussi qu'après tant de sanglots
A ses manes errans nous rendions le repos,
Qu'un bucher allumé par ma main et la vostre
Le venge pleinement de la honte de l'autre,
Que son ombre s'appaise en voyant nostre ennuy,
Et qu'une urne plus digne et de vous et de luy,
Après la flame éteinte et les pompes finies,
Renferme avec éclat ses cendres réunies.
De cette mesme main dont il fut combatu
Il verra des autels dressez à sa vertu,
Il recevra des vœux, de l'encens, des victimes,
Sans recevoir par là d'honneurs que légitimes.
Pour ces justes devoirs je ne veux que demain;
Ne me refusez pas ce bonheur souverain,
Faites un peu de force à vostre impatience.
Vous étes libre après, partez en diligence,

Portez à nostre Rome un si digne tresor,
Portez....

CORNELIE.

Non-pas, César, non-pas à Rome encor.
Il faut que ta défaite et que tes funérailles
A cette cendre aimée en ouvrent les murailles,
Et, quoy qu'elle la tienne aussi chére que moy,
Elle n'y doit rentrer qu'en triomphant de toy.
Je la porte en Afrique, et c'est là que j'espére
Que les fils de Pompée, et Caton, et mon pére,
Secondez par l'effort d'un roy plus généreux,
Ainsi que la justice auront le sort pour eux.
C'est là que tu verras sur la terre et sur l'onde
Le débris de Pharsale armer un autre monde,
Et c'est là que j'iray, pour haster tes malheurs,
Porter de rang en rang ces cendres et mes pleurs.
Je veux que de ma haine ils reçoivent des régles,
Qu'ils suivent au combat des urnes au lieu d'aigles,
Et que ce triste objet porte en leur souvenir
Les soins de le venger et ceux de te punir.
Tu veux à ce héros rendre un devoir suprême,
L'honneur que tu luy rens réjallit sur toy-mesme;
Tu m'en veux pour témoin, j'obéïs au vainqueur;
Mais ne présume pas toucher par là mon cœur.
La perte que j'ay faite est trop irréparable,
La source de ma haine est trop inépuisable;
A l'égal de mes jours je la feray durer,
Je veux vivre avec elle, avec elle expirer.
Je t'avoûray pourtant, comme vraîment Romaine,
Que pour toy mon estime est égale à ma haine,
Que l'une et l'autre est juste, et montre le pouvoir,
L'une de ta vertu, l'autre de mon devoir;

Que l'une est généreuse, et l'autre intéressée,
Et que dans mon esprit l'une et l'autre est forcée.
Tu vois que ta vertu, qu'en vain on veut trahir,
Me force de priser ce que je doy haïr :
Juge ainsi de la haine où mon devoir me lie,
La veuve de Pompée y force Cornélie.
J'iray, n'en doute point, au sortir de ces lieux,
Soûlever contre toy les hommes et les dieux,
Ces dieux qui t'ont flaté, ces dieux qui m'ont trompée,
Ces dieux qui dans Pharsale ont mal servy Pompée,
Qui, la foudre à la main, l'ont pû voir égorger ;
Ils connoistront leur faute, et le voudront venger.
Mon zèle, à leur refus, aidé de sa mémoire,
Te sçaura bien sans eux arracher la victoire,
Et, quand tout mon effort se trouvera rompu,
Cléopatre fera ce que je n'auray pû.
Je sçay quelle est ta flame et quelles sont ses forces,
Que tu n'ignores pas comme on fait les divorces,
Que ton amour t'aveugle, et que, pour l'épouser,
Rome n'a point de loix que tu n'oses briser ;
Mais sçache aussi qu'alors la jeunesse romaine
Se croira tout permis sur l'époux d'une reine,
Et que de cet hymen tes amis indignez
Vengeront sur ton sang leurs avis dédaignez.
J'empesche ta ruïne, empeschant tes caresses.
Adieu, j'attens demain l'effet de tes promesses.

SCENE V.

CESAR, CLEOPATRE, ANTOINE, LEPIDE, ACHORÉE, CHARMION.

CLEOPATRE.

Plûtost qu'à ces périls je vous puisse exposer,
Seigneur, perdez en moy ce qui les peut causer :
Sacrifiez ma vie au bonheur de la vostre;
Le mien sera trop grand, et je n'en veux point d'autre,
Indigne que je suis d'un Cesar pour époux,
Que de vivre en vostre ame, étant morte pour vous.

CESAR.

Reine, ces vains projets sont le seul avantage
Qu'un grand cœur impuissant a du Ciel en partage :
Comme il a peu de force, il a beaucoup de soins,
Et, s'il pouvoit plus faire, il souhaiteroit moins.
Les dieux empescheront l'effet de ces augures,
Et mes félicitez n'en seront pas moins pures,
Pourveu que vostre amour gagne sur vos douleurs
Qu'en faveur de César vous tarissiez vos pleurs,
Et que vostre bonté, sensible à ma priére,
Pour un fidelle amant oublie un mauvais frére.
On aura pû vous dire avec quel déplaisir
J'ay veu le desespoir qu'il a voulu choisir,
Avec combien d'efforts j'ay voulu le défendre
Des paniques terreurs qui l'avoient pû surprendre;
Il s'est de mes bontez jusqu'au bout défendu,
Et, de peur de se perdre, il s'est enfin perdu.
O honte pour César, qu'avec tant de puissance,

Tant de soins de vous rendre entiére obéïssance,
Il n'ait pû toutefois, en ces événemens,
Obéïr au prémier de vos commandemens!
Prenez-vous-en au Ciel, dont les ordres sublimes
Malgré tous nos efforts sçavent punir les crimes;
Sa rigueur envers luy vous ouvre un sort plus doux,
Puisque par cette mort l'Egypte est toute à vous.

CLEOPATRE.

Je sçay que j'en reçois un nouveau diadéme,
Qu'on n'en peut accuser que les dieux et luy-mesme;
Mais, comme il est, Seigneur, de la fatalité
Que l'aigreur soit meslée à la felicité,
Ne vous offensez pas si cet heur de vos armes,
Qui me rend tant de biens, me coûte un peu de larmes,
Et si, voyant sa mort deuë à sa trahison,
Je donne à la nature ainsi qu'à la raison.
Je n'ouvre point les yeux sur ma grandeur si proche,
Qu'aussi-tost à mon cœur mon sang ne le reproche;
J'en ressens dans mon ame un murmure secret,
Et ne puis remonter au trosne sans regret.

ACHORÉE.

Un grand peuple, Seigneur, dont cette cour est pleine,
Par des cris redoublez demande à voir sa reine,
Et, tout impatient, déja se plaint aux Cieux
Qu'on luy donne trop tard un bien si précieux.

CESAR.

Ne luy refusons plus le bonheur qu'il desire;
Princesse, allons par là commencer vostre empire.
Fasse le juste Ciel, propice à mes desirs,
Que ces longs cris de joye étouffent vos soûpirs,
Et puissent ne laisser dedans vostre pensée
Que l'image des traits dont mon ame est blessée!

Cependant qu'à l'envy ma suite et vostre Cour
Préparent pour demain la pompe d'un beau jour,
Où dans un digne employ l'une et l'autre occupée
Couronne Cléopatre et m'appaise Pompée,
Eléve à l'une un trosne, à l'autre des autels,
Et jure à tous les deux des respects immortels.





EXAMEN DE POMPÉE



bien considérer cette piéce, je ne croy pas qu'il y en aye sur le théâtre où l'histoire soit plus conservée et plus falsifiée tout ensemble. Elle est si connue que je n'ay osé en changer les événemens, mais il s'y en trouvera peu qui soient arrivez comme je les fais arriver. Je n'y ay ajousté que ce qui regarde Cornélie, qui semble s'y offrir d'elle-mesme, puisque, dans la vérité historique, elle étoit dans le mesme vaisseau que son mary lors qu'il aborda en Egypte, qu'elle le vit descendre dans la barque où il fut assassiné à ses yeux par Septime, et qu'elle fut poursuivie sur mer par les ordres de Ptolomée. C'est ce qui m'a donné occasion de feindre qu'on l'atteignit, et qu'elle fut ramenée devant César, bien que l'histoire n'en parle point. La diversité des lieux où les choses se sont passées, et la longueur du temps qu'elles ont consumé dans la verité historique, m'ont réduit à cette falsification, pour les ramener dans l'unité de jour et de lieu. Pompée fut massacré devant les murs de Pélusium, qu'on appelle aujourd'huy Damiette, et César prit terre à Alexandrie. Je n'ay nommé ny l'une ny l'autre ville, de peur que le nom de l'une n'arrêtast l'imagination de l'auditeur, et ne luy fist remarquer malgré luy la fausseté de ce qui s'est passé ailleurs. Le lieu particulier est, comme dans *Polyeucte,* un grand vestibule commun à tous les apartements du palais royal, et cette unité n'a rien que de vray-semblable, pourveu qu'on se détache de la verité historique. Le prémier, le troisième et le qua-

trième acte y ont leur justesse manifeste : il y peut avoir quelque difficulté pour le second et le cinquième, dont Cléopatre ouvre l'un et Cornélie l'autre. Elles sembleroient toutes deux avoir plus de raison de parler dans leur apartement ; mais l'impatience de la curiosité féminine les en peut faire sortir, l'une pour apprendre plûtost les nouvelles de la mort de Pompée, ou par Achorée, qu'elle a envoyé en estre témoin, ou par le prémier qui entrera dans ce vestibule ; et l'autre pour en sçavoir du combat de César et des Romains contre Ptolomée et les Egyptiens, pour empescher que ce héros n'en aille donner à Cléopatre avant qu'à elle, et pour obtenir de luy d'autant plûtost la permission de partir. Enquoy on peut remarquer que, comme elle sçait qu'il est amoureux de cette reine, et qu'elle peut douter qu'au retour de son combat, les trouvant ensemble, il ne luy fasse le prémier compliment, le soin qu'elle a de conserver la dignité romaine luy fait prendre la parole la prémiére, et obliger par là César à luy répondre avant qu'il puisse dire rien à l'autre.

Pour le temps, il m'a fallu réduire en soûlevement tumultüaire une guerre qui n'a pû durer guéres moins d'un an, puisque Plutarque rapporte qu'incontinent après que César fust party d'Alexandrie, Cléopatre accoucha de Césarion. Quand Pompée se presenta pour entrer en Egypte, cette princesse et le roy son frére avoient chacun leur armée preste à en venir aux mains l'une contre l'autre, et n'avoient garde ainsi de loger dans le mesme palais. César, dans ses *Commentaires,* ne parle point de ses amours avec elle, ny que la teste de Pompée luy fust presentée quand il arriva. C'est Plutarque et Lucain qui nous apprennent l'un et l'autre, mais ils ne luy font presenter cette teste que par un des ministres du roy, nommé Theodote, et non pas par le roy mesme, comme je l'ay fait.

Il y a quelque chose d'extraordinaire dans le titre de ce poëme, qui porte le nom d'un héros qui n'y parle point ; mais il ne laisse pas d'en estre en quelque sorte le principal acteur, puisque sa mort est la cause unique de tout ce qui s'y passe. J'ay justifié ailleurs l'unité d'action qui s'y rencontre par cette raison que les événemens y ont une telle dépendance l'un de l'autre que la tragédie n'auroit pas été complete si je ne l'eusse poussée jusqu'au terme où je la

fais finir. C'est à ce dessein que, dès le prémier acte, je fais connoistre la venuë de César, à qui la Cour d'Egypte immole Pompée pour gagner les bonnes graces du victorieux, et ainsi il m'a fallu nécessairement faire voir quelle reception il feroit à leur lasche et crüelle politique. J'ay avancé l'âge de Ptolomée afin qu'il pust agir, et que, portant le tître de roy, il taschast d'en soûtenir le caractère. Bien que les historiens et le poëte Lucain l'appellent communément *Rex puer, le Roy enfant*, il ne l'étoit pas à tel point qu'il ne fust en état d'épouser sa sœur Cléopatre, comme l'avoit ordonné son pére. Hirtius dit qu'il étoit *puer jam adulta ætate,* et Lucain appelle Cléopatre incestüeuse, dans ce vers qu'il adresse à ce roy par apostrophe :

Incestæ sceptris cessure sororis,

soit qu'elle eust déja contracté ce mariage incestüeux, soit à cause qu'aprés la guerre d'Alexandrie et la mort de Ptolomée, César la fit épouser à son jeune frére, qu'il rétablit dans le trosne : d'où l'on peut tirer une conséquence infaillible, que, si le plus jeune des deux fréres étoit en âge de se marier quand César partit d'Egypte, l'aisné en étoit capable quand il y arriva, puisqu'il n'y tarda pas plus d'un an.

Le caractère de Cléopatre garde une ressemblance ennoblie par ce qu'on y peut imaginer de plus illustre. Je ne la fais amoureuse que par ambition, et en sorte qu'elle semble n'avoir point d'amour qu'entant qu'il peut servir à sa grandeur. Quoy que la réputation qu'elle a laissée la fasse passer pour une femme lascive et abandonnée à ses plaisirs, et que Lucain, peut-estre en haine de César, la nomme en quelque endroit *meretrix regina,* et fasse dire ailleurs à l'eunuque Photin, qui gouvernoit sous le nom de son frére Ptolomée :

Quem non e nobis credit Cleopatra nocentem,
A quo casta fuit ?

je trouve qu'à bien examiner l'histoire, elle n'avoit que de l'ambition sans amour, et que, par politique, elle se servoit des avantages de sa beauté pour affermir sa fortune Cela paroit visible en ce que les historiens ne marquent point qu'elle se soit donnée qu'aux deux prémiers hommes du

monde, César et Antoine, et qu'après la déroute de ce dernier, elle n'épargna aucun artifice pour engager Auguste dans la mesme passion qu'ils avoient euë pour elle, et fit voir par là qu'elle ne s'étoit attachée qu'à la haute puissance d'Antoine, et non pas à sa personne.

Pour le stile, il est plus élevé en ce poëme qu'en aucun des miens, et ce sont sans contredit les vers les plus pompeux que j'aye faits. La gloire n'en est pas toute à moy. J'ay traduit de Lucain tout ce que j'y ay trouvé de propre à mon sujet, et, comme je n'ay point fait de scrupule d'enrichir nostre langue du pillage que j'ay pû faire chez luy, j'ay tasché pour le reste à entrer si bien dans sa maniére de former ses pensées et de s'expliquer que ce qu'il m'a fallu y joindre du mien sentist son génie, et ne fust pas indigne d'estre pris pour un larcin que je luy eusse fait. J'ay parlé, en l'examen de *Polyeucte*, de ce que je trouve à dire en la confidence que fait Cléopatre à Charmion au second acte ; il ne me reste qu'un mot touchant les narrations d'Achorée, qui ont toûjours passé pour fort belles. en quoy je ne veux pas aller contre le jugement du public, mais seulement faire remarquer de nouveau que celuy qui les fait et les personnes qui les écoutent ont l'esprit assez tranquille pour avoir toute la patience qu'il y faut donner. Celle du troisiéme acte, qui est à mon gré la plus magnifique, a été accusée de n'estre pas receuë par une personne digne de la recevoir ; mais, bien que Charmion, qui l'écoute, ne soit qu'une domestique de Cléopatre, qu'on peut toutefois prendre pour sa dame d'honneur, étant envoyée exprès par cette reine pour l'écouter, elle tient lieu de cette reine mesme, qui cependant montre un orgueil digne d'elle, d'attendre la visite de César dans sa chambre, sans aller au devant de luy. D'ailleurs, Cléopatre eust rompu tout le reste de ce troisième acte si elle s'y fust montrée, et il m'a fallu la cacher par adresse de théatre, et trouver pour cela dans l'action un prétexte qui fust glorieux pour elle, et qui ne laissast point paroistre le secret de l'art, qui m'obligeoit à l'empescher de se produire.





NOTES

DU TOME DEUXIÈME

Page 21, vers 3. *Je mets à faire pis*, c'est-à-dire : je mets au défi de faire plus mal.

— 14. Notre édition donne ici, par erreur, *comme*, au lieu de *contre*.

35, 9. *Hosties*, c'est-à-dire victimes.

38, 24. *Ce qui fait pour nous*, ce qui nous est favorable.

41, 14. Notre texte porte bien *connoissiez*, et, quoique nous l'ayons laissé, *connoissez* nous paraîtrait préférable.

47, 10. La *vertu*, c'est-à-dire le courage.

51, 22. *Tandis*, pendant ce temps-là, expression qu'on rencontre souvent dans les écrivains du temps.

57, 26. *Foudre* était alors des deux genres. Dans d'autres éditions le vers est ainsi :

Puissay-je de mes yeux voir tomber cette foudre.

66, 21. *Rejallir* est bien ainsi, et dans presque toutes les éditions.

69, 12. Notre édition donne *aux bras*, au pluriel ; mais nous avons vu là une faute, que nous avons corrigée.

70, 24. Il y a *réjoindre* dans notre texte.

73, 12. *Contribuer* était alors employé comme verbe actif, ce qui est conforme à son étymologie latine.

75. Les éditions de 1641-56 ajoutent à la fin la scène suivante :

SCÈNE IV

JULIE

Camille, ainsi le Ciel t'avoit bien avertie
Des tragiques succès qu'il t'avoit préparez.
Mais tousjours du secret il cache une partie
Aux esprits les plus nets et les mieux éclairez.

Il sembloit nous parler de ton proche hyménée;
Il sembloit tout promettre à tes vœux innocens,
Et, nous cachant ainsi ta mort inopinée,
Sa voix n'est que trop vraie en trompant nostre sens.

Albe et Rome aujourd'huy prennent une autre face;
Tes vœux sont exaucez, elles goustent la paix,
Et tu vas estre unie avec ton Curiace,
Sans qu'aucun mauvais sort t'en sépare jamais.

79. La citation est tirée de l'*Art poétique* d'Horace, vers 126 et 127.

80. La citation est encore empruntée à l'*Art poétique*, vers 242.

— ligne 20. *Protase*, exposition du sujet d'une pièce.

81, ligne 17. *Plaidoyez* ainsi écrit au pluriel. On comprend du reste que le participe passé *plaidoyé* (de l'ancien verbe *plaidoyer*), et qui veut dire chose plaidée, soit employé dans le sens que nous donnons au substantif *plaidoyer*. On a adopté le substantif au lieu du participe.

— ligne 28. *Mal voulu*, à qui on veut du mal.

88, 24. Bien qu'*immolé* soit au singulier dans nos éditions, nous l'avons accordé, en le rapportant à *Romains*.

— 26. Toutes les éditions, anciennes et modernes, donnent *perte*, quoique *père* paraisse plus probable, Émilie ayant jus-

tement dit, neuf vers plus haut : « Pour qui venge son *père.* »

93, 8. Nous avons maintenu « *dans* le trosne », que donnent toutes les éditions contemporaines de Corneille.

— 22. Sénèque nous apprend qu'Auguste avait conféré à Cinna la dignité sacerdotale : « *Sacerdotium tibi petenti... dedi.* »

94, 23. *Tous entiers* est conforme à nos éditions.

96, 20. *Vertu* est ici pour courage.

105, 1. *Succent*, ainsi imprimé dans nos éditions.

124, 14. On a écrit autrefois *saigner* et *seigner*, quoique l'étymologie (*sanguis*) semble devoir exclure l'*e*.

125. *En son lieu supposé*, mis en sa place.

132. Toutes les éditions du temps de Corneille donnant *nous-mesmes* au pluriel, nous l'avons maintenu ainsi.

133, 4. *Capable* est employé ici dans le sens le plus conforme à son étymologie : qui peut contenir, qui peut recevoir.

— 13. *Abjets* est imprimé sans *c*, pour la rime. Il s'est écrit ainsi autrefois, et l'on ne voit pas d'ailleurs pourquoi nous avons conservé le *c* d'*abject*, venant d'*abjectus*, plutôt que celui de *sujet*, venant de *subjectus*, et d'autres mots de formation semblable.

136, 6. *Succéder à mon contentement*, réussir de façon à me contenter.

137, 14. *La mesme assiette*, la même disposition d'esprit.

139, 10. Nos deux éditions donnent ainsi ce vers :

Et du prèmier revers de *Fortune l'abat;*

mais nous avons cru devoir le corriger.

146, 8. *Entreprendre* s'employait alors comme verbe actif. En voici un autre exemple, pris dans *Héraclius*, acte IV, scène 4 :

Et lorsque contre vous il m'a fait entreprendre.

153, 8-14. Il faut se rendre un compte bien exact du rôle important et intime que les affranchis jouaient dans la vie des Romains pour ne pas être choqué de voir Maxime persister ainsi à attribuer toute sa faute aux conseils d'Euphorbe, qu'il lui était si facile de ne pas suivre. Voir à ce sujet la scène 6 de l'acte IV.

— 25. Quoique toutes les éditions donnent *destin*, nous y avons vu une faute qui s'est perpétuée, et nous avons imprimé *dessin*, sans *e*, tant à cause de la rime que parce que les deux mots se sont quelquefois employés l'un pour l'autre. Etymologiquement, d'ailleurs, *dessein* et *dessin* sont le même mot avec des orthographes et dans des acceptions différentes.

156, ligne 15. *Particulier* est bien au masculin.

169, vers 13. *D'entière confidence*, avec une entière confiance.

— 22. *Functions* est bien écrit ainsi avec l'orthographe latine.

171, 4. *Vains* est pris ici dans le sens étymologique de *vides*. En effet, le corps de Sévère n'ayant pas été retrouvé, les tombeaux qu'on lui éleva étaient vides.

— 9. *Fortune* est pris ici dans le sens de haute position.

175, 14. *Aussi* équivaut, dans ce cas, à : en effet.

188, 2. Le participe *plaint* n'est accordé ni dans l'édition de 1668, ni dans celle de 1682.

195, 2. L'édition de 1682 donne *pieds* au lieu d'*yeux*; mais c'est là une erreur évidente, que nous n'avons pas dû conserver.

197, 4. Le sens de ce vers ne se saisit pas facilement. Il veut dire : L'autre voit dans son rival un désespéré capable de tout oser contre lui.

199, 22. *Dispensée*, c'est-à-dire autorisée.

203, 14-15. Une variante de ces deux vers supprime la répétition du mot *bientôt*. La voici :

N'en ayez plus l'esprit si fort inquiété :
Il se repentira de son impiété.

204. Corneille emploie ici *trahir à* dans le sens de : sacrifier à. Le latin *tradere*, qui signifie proprement livrer, justifie complètement cette acception.

206, 11. *Succer*, ancienne orthographe qu'on commençait déjà à abandonner du temps de Corneille. On a dit aussi *sugcer*, du latin *sugere*.

209, 21. L'inversion de : « qui le vient de surprendre », existe dans toutes les éditions.

210, 22. *Remis*, c'est-à-dire calmes : c'est le propre sens du latin *remissus*.

214, 21-22. Ces deux vers se trouvent textuellement dans une ode de Godeau, évêque de Vence. Corneille s'en est peut-être souvenu malgré lui, mais il a bien pu se rencontrer aussi avec Godeau dans cette image qui paraît devoir venir tout naturellement sous la plume d'un poëte.

216, 3. Les éditions de 1668 et de 1682 donnent bien *ennemis* au pluriel, quoique le singulier paraisse plus naturel, puisque Pauline se trouve seule en présence de Polyeucte.

217, 30-31. On ne peut s'empêcher de faire un rapprochement entre ces deux vers et ceux de La Fontaine dans la fable *Le Vieillard et les trois jeunes hommes*.

. . . . Est-il aucun moment
Qui vous puisse assurer d'un second seulement ?

227, 12. *Toute sorte* est bien au singulier dans nos deux éditions.

231, 24. Toutes les éditions donnent *à faire*, et non *affaire*.

246, ligne 35. Il y a *Bersabée*, et non *Bethsabée*, dans toutes les éditions.

248. La citation n'est pas textuelle. Voici les deux vers de Pompée :

Et depuis, jusqu'icy chaque jour ses courriers
M'apportent en tribut ses vœux et ses lauriers.

259, vers 20. Au lieu de « ne *craignez* plus », notre texte donne : « ne *gagnez* plus » ; mais c'est là une erreur que nous avons dû corriger d'après les éditions suivantes.

262, 10. *Monument*, c'est-à-dire tombeau.

— 14. *De vray*, qui est aujourd'hui tombé dans le langage familier, se disait alors pour : vraiment, véritablement.

266, 16. Au lieu d'*en résoudre*, nous disons aujourd'hui *en décider*.

268, 4. *Se croire*, avoir confiance en soi.

280, 13. *Relever*, verbe neutre, ne s'emploie plus dans ce sens que lorsqu'on dit : relever de maladie.

— 20. *Déférer* tout à quelqu'un, c'est lui céder tout par *déférence*.

283, 9. *Eloigner*, verbe actif, s'employait quelquefois alors pour *s'éloigner de*. C'est l'analogue d'*approcher*, à qui nous avons conservé le sens actif. Éloigner une ville, c'est la mettre loin de soi en se dirigeant dans un sens opposé.

— 10. *Avancer un mille*, pour *avancer d'un mille*, est une locution que nous n'avons pas conservée.

— 11. *Voile* masculin et voile *féminin*, dont l'usage a fait deux substantifs différents, sont le même mot, venant du latin *velum*. La distinction n'était pas encore bien établie du temps de Corneille, qui a pu écrire : *à plein voile*.

286, 26. César rappelle ici le crime de Mithridate, qui avait fait assassiner tous les Romains qui se trouvaient en Asie.

288, 11. Quoique presque toutes les éditions donnent : *par* vos prospérités, nous avons imprimé *pour*, qui seul offre un sens.

289, 24. *Je m'apaiserois Rome*, c'est-à-dire : j'apaiserais le ressentiment de Rome contre moi.

291, 13. Notre édition donne *affermir*, auquel on pourrait bien trouver un sens ; mais nous avons préféré *affranchir*, qui se trouve dans les autres éditions, et qui se comprend bien plus facilement.

292, 16. Nous avons ici maintenu, à la 3e personne, *aye* pour *ait*, parce qu'il se trouve dans nos deux éditions de 1668 et de 1682.

298, 27. *Mille*, pris dans le même vers en deux sens différents, est une négligence qui a échappé à Corneille.

300, 12. Le participe passé *eu* n'est accordé dans aucune des éditions contemporaines de l'auteur.

301, 24. *Réjallit* est bien ainsi, sans *i* devant l'*l*.

— 28. A propos d'*abjet*, voir la note de la page 133, ligne 13.

302, 10. *Succéder* (lat. *succedere*), réussir.

305, 26. Corneille a rappelé ici le fameux *Veni, vidi, vici*, que César écrivit après sa victoire sur Pharnace, fils de Mithridate.

318, 8. *N'aguére*, avec l'apostrophe, est plus rapproché de son étymologie : *n'y a guère*.

321, 20. Voir la note de la page 301.

325, 4. Voir la note de la page 289.

327, ligne 2. Sur le mot *aye*, voyez la note de la page 292.







TABLE DES MATIÈRES



IMPRIMÉ PAR D. JOUAUST

POUR LA

NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE CLASSIQUE

PARIS, 1877

NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE CLASSIQUE

Des Éditions Jouaust

TIRAGE EN GRAND PAPIER

170 exemplaires sur papier de Hollande.
15 — sur papier de Chine.
15 — sur papier Whatman.

Ornés de portraits spécialement gravés pour ce tirage.

EN VENTE

REGNIER, *Satires*, 1 vol. — MONTESQUIEU, *Grandeur et Décadence des Romains*, 1 vol. — BOILEAU, 2 vol. — HAMILTON, *Mémoires de Grammont*, 1 vol. — REGNARD, *Théâtre*, 2 vol. — COURIER, *Œuvres*, t. et II. — *Satyre Ménippée*, 1 vol. — MALHERBE, *Poésies*, 1 vol. — CORNEILLE, *Théâtre*, t. I. — DIDEROT, *Œuvres choisies*, t. I.

SOUS PRESSE

P. L. COURIER, t. III et dernier. — CORNEILLE, t. II à V. — DIDEROT, t. II à IV.

Juillet 1877.